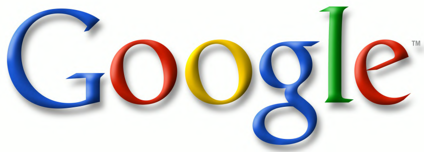
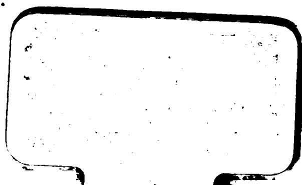





CASE
SHELF
5
BRYNKINALT
LIBRARY.


CASE
SHELF
5
BRYNKINALT
LIBRARY.



Le Siége de Vienne. Tome 3.



Voila le mont Falkenstein, c'est là haut qu'habite Saint Wolfgang.

LE SIÉGE DE VIENNE.

ROMAN HISTORIQUE,

Traduit de l'Allemand de Madame Caroline Pichler,

PAR MADAME LA BARONNE

ISABELLE DE MONTOLIEU;

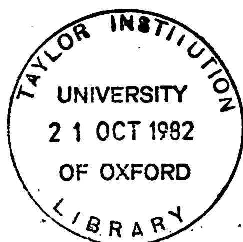
ORNÉ DE TROIS GRAVURES.

Deux fois l'Europe a vu leur brutale furie,
De trois cent mille bras armant la barbarie,
Faire voler la mort au milieu de nos rangs;
Et deux fois on a vu leurs corps sans sépulture
Devenir la pâture
Des corbeaux affamés et des loups dévorans.

J.-B. Rousseau.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
Rue Hautefeuille, nº 23,
ÉDITEUR DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE PAR LE CAPITAINE DUPERREY.
1826.



LE

SIÉGE DE VIENNE.

L'EMPEREUR était toujours plus ébranlé; tout ce que Zrini lui disait était d'accord avec ses desirs et ceux de l'impératrice : le grand écuyer, frappé des désagrémens qu'on éprouverait sur la rive gauche, au milieu de l'armée en déroute, commençait aussi à pencher pour l'avis du comte Zrini; le comte Harrach et l'évêque persistaient avec fermeté dans leur opinion, et le dernier, avec d'autant plus d'instance, qu'il ne pouvait pas se défendre des soupçons qu'il avait conçus contre la fidélité de Zrini. Il ne se permit pas de les manifester en présence du jeune chambellan et tant de grands personnages; mais il insista avec force, ainsi que les comtes Harrach et Stahremberg, sur la nécessité de suivre la rive gauche du fleuve. Ils devinrent même si pressans, que

l'empereur en éprouva un sentiment désagréable; il croyait y voir une contrainte que l'on voulait imposer à la liberté de sa résolution, et bientôt il congédia tous les seigneurs présens, non sans quelques marques d'humeur, en leur disant que dans une heure, il leur ferait savoir ses ordres. Lorsqu'ils furent sortis, l'empereur rappela le comte Zrini, qui, étant le plus jeune, avait cédé le pas à tous les autres; Zrini se retourna promptement; le moment décisif était arrivé, l'empereur lui était livré sans témoins.

— Ombre de mon père, génies protecteurs de ma patrie, venez à mon secours! se dit-il intérieurement; fortifiez mon trop faible cœur dans cette heure importante! et il s'avança.

— Je suis bien aise qu'ils soient partis, dit Léopold; je vais à présent réfléchir seul avec toi sur le parti le plus prudent; toutes ces opinions divergentes, appuyées de motifs sans valeur et cependant mises en avant avec tant d'importance, ne font que me jeter dans de nouvelles incertitudes et m'ôter la clarté du jugement.

—Ce que votre majesté daigne dire, répondit Zrini, prouve sa profonde connaissance du cœur humain ; cependant j'oserais répondre sur ma vie de la fidélité et de la sincérité de ceux qui viennent de sortir, mais....

—Oh! certainement, interrompit l'empereur; mais tu connais le proverbe, *autant de têtes, autant d'avis*. Allons, il n'y a plus là que la tienne; répète-moi encore tous tes motifs en faveur de la rive droite, motifs qui, je te l'avoue, me paraissent assez raisonnables.

—Sire, je suis confus d'une aussi grande faveur; un jeune homme sans expérience osera-t-il.... peut-il....

— Cet accès de modestie te prend bien subitement, interrompit l'empereur en souriant, il me semble qu'en présence de ces messieurs tu soutenais ton opinion avec plus d'assurance.

—Oui, sire, je l'avoue; il me semblait que mon dévouement pour votre majesté, compensait les années qu'ils ont de plus que moi. Il

aurait voulu ajouter *ma fidélité*, mais il n'était pas encore assez avancé dans l'art de la dissimulation pour que ce mot pût sortir de sa bouche dans ce moment là.

— Je te crois, Zrini, dit l'empereur, et je suis bien aise que ces deux jours de retraite t'aient donné le temps de réfléchir et de te connaître toi-même.

Zrini s'inclina sans répondre, et l'empereur reprit l'entretien; toutes les circonstances, toutes les raisons furent répétées; Zrini en avait encore une foule d'autres à alléguer; il s'y était trop bien préparé; les dispositions de l'empereur étaient favorables, ses adversaires s'étaient éloignés. Il parlait avec chaleur; il peignait le voyage sur la rive droite comme si facile, si commode; il évitait avec tant de soin de laisser paraître l'ombre la plus légère qui aurait pu obscurcir son tableau, que l'empereur en fut pénétré; il se voyait déja en sûreté à Lintz; il était du moins convaincu qu'il y coucherait dans la nuit du lendemain. Zrini avait remporté la victoire. L'empereur était

décidé à suivre la route qui devait le livrer à son ennemi, et son sort et celui de tant de millions d'ames étaient entre les mains du jeune et perfide favori. Cependant Zrini frémissait malgré lui d'avoir réussi. Les mots terribles de *traître*, de *parricide*, retentissaient dans son âme. Léopold avait été plus qu'un père pour lui, et loin de concevoir la moindre défiance, il paraissait satisfait de ce que cette longue lutte était terminée, et de ce qu'on pouvait enfin s'occuper avec certitude des préparatifs du départ. Sa sérénité contrastait d'une manière frappante avec la sombre inquiétude qui se peignit si subitement sur la physionomie du comte, que l'empereur s'en aperçut; Zrini venait de tirer le cordon de la sonnette, et de donner l'ordre au chambellan de service de faire avertir le grand écuyer qu'à six heures du soir, les chevaux devaient être prêts à toutes les postes, sur la grande route de la rive droite du fleuve, chemin que sa majesté s'était irrévocablement décidée à suivre. Le chambellan s'inclina et voulut sortir; mais tout-

à-coup Zrini fit un mouvement involontaire comme s'il eût voulu le retenir; le chambellan le regarda avec surprise, et l'empereur très étonné lui demanda: — Zrini, qu'as-tu donc?

Zrini se recueillit. — Ce n'était, sire, lui dit-il, qu'une idée passagère, ce n'était rien du tout. Partez, baron de Guttenstein. Le chambellan sortit.

— Mais, dit encore l'empereur, tu me parais bien singulier, tu deviens tout-à-coup si sombre, si abattu....

— Ah! sire, le malheur de tout un pays, les catastrophes violentes qui ébranlent toutes les institutions, l'ouvrage de tant de siècles, qui montrent à l'homme son néant et le pouvoir de la destinée, ne sont-ils pas faits pour attrister, pour abattre les plus courageux?

— Oui, Zrini, reprit Léopold avec fermeté, mais non pas le vrai chrétien; il sait encore, dans de telles conjonctures, conserver la paix de son ame, en s'humiliant sous la main de Dieu et sous sa toute-puissante volonté; il est con-

vaincu que pas un des cheveux de sa tête ne peut tomber, sans le consentement de son créateur. Ne me parle pas de la destinée, c'est une conception païenne; et même les plus sages parmi les anciens ont reconnu qu'une main toute-puissante gouverne les mortels. Mais laissons cela, il est temps que je me rende auprès de l'impératrice; elle est probablement reveillée, et je veux lui apprendre avec ménagement les mauvaises nouvelles que nous avons reçues, pour éviter qu'elles ne lui parviennent de manière à lui donner trop d'émotion.

A cet instant, la porte s'ouvrit; et l'impératrice elle-même, pâle comme la mort, les yeux pleins de larmes, se présenta appuyée sur une de ses femmes. — Serait-il vrai? s'écria-t-elle. Quoi! les Turcs sont déja à Fischausen, et nous devons songer à partir aujourd'hui?

L'empereur fut consterné en voyant qu'elle savait déja ce dont lui-même voulait l'informer. — Non, dit-il d'un ton propre à la calmer, je ne crois pas que les Turcs soient à Fischau-

sen, mais il est vrai qu'ils sont bien près de nous.

— Ah! je sais tout, on en a eu la nouvelle ce matin à cinq heures; notre armée est anéantie, nous sommes perdus! Dieu nous punit bien sévèrement.

— On a été bien imprudent, madame, de vous donner des nouvelles aussi effrayantes et aussi hasardées; j'allais me rendre auprès de vous pour vous apprendre la triste vérité.

— Comment aurait-on pu me cacher ces bruits, dit l'impératrice en versant des torrens de larmes, tout le palais en retentit, toute la ville est livrée au désespoir : qu'allons nous devenir? où irons-nous?

— Nous allons à Lintz, madame, toutes les mesures sont prises; nous partons ce soir, à six heures.

— Comment déja, ce soir? Grand Dieu! et mes enfans?

— Il n'y a pas un moment à perdre.

— Hélas! je ne le vois que trop; mais moi,

dans l'état où je suis, ces mauvaises routes sur la rive gauche les supporterai-je?

— Ne craignez rien, madame; nous suivrons la grande route. On a songé à vous procurer toutes les aisances possibles; une fois à Lintz, nous y serons en parfaite sûreté.

— Les Turcs viendront bientôt nous en chasser, dit l'impératrice; une fois que Vienne sera en leur pouvoir, ils pénétreront partout; et comment cette ville pourra-t-elle résister, sans armes, sans garnison, avec des remparts délabrés?

Toutes ces doléances affligeaient l'empereur; ses yeux se tournèrent sur Zrini, qui était resté dans l'embrasure d'une croisée, avec tous les indices de la plus violente agitation intérieure. — Sors, mon cher Zrini, lui dit-il; laisse-moi seul avec l'impératrice. Le comte s'inclina en silence, et s'approcha de la porte; Léopold le rappela, et lui dit avec attendrissement : — Adieu, mon ami; qui sait quand nous nous reverrons!

Le cœur du jeune comte était près de se briser. — Ne m'est-il donc pas permis d'accompagner votre majesté? dit-il d'une voix étouffée et tremblante.

— Comment! dit Léopold, tu voudrais nous accompagner dans notre fuite? Nous avons trop peu de place dans nos voitures.

— Oserai-je vous suivre à cheval? balbutia-t-il d'une voix qu'on entendait à peine.

— Tu ne le pourrais pas; nous allons trop vite.

— Oh! oui, sire, je le pourrais.

— Non, non, mon bon ami, s'écria l'empereur; tu n'es pas bien; il y aurait du danger pour toi. Je t'aime trop pour vouloir exposer ta santé, ta vie; je te remercie de ton dévouement, et je te sais gré de ta bonne intention.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Zrini, anéanti par la bonté du monarque, et cachant son visage dans ses deux mains.

— Mais qu'as-tu donc? lui dit encore Léopold; tu parais vraiment malade. Est-ce le malheur de ton souverain qui t'affecte à ce point?

Je reconnais là ton excellent cœur. Adieu, mon Zrini, mon enfant; que Dieu te prenne sous sa sainte garde, et, si nous devons ne plus nous revoir.... Il lui serra la main, et une larme s'échappa de ses yeux.

C'en était fait de Zrini; il était vaincu. Hors de lui, il se précipite aux pieds de l'empereur. Celui-ci, ne se doutant point de la cause de son émotion, voulut le relever : — Remets-toi donc, mon ami, je t'en prie, lui dit-il.

— Non, non, s'écria Zrini d'une voix effrayante; non, sire, point de cette bonté. N'employez pas cette auguste main pour relever de la poussière un criminel.

— Que dis-tu, Zrini? tu perds l'esprit!

Zrini restait muet, la tête baissée sur ses genoux; un tremblement convulsif agitait tous ses membres.

— Venez, madame, dit l'empereur effrayé, en présentant la main à l'impératrice; ce pauvre jeune homme est dans le délire; un tel spectacle n'est pas fait pour vous. Il la conduisit dans un

appartement voisin ; mais il revint tout de suite. Zrini était encore dans la même attitude ; Léopold courut à lui, et s'efforça de le relever. — Mon enfant, lui disait-il avec tendresse, ne te laisse pas abattre ainsi, sois un homme, ne crains rien pour moi. Mais tout-à-coup, le comte, se relevant brusquement, jeta sur l'empereur des yeux hagards, en s'écriant : — Craignez tout : je suis un traître, sire ; ne prenez pas la route de la rive droite.

— Tu as vraiment perdu la tête, s'écria l'empereur, persuadé que Zrini était tombé subitement dans un accès de démence.

— Non, non, sire ; je ne sais que trop ce que je dis. Au nom du salut de votre majesté, de votre auguste famille ; au nom du salut de l'empire, ne suivez pas la grande route ; le malheur, la captivité vous y attendent ; la perfidie vous y conduisait.

L'empereur recula d'un pas en regardant Zrini, qui était retombé à genoux, et dont les traits bouleversés paraissaient effrayans. — Que signi-

fient ces propos? dit-il d'un ton grave et lent. N'est-ce pas vous, Zrini, qui m'avez conseillé de prendre cette route, comme la plus sûre et la plus commode?

— C'est.... c'est moi-même, répondit Zrini d'une voix étouffée, en laissant tomber son front contre terre.

— Et vous me conseillez à présent de ne pas la suivre!

— Je vous en supplie, sire, je vous en conjure! Oh! suivez la route gauche, hâtez-vous de passer le Danube!

— Pour aller trouver mon armée en déroute! dit Léopold avec une douleur amère.

— Tout est préférable à la grande route!.... Ils viennent, ils s'approchent!... Votre majesté est perdue, si elle ne passe pas sur l'autre rive.

— Ils viennent! Qui donc? s'écria l'empereur. Il commençait à trouver trop de suite dans les propos de Zrini, pour croire plus long-temps qu'il fût dans un accès de délire, et se rappela

tout-à-coup les avertissemens de Stahremberg :
— Qui vient? qui s'approche? Parle, malheureux.

— Je ne le puis, sire, je n'ose parler; mais j'ose avertir votre majesté du danger qui la menace, et je le fais au péril de ma vie. Gardez-vous de céder aux perfides conseils que je vous ai donnés ce matin; ne suivez pas la grande route!

— Je veux savoir ce qui m'y attend : expliquez-vous, Zrini, je vous l'ordonne, dit l'empereur avec une extrême fermeté.

— Que votre majesté me fasse abattre la tête comme à mon père, dit le comte; je le mérite plus que lui; je ne dirai rien de plus.

L'empereur recula encore. — Quoi! tu serais un traître! dit-il avec une profonde douleur, toi que j'aimais comme mon propre fils!

— Je suis un monstre d'ingratitude, s'écria Zrini, étouffé par ses sanglots, et agité de violens mouvemens convulsifs.

— Nommez-moi vos complices, je veux les connaître.

Zrini resta muet.

— Ma parole impériale garantit votre vie; mais nommez-moi vos complices.

Il n'obtint point encore de réponse. L'ame de Léopold était en proie aux plus douloureux combats, entre le courroux, l'indignation, l'attachement pour le malheureux qui s'était perdu, et une profonde pitié. Son ton se radoucit involontairement, en cherchant encore à exhorter le coupable, mais repentant Zrini. Zrini restait toujours muet et immobile.

— Hé bien! dit enfin l'empereur irrité, jeune insensé, que le sort que tu t'es préparé retombe sur ta tête! Il tira le cordon; le chambellan parut. — Qu'on fasse venir l'officier de la garde, lui cria l'empereur. Il arriva bientôt. Zrini était encore dans la même posture. — Capitaine, dit Léopold, voilà votre prisonnier. Puis il détourna les yeux de l'infortuné dont l'aspect lui déchirait le cœur.

L'officier de garde était si surpris, si consterné, qu'il resta un instant comme pétrifié; enfin il

s'approcha du comte, qui se leva vivement, détacha son sabre, et le présenta au capitaine. L'empereur avait le visage tourné vers la croisée. Zrini hésitait à parler, Léopold se retourna. — Sire, s'écria Zrini, je meurs sans regret; vous serez sauvé. Que Dieu vous protège!

Une larme brilla dans les yeux de l'empereur; il fit un signe de la main. — Conduisez-le dans son appartement (dit-il), mais sous bonne garde; votre tête me répondra de ce prisonnier. Son courroux avait cédé; mais son cœur était profondément blessé d'une telle ingratitude. Zrini et l'officier sortirent du cabinet. Ils n'avaient pas encore atteint l'appartement de Zrini, qui devait lui servir de prison, qu'une voiture s'arrêta devant le palais : le général Caprara en sortit, monta rapidement l'escalier, et demanda, de la manière la plus pressante, une audience du monarque.

Il arrivait de l'armée, et fut admis à l'instant même auprès de l'empereur. Son rapport confirmait, mais en atténuant leur gravité, les mau-

vaises nouvelles arrivées le matin. L'empereur apprit, avec une extrême satisfaction, que son infanterie marchait en bon ordre sur la rive gauche, se rapprochant de la capitale; qu'une petite partie de la cavalerie avait fait des prodiges de valeur. Caprara avait perdu ses bagages; mais cette perte lui avait paru peu de chose, en comparaison de celles qu'on avait pu prévenir. L'empereur envoya à l'instant même chez l'impératrice, pour lui faire part de ce rapport rassurant. Le moment du départ était toujours fixé pour le soir; mais les communications secrètes que Caprara fit à l'empereur donnèrent plus de poids aux insinuations obscures et vagues de Zrini. On avait des indices sûrs que Tékéli et le grand visir avaient osé former le projet téméraire de s'emparer de la personne de l'empereur : il fut donc promptement décidé qu'il passerait sur l'autre rive du fleuve, où son armée couvrirait son voyage, et où il n'y avait rien à craindre pour sa sûreté.

Léopold envoya promptement au grand écuyer

les ordres nécessaires pour que tout fût disposé sur la nouvelle route qu'il voulait prendre, en révoquant ceux qu'il avait donnés une heure auparavant. On envoya des courriers; une grande activité régnait dans les écuries et les remises impériales; dans l'intérieur du palais on était occupé à faire des paquets. Quoique le rapport de Caprara eût diminué la terreur, il restait assez de motifs de consternation, et ce qui l'augmentait était la profonde tristesse du souverain; on avait remarqué que ses yeux étaient encore humides de larmes. On sut bientôt dans toute la ville les mouvemens qui avaient lieu au palais, et qui indiquaient un prompt départ. Le découragement, ainsi que Léopold l'avait prévu, ne tarda pas alors à s'emparer de tous les habitans. On croyait l'ennemi aux portes de Vienne, et chacun cherchait à sauver tout qu'il pouvait, ne fût-ce même que sa vie.

Léopold avait donné un autre ordre qui coûtait beaucoup à son cœur, mais que le bien de l'état rendait absolument nécessaire; il en avait trop appris par Zrini lui-même et par Caprara,

pour rester à moitié chemin, et couvrir le crime de ce jeune homme qu'il avait tant aimé, du manteau de son indulgence et de sa générosité; le monarque devait tout savoir, tandis que l'ami paternel aurait voulu tout cacher, tout pardonner; mais l'empire était en danger, tout autre intérêt dut se taire. Le grand-maréchal fut chargé de saisir à l'instant même les papiers du comte Zrini, et de les remettre à l'empereur. Le comte de Martinits suivit donc l'officier qui avait conduit Zrini prisonnier dans ses appartemens; il trouva ce malheureux dans un état affreux, voisin de la démence; il remit machinalement la clef de son secrétaire. Sa pâleur, son désespoir inspirèrent tant de pitié au comte Martinits, qu'il ne lui fut pas possible d'employer toute la sévérité usitée en pareil cas, et lorsqu'il apporta les papiers à l'empereur, il ajouta qu'il croyait nécessaire d'envoyer tout de suite un médecin auprès du prisonnier.

Léopold prit les papiers sans répondre un mot. Martinits remarqua que sa main tremblait en les

prenant, et il fut convaincu que c'était plutôt l'état de Zrini qui causait cette émotion à l'empereur, que les dangers qui le menaçaient. A peine le grand maréchal fut-il sorti que Léopold fit appeler son premier médecin, lui ordonna de se rendre immédiatement chez le comte Zrini, et de lui faire promptement un rapport sur la situation de cet infortuné.

Tandis que tout cela se passait à la cour, la ville présentait le tableau de la plus grande consternation. Les plus courageux jusqu'alors commençaient à désespérer; dans toutes les maisons on empaquetait ou on cachait les objets les plus précieux. Madame de Volkersdorf était tellement bouleversée qu'elle ne voulait écouter aucune représentation, aucun conseil de l'expérience; elle n'avait qu'une seule idée celle de partir, de sortir de la ville, quoi qu'il pût arriver. Elle était persuadée que nulle part elle n'avait à craindre des maux aussi grands que ceux auxquels elle était exposée en restant à Vienne. En vain madame de Praising et Ca-

therine cherchaient à la calmer, à lui représenter les dangers auxquels elle allait se livrer; elle ne voyait, elle n'entendait que des Turcs mettant tout à feu et à sang dans la ville, et disait qu'elle préférait même chercher un asile dans les flots du Danube, que de rester dans la ville. C'est ainsi que par ses lamentations et ses angoisses elle augmentait l'embarras et les inquiétudes de ceux qui l'entouraient. Mais que devint-elle quand sa vieille femme de chambre se précipita toute effarée dans sa chambre, et lui apprit que la cour allait partir, que les voitures étaient déja en mouvement et commençaient à traverser la ville pour passer le fleuve et se diriger sur Konnenbourg; que tout le monde était rassemblé dans les rues et versait des pleurs, faisait entendre des gémissemens; que l'impératrice était pâle comme un spectre et avait les yeux pleins de larmes, enfin que l'empereur, tout aussi agité, s'efforçait néanmoins de conserver un visage serein, pour ne pas ôter toute assurance à ses sujets; mais qu'ils n'avaient plus aucune espérance.

Dès que madame de Volkersdorf eut appris ces tristes nouvelles, il n'y eut plus aucun moyen de la retenir à Vienne; elle déclara qu'elle voulait partir. Mais elle-même était incapable de songer aux moindres préparatifs; il fallut que Catherine s'en occupât, qu'elle fît les paquets, donnât des ordres aux gens, et prît toutes les mesures nécessaires pour se procurer des chevaux. La poste ne pouvait plus en fournir; toutes les familles qui tenaient de près à la cour s'étaient hâtées d'en demander; beaucoup étaient employés à transporter les effets de l'empereur et de sa suite, le trésor, les collections, etc. Tous les charretiers, tous les voituriers dont les attelages n'avaient pas été mis en réquisition pour les travaux des remparts les avaient loués à des prix énormes, et le soir on n'aurait pu trouver à Vienne un seul cheval disponible. Catherine fut donc heureuse que sa mère n'eût pas renvoyé à Clamm les quatre vieux chevaux qui l'avaient amenée à Vienne; il fallut seulement remettre en ordre l'antique voiture et les harnais usés. On

eût dit qu'à mesure que madame de Volkersdorf perdait la tête, Catherine prenait plus de courage, avait plus de prévoyance. Elle aurait préféré rester à Vienne; tout ce que madame de Praising avait dit à cet égard l'avait convaincue; elle frémissait des embarras incalculables, impossibles à prévoir auxquels elle serait exposée en fuyant avec une femme âgée, saisie de terreur, et deux domestiques tout aussi effrayés et maladroits; mais voyant qu'il était impossible de retenir sa mère, elle ne voulut pas encourir le reproche de s'être opposée à ce qu'elle se mît en sûreté, et d'être la cause que l'on n'eût pas pris un parti qui lui déplaisait, mais qui peut-être était le meilleur : elle tâcha de se persuader que c'était la volonté de Dieu qui se manifestait par la bouche de sa mère; elle implora avec confiance sa puissante protection; elle lui demanda des forces pour supporter elle-même tous les dangers de cette fuite, et les épargner à sa mère. Cette fervente prière et sa touchante résignation lui donnèrent en effet un calme et une activité admira-

bles. Madame de Praising était surprise de voir avec quel ordre, quelle sagacité, elle s'occupait de tout ce qui pouvait être utile à sa mère, tandis que celle-ci ne faisait que gémir, et lasser la patience de sa fille.

Cependant la journée avançait; le soleil venait de disparaître derrière les montagnes, et la nuit commençait déja dans les rues étroites de Vienne; l'obscurité augmentait encore l'impatience et l'inquiétude de madame de Volkersdorf, lorsque madame de Dunerwald arriva. Sa physionomie toujours si calme et si sereine était renversée; sa mère elle-même en fut effrayée, et Catherine, qui portait la cassette de madame de Volkersdorf dans la voiture, s'arrêta et regarda Julie d'un œil inquiet; celle-ci lui fit signe d'éloigner la baronne. Catherine sortit, visita les malles placées dans l'antichambre, puis appela sa mère comme pour lui demander quelques ordres, et lorsqu'elle la vit ranger elle-même, elle s'esquiva et rentra furtivement dans la chambre de madame de Praising. Dès que celle-ci la vit

reparaître, elle lui dit : Mon cher enfant, nous avons de mauvaises nouvelles ; les affaires vont de mal en pire ; les avant-postes ennemis ont déja passé la Leytha ; (1) on voit, des tours de la ville, la flamme et la fumée des villages auxquels ils ont mis le feu. Après demain au plus tard ils seront sous les murs de Vienne ; une troupe de Tartares a déja poussé jusqu'à Bertholsdorf ; ils y commettent les plus affreux ravages : chaque minute donne lieu à des rapports de plus en plus affligeans.

— Grand Dieu ! qu'allons nous devenir ? s'écria Catherine.

— Nous devions nous y attendre, reprit Julie, et cela ne doit pas nous surprendre ; mais j'ai encore une autre nouvelle à vous apprendre, qui vous touche de plus près, et qui ne vous sera point agréable.

— Mon Dieu ! serait-ce de Varsovie ? dit Catherine en pâlissant. Madame de Dunerwald ne

(1) La Leytha, petite rivière qui se jette dans le Danube.

put s'empêcher de sourire, en voyant que la première idée de Catherine était pour Szlatinski.

— Non, ma chère amie, je ne sais rien de la Pologne, et sans doute on y est fort tranquille; ce que j'ai à vous apprendre concerne cependant quelqu'un que vous connaissez très particulièrement : elle raconta alors toute la trame ourdie pour s'emparer de la personne de l'empereur, lorsqu'il quitterait Vienne.

— Auraient-ils réussi ? dit Catherine en tremblant.

— Non; le ciel a préservé notre monarchie d'un tel malheur; il n'a pas permis que notre pieux souverain tombât au pouvoir de nos cruels ennemis, mais il s'en est peu fallu. Un perfide s'était emparé de la confiance de l'empereur, et l'avait déterminé à se rendre à Lintz, en suivant la grande route sur la rive droite, où l'attendait une embuscade de troupes légères, et l'approche des hordes tartares sur cette route, ne prouve que trop que ces bruits étaient fondés. Il est facile de deviner quel est celui qui, de concert avec ses

complices, avait imaginé cette horrible trahison. Le soupçon général le désignait déjà ; mais jamais l'empereur qui le chérissait, n'a voulu s'en défier.

— Grand Dieu ! s'écria Catherine, serait-ce Zrini ?

— Lui-même ; depuis ce matin il est aux arrêts ; ses papiers sont saisis. La cour a changé subitement le plan de sa route, et elle a tellement précipité son départ, que probablement elle est déjà au-delà de Korneubourg.

— Et Zrini ? demanda Catherine avec une profonde douleur.

— Est en prison dans son appartement ; deux factionnaires sont placés dans sa chambre même, et deux à chaque issue ; personne n'ose approcher de lui, pas même son valet de chambre ; ce sont les gens du comte Martinitz qui doivent le servir et le soigner.

— Le soigner ! dit Catherine ; est-il malade ?

— Il est, dit-on, dans un état qui fait craindre une fièvre chaude, ou même une démence complète.

—Oh Dieu! et il est seul, abandonné, dit Catherine avec désespoir, il ne fallait plus qu'un tel malheur dans ce jour funeste! Elle pensait à Ludmille, au sort qui l'attendait.—Et que fera-t-on de lui? reprit-elle après un moment de silence.

— C'est ce qu'on ne sait pas encore. L'empereur en partant a donné ordre au comte de Martinits de faire les enquêtes; mais on ajoute qu'il paraissait fort ému, et qu'il a enjoint au grand-maréchal d'user de ménagemens envers ce malheureux.

—Oh! sûrement il les mérite, dit Catherine; non, il est impossible que le comte Zrini soit aussi coupable; il est incapable de commettre un crime.

—Comment, dit madame de Praising, la haute trahison n'est-elle donc pas un crime? ne voulait-il pas livrer la personne sacrée de l'empereur entre les mains de ses ennemis? et sa noire ingratitude! quel nom lui donnerez-vous?

—Mais comment cette trame a-t-elle été dé-

couverte? demanda Catherine en éludant de répondre.

— C'est ce qu'on ne sait pas encore avec certitude, dit Julie. Mon mari m'a dit que c'était le comte Zrini lui-même qui en avait fait l'aveu à l'empereur au dernier moment; il le tient du secrétaire du comte Martinits.

— Et le comte Martinits peut-il le savoir?

— Certainement : d'après les droits de sa charge, c'est lui qui exerce seul la juridiction dans le palais de l'empereur. Il trouva Léopold dans une grande agitation, après une conférence avec Zrini, et l'empereur lui a tout confié.

— Il n'a donc été dénoncé par personne? dit Catherine un peu plus rassurée. Vous voyez donc bien qu'il n'est ni aussi méchant, ni aussi corrompu qu'on le croit; il peut avoir été séduit, égaré, entraîné un instant, mais son cœur n'est point endurci; il aurait été incapable d'exécuter le crime dont on l'avait chargé, et il a préféré se dénoncer lui-même.

— Ah! ma jeune amie, dit Julie, il paraît que

ce Zrini le talent d'ensorceler toutes les femmes ; vous n'êtes pas la première que je vois aujourd'hui profondément attristée en pensant à cet intéressant criminel ; et s'il ne tenait qu'aux femmes de l'absoudre, il pourrait sans crainte paraître à leur redoutable tribunal.

— Et que croyez-vous que fera l'empereur ?

— C'est ce qu'on ne peut prévoir ; cela dépend des enquêtes, du degré de culpabilité, des complices, etc., etc.

— Mais puisqu'il s'est dénoncé lui-même, dit Catherine, et qu'il a, par cet aveu, empêché le crime de s'effectuer, l'empereur devrait lui pardonner.

La bonne, l'excellente baronne de Presing devenait implacable, quand il s'agissait de son empereur. — Qu'osez-vous dire ? Catherine ! pardonner à un homme qui a consenti à exécuter un projet aussi abominable, et qui serait toujours un instrument dans les mains de Tékéli !

— Mais qu'est ce que l'empereur peut faire de lui ?

— Ce qu'il peut? mon enfant, ce qu'il doit; ce que les lois prescrivent, le condamner à la mort, comme son père.

— Oh! grand Dieu! à la mort! s'écria Catherine, en versant de larmes amères : ma sœur, ma pauvre sœur!

— Je vous comprends, ma chère Catherine, dit madame de Praising en se radoucissant; votre sœur m'inspire la plus profonde pitié; ce malheureux Zrini aussi; la nature semblait l'avoir destiné à un autre sort; sa carrière est interrompue dès son début : l'empereur dût-il même lui faire grâce de la vie, ne lui rendra jamais la liberté.

— Oh! non, non, l'empereur ne voudra pas le faire mourir; il l'aimait comme un fils.

— C'est ce qui doit augmenter son indignation.

— Mais voici votre mère tâchons qu'elle ignore cette affaire.

Il n'était pas besoin de cette exhortation. Catherine savait bien que cette nouvelle n'était pas de nature à être communiquée à sa mère, mais

elle-même était accablée de douleur et craignait de ne pouvoir la surmonter. Si madame de Volkersdorf eût été moins occupée d'elle-même et de ses inquiétudes, elle aurait pu s'apercevoir du changement qui venait de s'opérer chez sa fille. Le calme, la sérénité qu'elle avait montrés jusque là, avaient fait place à une profonde mélancolie; ses larmes coulaient involontairement, dès qu'elle croyait n'être pas observée, et Zrini y avait presque autant de part que Ludmille.

Enfin, malgré toute la confusion que madame de Volkersdorf avait jetée dans les préparatifs du voyage, la grande voiture se trouva chargée et attelée devant la maison à huit heures du soir, et le moment du départ approchait. Catherine était descendue pour voir si tout était en ordre; elle remontait l'escalier et se trouvait dans la grande antichambre; la lueur des flambeaux que l'on agitait dans la rue autour de la voiture, éclairait cette pièce et projétait sur les parois et sur le plafond, l'ombre des grilles dont les croisées étaient garnies. Cet aspect présentait à l'imagi-

nation frappée de Catherine, l'image de la prison où l'époux de sa sœur devait traîner désormais une longue vie, dans le plus affreux isolement. Elle croyait voir cette noble et belle figure flétrie par le malheur; elle voyait cet infortuné chargé de chaînes, étendu par terre dans le coin le plus obscur; elle pensait à sa sœur, dont le bonheur terrestre tenait à cet homme; elle tremblait en songeant au moment et à la manière dont Ludmille apprendrait le sort de son malheureux époux, peut-être par la rumeur publique, et au moment où sa tête serait déja tombée sur l'échafaud. Elle aurait fait volontiers les plus grands sacrifices pour lui épargner un pareil désespoir, et pour adoucir le sort de Zrini; mais elle sentait que tout serait inutile. Elle s'était rapprochée de la fenêtre pour essayer de se calmer, avant de rentrer chez madame de Praising où sa mère l'attendait; elle essuyait ses yeux pleins de larmes et forçait ses pleurs à retomber sur son cœur oppressé par tant de sentimens douloureux. Tout se réunissait pour le briser : cette fuite, le mo-



ment où elle allait se séparer de ses chères amies et protectrices, le danger qui menaçait la ville où elle les laissait, l'éloignement de Sandor, le sort de Zrini et de sa sœur..... Tout-à-coup elle entendit quelqu'un s'approcher doucement derrière elle; une voix d'homme inconnue lui disait très bas : Ai-je l'honneur de parler à mademoiselle de Volkersdorf? Elle se retourna très effrayée. Un homme entre deux âges, d'une taille forte et ramassée, en costume grec, portant une énorme moustache, ouvrit le manteau dont il était enveloppé, et se montra à ses yeux.

— Je suis Catherine de Volkersdorf, dit-elle en tremblant; mais qui êtes-vous? que me voulez-vous?

— Vous n'avez jamais entendu prononcer mon nom, mademoiselle; mais je vous le dirai. Avant tout, sommes-nous seuls? Personne ne peut-il nous entendre?

Catherine, toujours plus effrayée, regarda autour d'elle. — Nous sommes seuls, dit-elle;

mais, au nom du ciel, que me voulez-vous? Elle éprouvait un frémissement général.

— Je me nomme Kolechutzki, et je suis un ancien serviteur de la famille du comte Zrini.

— Zrini! Grand Dieu! quel nom venez-vous de prononcer! dit Catherine en soupirant.

— Un nom bien malheureux sans doute, mais bien cher à moi, à d'autres aussi.

— Ah! oui. Mais encore que voulez-vous de moi? Savez-vous le sort du comte Zrini?

— Mieux que vous ne pensez, mademoiselle. Peut-être le connais-je mieux qu'il ne le connaît lui-même. Si le comte avait voulu écouter son fidèle serviteur, les événemens funestes de cette matinée, qui jettent ses amis dans la plus grande consternation, ne seraient pas arrivés.

— Il est donc vrai, dit Catherine, à qui cet étranger n'inspirait plus de crainte ni de méfiance, il est accusé de haute trahison, il est prisonnier?

— C'est lui-même qui s'est accusé, dit Kolechutzki; son cœur était trop bon pour com-

mettre un crime, mais trop faible pour être vertueux.

Catherine était profondément émue; elle essuya ses larmes, et dit: — Oui, son cœur est bon, mais il a fait son malheur et celui..... Elle n'acheva pas; le nom de sa sœur expira sur ses lèvres.

— Il n'est que trop vrai, et c'est ce qui m'amène ici. Sachez que mon infortuné maître, c'est ainsi que je continue à le nommer, quoique je ne sois plus à son service; mais, tant qu'il existera un Zrini, je lui serai dévoué de cœur et d'ame, sachez que mon maître, le comte Zrini, est venu ce matin chez moi; j'habite dans la Léopoldstadt, près du port de Tabor; il m'a remis une lettre pour sa sœur, la princesse Hélène Tékéli, et m'a donné une commission pour vous.

— Pour moi! et aujourd'hui!

— Oui, mademoiselle. Il paraît qu'il avait le pressentiment de son sort, et peut-être avait-il déja le dessein de faire ses aveux à l'empereur.

Il m'a indiqué votre demeure, m'a parlé de vous sous des rapports bien tendres, et m'a fortement recommandé, si nous avions le malheur de soutenir un siége, et que vous eussiez besoin des secours ou des conseils d'un homme qui a beaucoup couru le monde, et qui a quelque expérience, de vous offrir, à vous, la sœur de madame de Villecamp, mes services et mon dévouement.

— Et c'est le comte Zrini qui vous a dit cela? Il a pensé à moi, à ma sûreté, dans les derniers instans de la liberté dont il a joui! s'écria Catherine vivement touchée.

— Je m'étais proposé, continua Kolschutzki, de venir déja ce matin auprès de vous; je savais que les momens étaient pressans; mais, en entrant dans la ville, j'ai appris subitement la terrible nouvelle de l'arrestation du comte. J'ai couru au palais; j'aurais voulu remuer le ciel et la terre pour parvenir à le voir, et je croyais en avoir les moyens, puisqu'il était aux arrêts dans sa chambre, mais c'est impossible : il est gardé

de la manière la plus sévère; deux soldats ne le quittent pas; il y en a à toutes les issues, et l'empereur a donné l'ordre de le transporter demain, comme prisonnier d'état, à la forteresse de Kufstein, dans le Tyrol.

— Grand Dieu! dans cette terrible forteresse!

— Il y sera plus en sûreté qu'ici. Ne pouvant rien faire pour lui, j'ai voulu du moins exécuter ses ordres, et vous demander si vous n'en aviez point à me donner. Voudriez-vous faire parvenir quelque chose au comte?

— Comment cela serait-il possible?

— Rien n'est impossible à une volonté ferme, à la fidélité et au courage.

— Non, monsieur Kolschutzki, je n'ai rien à faire dire au comte Zrimi; portez-lui cependant mes vœux les plus ardens pour sa délivrance, et mes remercîmens pour sa tendre sollicitude à mon égard. Mais comment apprendre cette affreuse nouvelle à ma pauvre sœur? Pourriez-vous lui faire parvenir une lettre en toute sûreté?

— Cela ne me sera point difficile, répondit Kolschutzki; le comte lui-même m'a donné l'adresse de madame de Villecamp, et déjà je lui ai expédié plusieurs dépêches de sa part.

— Hé bien! je vais lui écrire tout de suite; pouvez-vous attendre quelques instans?

— Ce n'est guère possible, mademoiselle, ni convenable; mais je sais que vous devez partir à peu près dans une heure, à ce que m'a dit en bas votre cocher. Sur la route de la Tour-Rouge, par où vous devez passer, un mendiant viendra à votre portière vous demander la charité; au lieu d'aumône, donnez-lui votre lettre pour madame de Villecamp. Il la recevra avec toute la célérité et la sûreté possibles.

— Mais comment reconnaîtrai-je ce mendiant? d'autres pourraient...

— Vous reconnaîtrez ma voix, et, pour être encore plus sûre, on vous demandera l'aumône au nom de la Sainte-Vierge de Marienzell. Quelqu'un s'approche; adieu, mademoiselle.

Kolschutzki avait disparu. Catherine retourna

d'abord auprès de sa mère; mais, sous un prétexte relatif au départ, elle sut se procurer une demi-heure de solitude dans sa chambre, et elle l'employa à écrire à sa sœur tout ce qui s'était passé, en usant de tous les ménagemens, en lui offrant toutes les consolations qu'elle put imaginer. Elle osa lui donner l'espoir que peut-être Zrini pourrait encore être sauvé. Elle connaissait le cœur de sa sœur et la fermeté de son caractère; elle espéra qu'elle ne s'abandonnerait pas à un désespoir sans bornes; elle-même ne pouvait pas renoncer entièrement à nourrir quelques espérances bien vagues et bien incertaines. Après avoir cacheté sa lettre avec soin, elle retourna auprès de sa mère et de madame de Praising, pour hâter enfin le départ.

Tout était prêt : les boîtes, les caisses, les paquets étaient entassés dans la voiture; les deux vieux laquais, armés comme le jour de l'arrivée de la baronne, étaient près de la portière. Catherine fit de tristes adieux aux dames de la maison; ceux de madame de Volkersdorf furent

brefs et précipités; la nuit augmentait son effroi. Enfin elle entra dans sa voiture, où Catherine et sa femme de chambre eurent peine à trouver place, tant elle était encombrée. Les deux domestiques grimpèrent sur le siége, le vieux cocher Thomas, en guise de postillon, faisait aller les vieux chevaux, et l'équipage se mit en mouvement assez vite pour sa pesanteur, et prit le chemin de la rue de Carinthie. Arrivés près du temple et du cimetière de Saint-Étienne, nos voyageurs rencontrèrent déja quelques obstacles: plusieurs voitures qui débouchaient des rues adjacentes, pour suivre la même route que madame de Volkersdorf, une foule de piétons chargés de havresacs et de paquets, et dont le nombre toujours croissant devenait visible à la lueur des flambeaux des voitures. Alors les rues de Vienne n'étaient pas encore éclairées par des réverbères. Au milieu de cette foule, on n'avançait plus que lentement, et madame de Volkersdorf, qui s'était d'abord un peu calmée en se sentant rouler, commençait à se désoler, craignant de ne pas arriver

à Konnenbourg, où elle avait espéré passer le reste de la nuit. Catherine faisait ce qu'elle pouvait pour rassurer sa mère; elle avait sans cesse la tête à la portière, et lui promettait qu'elles seraient bientôt hors de la confusion qui entravait leur marche; mais, au contraire, la rue devenait plus étroite, et se remplissait toujours davantage de nouveaux équipages, qui cherchaient sans aucun ordre à pénétrer dans la file des voitures et des chariots de bagage qui étaient déjà en marche. Il n'eût pas été possible de prendre des mesures de police dans ces momens de trouble; les cochers se disputaient, juraient, se disaient des injures, et paraissaient près d'en venir aux mains; l'obscurité augmentait la confusion, et la lueur vacillante des flambeaux ne servait qu'à montrer la foule qui se pressait. Enfin on arriva au bout de la rue en pente étroite, entre des bâtimens de toute antiquité, qu'on voit sur cette place depuis la première origine de la ville, non loin de la Tour-Rouge, sous laquelle on passe dans une arcade si resserrée, qu'il y a à peine assez

de place pour une voiture. La longue file des équipages fut obligée de s'arrêter pendant une grande demi-heure; les voitures ne passaient que l'une après l'autre, tandis que le tumulte, les invectives, les querelles, les cris des gens à pied, toujours près d'être écrasés par les chevaux, ajoutaient à la frayeur, que rendaient plus forte encore tous les bruits divers et peu rassurans qui circulaient de toutes parts, et faisaient craindre de trouver autant de difficultés à poursuivre la marche hors de la ville que dans l'intérieur. Catherine entendait dire à chaque instant que, dans le faubourg de la Léopolstadt et entre les ponts, le désordre et la détresse étaient à leur comble; on parlait de voitures renversées et brisées, de cavaliers jetés en bas de leurs montures, de gens blessés, écrasés, tués même, et, ce qui était encore plus effrayant, de villages en feu. La campagne, disait-on, était ravagée; les Tartares, ajoutait-on, ont déja été aperçus près du Kahlenberg, et plusieurs villages sur la rive droite sont la proie des flammes.

Catherine aussi, effrayée par ces récits, commençait à perdre courage ; cependant elle s'efforçait d'empêcher sa mère qui était plus morte que vive de les entendre ; elle lui parlait sans cesse, cherchant à détourner son attention, à la consoler, à la rassurer, à lui donner enfin des espérances qu'elle n'avait pas elle-même.

Les voitures étaient encore à la même place ; l'horloge de Saint-Etienne avait déja sonné dix heures, et celle où l'obligeant inconnu avait promis à Catherine de l'attendre près de la Tour-Rouge était passée ; elle ne cessait d'examiner si dans la foule elle ne découvrirait pas un mendiant ; aucun ne s'offrait à ses regards : peut-être fatigué d'attendre s'était-il éloigné ; peut-être dans la foule des voitures n'avait-il pas reconnu la sienne ; peut-être enfin, comme on le savait attaché à la famille Zrini, s'était-on empressé de l'arrêter ? Toutes ces alternatives augmentaient l'impatience et la crainte de Catherine. Sa lettre qu'elle tenait toujours à la main semblait la brûler : les flambeaux s'éloignaient, et l'obscurité

l'empêchait de distinguer ceux qui passaient. Tout-à-coup un homme à la figure noire et enveloppé d'un large manteau s'approche de la portière, et demande l'aumône au nom de la Sainte-Vierge de Marienzell, pour un malheureux à qui les Turcs avaient tout enlevé. Que ces mots résonnèrent agréablement aux oreilles de Catherine! elle donna promptement sa lettre comme une offrande, sans écouter sa mère qui le lui défendait, par une crainte vague, disant que c'était peut-être un Turc déguisé. Le mendiant avait la lettre, et au même instant, comme si elles n'avaient attendu que cela, les voitures commencèrent à rouler avec vitesse. Catherine sentit son cœur soulagé; elle crut voir dans l'accomplissement de l'ardent desir qui la pressait, de pouvoir instruire sa sœur de tout ce qui se passait, une preuve certaine de la protection divine. Madame de Volkersdorf se persuada aussi que l'aumône accordée à un indigent leur avait porté bonheur.

Enfin elles passèrent à leur tour sous l'arcade de la Tour-Rouge, et se trouvèrent sur une route

très large, d'où leurs regards pouvaient embrasser un horizon plus étendu, quoiqu'elles ne fussent pas encore hors l'enceinte de la ville. Elles aperçurent alors au ciel une lueur d'un rouge ardent, causée par les incendies; madame de Volkersdorf poussa un cri perçant; le cœur de Catherine battit violemment en pensant au sort qui les attendait peut-être en allant dans une contrée qui leur était tout-à-fait inconnue. Après avoir encore vu leur équipage forcé de s'arrêter plusieurs fois, elles sortirent de l'ancienne ville, et l'immense vue du pays, du fleuve, le faubourg de la Léopoldstadt, les montagnes éclairées par la pleine lune qui venait de se lever comme sortant des flots du Danube, se déploya aux yeux de Catherine. Elle fut frappée de cet aspect. Le calme de la nuit, l'azur foncé des cieux, le fleuve majestueux dont les flots scintillaient, tant de maisons et de jardins sur la gauche, les deux montagnes couronnées de grands bâtimens éclairés pour la dernière fois, peut-être, par l'astre de la nuit; de l'autre côté, au pied des monts, les

flammes qui dévoraient plusieurs villages, et, sans doute, tant de mères éplorées, tant d'enfans, de vieillards périssant par le fer ou par le feu. Plus près, aux abords du pont et sur le pont même, régnait encore plus de désordre et de bruit que dans la ville : de tous côtés on voyait arriver de nouveaux fuyards ; la masse des gens à pied et à cheval qui entouraient les voitures ressemblait à un torrent enflé par des ruisseaux et qui finit par déborder. Presque tous ceux qui pouvaient fuir avaient pris ce parti ; le départ de la cour, la nouvelle que les Turcs poussaient déjà des reconnaissances jusque bien en deçà de Schoenbrunn, avaient été le signal de la fuite générale ; on avait payé des sommes énormes pour se procurer les plus mauvaises voitures qu'on avait chargées de ce qu'à la hâte et dans le trouble on avait pu y entasser, les effets les plus précieux y étaient mêlés avec les ustensiles les moins utiles. Dans les rues où l'on avançait si lentement on s'apercevait moins du mauvais état des équipages ; mais dans la campagne on n'en eut que plus à souffrir. Le désir

de trouver le plus tôt possible quelque asile, quelque auberge où l'on pût passer en sûreté le reste de la nuit, déja si avancée, engageait chacun à faire la plus grande hâte, prévoyant que les premiers venus seulement pourraient avoir des logemens.

Lorsque la voiture de madame de Volkersdorf eut dépassé la Léopoldstadt, les voyageuses virent dans les premières îles des voitures renversées, des effets dispersés dans la poussière, des femmes éplorées qui poussaient des cris de détresse. A chaque cahot les vacillations et les craquemens de leur antique carrosse faisaient craindre à Catherine d'éprouver le même sort ; mais sa mère ne cessait d'ordonner à son cocher d'aller plus vite et d'atteindre Konnenbourg le plus tôt possible.

Tandis qu'elles traversaient, au milieu des embarras de toute espèce, les îles et le second bras du Danube, elles virent tout-à-coup éclater sur les cimes des deux dernières montagnes, le Kahlenberg et le Léopoldsberg, d'horribles incendies. Des détachemens de Tartares, favorisés

par l'obscurité, avaient atteint les hauteurs et mis le feu au couvent des camaldules sur une des montagnes, et sur l'autre à la chapelle de Saint-Léopold, et lorsque, par un détour de la route la vue put s'étendre, elles aperçurent cet affreux spectacle dans toute son horreur. Le vent apportait aux oreilles des voyageuses, au travers du Danube, le bruissement du feu et les cris sauvages des barbares incendiaires; plusieurs personnes crurent même distinguer les religieux enveloppés de leur robe blanche cherchant à s'échapper des murs brûlans de leur monastère; d'autres s'imaginaient reconnaître les Tartares, et les voir repousser dans les flammes les malheureux fuyards ou les massacrer avec leurs sabres. Les cris, les gémissemens de ceux qui voyaient ou croyaient voir de loin ces horreurs, augmentaient encore l'effroi qu'elles inspiraient. Chacun pensant qu'un même sort l'attendait, ne songeait qu'à mettre sa personne et ses effets en sûreté; loin de s'occuper de ses camarades d'infortune on se serait sauvé à leurs dépens. Lorsque les

voitures eurent passé le premier pont, chacun commença à pousser ses chevaux, afin de dépasser la foule qui augmentait graduellement, et de s'éloigner au plus vite de ce théâtre de dévastations.

Madame de Volkersdorf fut aussi saisie de ce vertige général. — Avancez donc, pressez vos chevaux, hâtez-vous, criait-elle au pauvre Thomas; toutes les fois que ses yeux se portaient sur le couvent embrasé, il lui semblait que les flammes allaient l'atteindre. Le cocher avait beau lui dire que ses vieux chevaux ne pouvaient pas courir en traînant une voiture aussi lourde, aussi chargée; que les chemins étaient exécrables, qu'il craignait de verser; sa maîtresse ne croyait, n'entendait rien, et ne songeait qu'à avancer. Ils firent encore une centaine de pas. Mais, au milieu d'une île où la route resserrée entre d'épais taillis n'offrait pas assez d'espace, Thomas, toujours pressé par la baronne, accrocha une charrette restée en travers du chemin et barrant le passage; il voulut se dégager avec une telle force,

que la voiture ébranlée par cette secousse commença d'abord à pencher du côté le plus lourd; et tandis que les trois femmes qu'elle contenait poussaient des cris perçans, elle tomba tout-à-fait, et tous les paquets roulèrent au loin. Les voyageuses désolées eurent cependant le bonheur de n'être pas blessées dans cette chute; Catherine respira quand elle vit sa mère sortir des débris de la berline, en assez bon état. Mais la voiture était tellement brisée qu'il n'y avait pas moyen de continuer la route. La baronne était au désespoir, et Catherine consternée au milieu de leurs effets dispersés çà et là que les domestiques retrouvaient avec peine; elles ne savaient ce qu'elles allaient devenir au milieu de la nuit et en plein air. Ceux qui suivaient la même route, loin de leur offrir des secours, les accablaient de reproches sur ce que leur voiture renversée encombrait le passage; une foule de gens, de voitures s'accumulaient autour d'elles et risquaient de les écraser ou de les étouffer. Ma chère maman, dit enfin Catherine, qui sentait les inconvé-

niens de leur position, et qui avait réfléchi au meilleur moyen de s'en tirer, nous avons cheminé si lentement que nous ne sommes pas loin de Vienne; si nous y retournions?

— A Vienne! Grand Dieu! à quoi penses-tu? Les Turcs sont dans la ville!

— Point du tout, maman; vous oubliez que la ville est fortifiée, et que l'ennemi n'y peut entrer aussi facilement que vous le croyez.

— Hé bien! il y entrera demain ou après-demain.

— Je ne le pense pas. On assure que la place peut tenir quelque temps.

— Hé bien! nous les trouverons aux portes de la ville. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas y retourner.

— Mais, maman, qu'allons-nous donc devenir? Il est impossible que vous puissiez aller jusqu'à Kornenbourg, et les villages qui se trouvent sur la route ne peuvent nous offrir aucun asile.

— Hélas! non, je le sais bien; c'est là notre malheur. Que devenir?

Catherine alors insista avec plus de force sur la nécessité du retour à Vienne, dont elles n'étaient pas éloignées. — Sabine portera le sac de nuit et la cassette où est votre argent, moi votre écrin, et je puis encore vous soutenir. Nous prendrons un des gens pour nous escorter, nous laisserons les autres garder notre bagage et notre voiture, qu'on pourrait peut-être ramener doucement demain à Léopoldstadt, où nous la ferons raccommoder pour repartir après-demain : de cette manière, nous perdrons le moins de temps possible.

Tout fut inutile. L'obstinée baronne jura que elle ne rentrerait pas à Vienne.

— Mais que voulez-vous donc faire? s'écria Catherine avec impatience. Rester ici? passer la nuit en plein air? Cela vous fera beaucoup de mal.

— Je suis résignée à tout, excepté à rentrer à Vienne. Dieu, ayez pitié de nous!

Catherine poussa un profond soupir, et se recommanda aussi à la protection du ciel. Elle ne

savait plus quels conseils donner à sa mère, et s'assit tristement à côté d'elle sur leurs paquets, au bord du chemin.

Peu de momens après, elles entendirent le bruit d'une voiture qui s'approchait du côté opposé : c'était la seule qu'elles eussent rencontrée allant dans cette direction, et se dirigeant sur Vienne. C'était une calèche découverte et légère, dans laquelle était placé un seul voyageur enveloppé d'un manteau, et coiffé d'un bonnet de pelisse à la polonaise. Cet équipage, quelque léger qu'il fût, avait eu peine à se frayer un passage au travers de la multitude qui venait au-devant de lui; mais, lorsqu'il parvint à l'endroit où la berline était renversée, entourée des malles et des paquets, il lui fut impossible d'aller plus avant. Le voyageur fit arrêter, descendit pour aider ceux qui tâchaient de débarrasser le chemin, et se résigna à prendre patience, ce qui ne l'accommodait guère ; car il était très pressé. Mais, lorsqu'à la clarté de la lune, il vit trois femmes bien mises au milieu de leur bagage, il

présuma que c'étaient elles dont la voiture avait versé, et pensa qu'il était de son devoir de s'informer de ce qu'il pourrait faire qui leur fût agréable, et de leur offrir son secours.

Catherine vit avec peine s'approcher cet inconnu; elle croyait qu'il venait aussi leur faire des reproches de ce que leur carrosse barrait le chemin. Il avait laissé son manteau dans la calèche, et faisait voir une taille svelte, élancée; ses traits respiraient la jeunesse. Lorsqu'il fut très près des bagages, la lune éclaira son visage : Sandor! Catherine! furent les premières paroles qui échappèrent à mademoiselle de Volkersdorf et à son cousin : car le voyageur n'était autre que le cher Szlatinski, qui apparaissait à sa cousine comme un ange descendu du ciel. La joie et la surprise leur ôtèrent pendant quelques instans l'usage de la parole. Catherine avait étendu les deux bras comme pour y recevoir son ami, son fiancé; elle les laissa retomber en songeant où elle était. Elle lui présenta la main; et, attachant sur lui des yeux où se réfléchissait la douce lu-

mière de l'astre des amans, elle cherchait à s'assurer qu'en effet c'était bien lui-même. Sandor se saisit de sa main, et la pressa sur son cœur, sur ses lèvres, et son regard exprimait aussi tout ce qu'il n'osait dire. Madame de Volkersdorf fut la première à rompre ce silence expressif. — Grand Dieu! Sandor! s'écria-t-elle. Oh! mon neveu, de quel désastre es-tu témoin! D'où viens-tu, mon enfant?

— De Stockerau, dit-il, où j'ai eu l'honneur de voir sa majesté impériale; mais nous parlerons de cela plus tard, ma bonne mère, ma bonne tante, continua-t-il en prenant de sa main gauche celle de la baronne pour la baiser, mais sans abandonner celle de sa cousine, qu'il tenait encore. Mais vous, ma chère tante, reprit-il, permettez-moi de vous faire la même question: D'où venez-vous?

—Tu ne sais donc pas tous nos malheurs, mon neveu? les Turcs sont à Vienne.

— Les Turcs seraient à Vienne! dit Sandor très effrayé. A dieu ne plaise!

— Non, non, dit Catherine; ils n'y sont pas encore, et n'y seront pas de long-temps.

— Non certainement, reprit Sandor; la première ville, le boulevard de la chrétienté, ne tombera pas au pouvoir des mécréans, tant qu'un fidèle hongrois ou polonais pourra brandir son sabre.

— Sandor, s'écria Catherine avec surprise, vous parlez comme un soldat.

— Je suis soldat, répondit-il avec feu; je suis capitaine de houlans dans le régiment du roi Sobieski.

— Tu sers le roi de Pologne? dit la baronne consternée; tu serais devenu infidèle à ton empereur!

— Quelle idée! ma tante; nous servons le même Dieu et la même cause, et cette cause est bonne et juste..... Mais dites-moi, au nom du ciel, ce que vous faites ici à pied, la nuit, dans une île?

— Hélas! cher enfant, dit la baronne, c'est notre malheur. Elle commença alors à lui racon-

ter longuement et confusément l'histoire de leur départ de Vienne, etc., etc. Si Catherine n'avait pas rectifié à mesure son récit, Szlatinski aurait pris de bien fausses idées de tout ce qui s'était passé; enfin il put comprendre comment et pourquoi ses parentes se trouvaient là, et demander à sa tante ce qu'elle voulait faire.

— Je ne sais, lui dit-elle, et je suis bien malheureuse.

— Eh bien! ma chère tante, voici mon avis. J'ai là ma voiture; ce n'est, il est vrai, qu'une mauvaise chaise de poste, mal arrangée pour recevoir des dames, mais elle vaut mieux que votre berline brisée. Montez avec Catherine et moi, laissez vos gens auprès de votre bagage, et permettez-moi de vous ramener à Vienne.

— Non, non, jamais, s'écria la baronne, plutôt mourir! Je te dis que les Turcs y sont.

— Ne le croyez pas, ma tante; je vous dis que, s'il plaît à Dieu, ils n'y seront jamais. L'armée impériale est dans le meilleur état, en partie sur cette rive du fleuve, en partie sur

l'autre ; le roi Sobieski est en marche avec ses troupes, pour joindre les Autrichiens ; les électeurs de Saxe et de Bavière arrivent aussi avec des renforts considérables. Nul doute que, non-seulement toute l'Allemagne, mais toute l'Europe, ne fasse tous ses efforts pour prévenir un aussi grand malheur. Le triomphe des Turcs serait une honte ineffaçable pour toute la chrétienté : Vienne sera vigoureusement défendue et sauvée. Revenez-y donc, ma bonne, ma chère tante ; vous avez beaucoup moins à craindre dans l'enceinte de ses murs qu'ici, où vous seriez exposée à errer sans protection, sans appui, sans asile ; car vous ne pourriez pas même, sans les plus grands dangers, retourner au château de Clamm, et vous vous trouveriez bientôt enveloppée dans le mouvement des armées.

Madame de Volkersdorf ajouta d'abord peu de foi aux paroles de son neveu ; mais, lorsqu'elle l'entendit parler avec tant d'assurance des forces considérables qui s'ébranlaient pour la défense de la capitale de l'Autriche, elle commença à

reprendre un peu de courage. — Eh bien! dit-elle enfin, puisque tu m'assures que nous n'avons rien à craindre des Turcs à Vienne, je crois que, en effet, le mieux serait d'y retourner.

— Vous y serez en sûreté comme au ciel, reprit Sandor. Cette idée *du ciel* se présenta à lui, parceque lui-même s'y croyait transporté. Il avait retrouvé sa chère Catherine; il lisait dans ses yeux, éclairés par la douce lumière de la lune, un sentiment auquel il n'aurait osé s'attendre après une si longue absence. Catherine ne cherchait pas à le cacher; elle parlait peu, mais laissait sa main dans celle de son cousin qu'elle serrait doucement, ne détournait pas ses yeux de dessus lui, et puisait dans ses regards, après tant d'angoisses et de peines, un nouveau courage et de nouvelles espérances. Elle le revoyait et il l'aimait encore : dans ce moment, cela lui suffisait. Madame de Volkersdorf était trop préoccupée; elle savait trop peu ce qui se passait dans le cœur de sa fille et de son neveu, pour les observer. Elle se hâta de donner à ses

gens les ordres nécessaires, prit, avec l'aide de Catherine et de sa femme de chambre, les objets les plus essentiels et les plus précieux, et monta enfin avec sa fille dans la calèche de Sandor. Ils y étaient fort à l'étroit; Catherine se trouvait assise au milieu, et Sandor sentait tous les battemens de son cœur. Il enlaça son bras avec celui de sa cousine, reprit sa main dans les siennes, et entretenait avec elle une conversation muette qui valait bien autant que des paroles.

— Qui m'aurait dit ce matin, s'écria-t-il enfin, que ce soir je serais aussi heureux?

— Et où étais-tu ce matin? lui demanda la baronne.

— Sur la grande route de Silésie, et je venais de voir notre empereur Léopold.

— Et pourquoi dis-tu *notre* empereur? Puisque tu sers un prince étranger, tu n'es plus son sujet.

— Combien de fois, ma tante, faudra-t-il vous répéter que c'est la même chose? Le roi Jean Sobieski arrive avec son armée au secours de

l'empereur; je sers dans cette armée, donc je sers aussi notre souverain. Vous savez que je possède des terres en Pologne du chef de ma grand'mère qui était polonaise; mais ce ne sont pas mes propriétés qui m'attachent à ce pays, c'est mon cœur, ma vénération, mon dévouement pour le grand Sobieski: c'est non-seulement un grand roi; mais c'est un grand homme.

— A la bonne heure, dit la baronne, je crois cependant me rappeler que feu mon mari, le baron de Volkersdorf, m'a raconté plus d'une fois les grandes cruautés qu'il avait commises à Chor-Zym.

— C'est peut-être, répondit Sandor, la seule petite tache dans la vie de ce héros, et encore y a-t-il bien des choses à dire pour l'excuser. Les Turcs avaient traité inhumainement sa famille: il voulait venger les manes de son père, de ses parens les plus chers, et c'est ce qui lui a inspiré cette haine inextinguible contre les musulmans.

— Et c'est donc aussi, dit Catherine, ce qui

nous procurera son secours? La bonne providence fait toujours ressortir quelque bien de ce qui nous paraissait un mal; et, si j'ose parler d'une circonstance bien minime à côté de si grands événemens, je dirai que, sans l'accident que nous avons éprouvé, nous ne nous serions pas revus, cher Sandor, nous serions à présent à Konnenbourg et vous à Vienne. Je bénis Dieu que notre voiture se soit brisée!

— Quelle folie! s'écria sa mère d'un ton grondeur, bénir le ciel d'un accident qui retarde autant notre fuite! Nous avons certainement un grand plaisir à voir votre cousin; mais il vaudrait bien mieux que nous fussions à Konnenbourg.

Catherine et Sandor se regardèrent en souriant; ils n'étaient pas de cet avis; et Sandor prit la parole.

— Vous vous trompez beaucoup, ma bonne tante, lui dit-il, vous ne vous faites pas une idée de ce qu'il se passe dans cette petite ville. On ne saurait y trouver un logement, ni dans les au-

berges, ni dans les maisons particulières; la cour même n'a pas pu y rester. La confusion qui y règne, est telle que les bagages ont été séparés de la suite; il n'a même pas été possible de se procurer des œufs pour faire une omelette à l'impératrice (1); leurs majestés ont été obligées d'aller jusqu'à Stockerau.

— Konnenbourg est cependant une ville, dit la baronne.

— Oui, mais très petite. Non-seulement vous n'y auriez trouvé ni à vous loger ni rien à manger; mais encore il vous eût même été impossible d'y pénétrer; des voitures, des chariots de toute espèce en remplissent les rues et même les avenues.

— D'ici à demain tout cela aura disparu, et nous pourrons y passer sans obstacle.

— Et où irez-vous? ma tante.

— Quelque part, n'importe où; pourvu que les Turcs ne puissent pas nous y atteindre.

— Hélas! ma tante, si le malheur que vous

(1) Historique.

craignez devait arriver; si Vienne était prise, vous ne seriez plus nulle part en sûreté; partout l'ennemi vainqueur vous poursuivrait et vous atteindrait promptement.

— Il restera cependant bien quelque coin dans l'empire de la chrétienté pour s'y mettre à l'abri des musulmans.

— C'est tout au plus, si Vienne, cette clef des états chrétiens, tombe en leur pouvoir. Mais pourrez-vous atteindre un asile étranger et y vivre en paix? quels sont vos moyens pécuniaires? Cette cassette est petite, et assez légère, dit Sandor en soulevant celle que Catherine tenait sur ses genoux; avez-vous pris des mesures pour avoir de l'argent? avez-vous donné des ordres à vos receveurs de Clamm pour vous en faire parvenir?

La bonne dame ne put répondre à cette question; elle n'avait songé à rien qu'à partir. Szlatinski la supplia avec les plus vives instances, de rester à Vienne; épuisant toute son éloquence pour lui prouver, ce dont il était lui-même con-

vaincu, que cette ville échapperait au danger d'être saccagée.

En discourant ainsi, les voyageurs arrivèrent près de Vienne et de la Tour-Rouge; mais il leur aurait été impossible de se frayer un passage au travers de la multitude des fuyards, qui couvraient les ponts, si le petit étendard de courrier que Sandor portait, et son uniforme polonais, n'en eussent pas imposé à la garde bourgeoise placée à cette porte et sur les ponts pour maintenir l'ordre, et qui parvint enfin, mais avec peine, à obtenir un passage pour la voiture de Szlatinski. Tous les passans regardaient avec surprise cet équipage, le seul qui prît le chemin de la ville menacée, tandis que chacun cherchait son salut en la quittant. La baronne en fit la remarque en soupirant; tous les regards étaient alors fixés sur elle et sur Catherine; celle-ci en était embarrassée. Sandor s'en aperçut, et dès qu'ils eurent passé les portes, il donna l'ordre à son cocher de suivre des rues moins fréquentées pour se rendre chez madame de Praising. Ca-

therine fut touchée de cette attention; c'est alors qu'elle sentit toute l'étendue de son bonheur. Elle avait retrouvé son ami; elle se crut à l'abri de tous les tourmens, de tous les dangers, auprès de son ange tutélaire; elle se regardait comme à jamais délivrée de la crainte d'entrer au couvent, et Sandor l'affermissait dans cet espoir par quelques mots rassurans qu'il lui disait à voix basse, dès qu'il voyait l'attention de sa mère portée sur quelques scènes qui se passaient sur la route.

Ils arrivèrent enfin, fort avant dans la nuit, devant la maison de madame de Praising. On ne sut d'abord que penser de leur retour; mais tous les gens furent enchantés de revoir Catherine. Elle eut soin qu'on ne réveillât pas la maîtresse de la maison. Sandor les accompagna, sans faire aucun bruit, jusqu'à la porte de leur appartement; là il prit congé d'elles, en leur promettant de revenir le lendemain, dès qu'il aurait remis au commandant de la ville les dépêches dont il était porteur.



Catherine fut long-temps sans pouvoir s'endormir : le doux souvenir des dernières heures de cette journée si agitée, la tenait éveillée. Enfin cependant, la fatigue amena un doux sommeil, et la berça de songes rians, jusqu'à ce que le soleil fût déja bien avancé ; et le bruit de la ville, où tout était en rumeur, la ramena bientôt à la triste réalité.

Le premier regard qu'elle jeta au travers de la croisée lui offrit de nouveau tous les préparatifs qui précèdent l'attente d'un siége, et les mesures violentes que les circonstances exigeaient, au détriment de l'ordre établi et de la propriété individuelle. Elle vit rompre le pavé, placer des tonnes d'eau devant les maisons, étendre des cuirs pour amortir les bombes. Une troupe d'étudians, ayant des tambours à leur tête, passa sous ses fenêtres ; des huissiers de police venaient frapper à toutes les portes, donnant l'ordre de se munir d'eau dans l'intérieur des maisons, en cas d'incendie. Dans toutes les maisons du peuple couvertes de bardeaux, des charpentiers étaient

employés, par ordre du commandant, à les découvrir; partout on ne voyait que la destruction et la crainte. Catherine perdit de nouveau son courage; elle se rappela que Sandor ne devait rester que peu de jours à Vienne, que bientôt il devait repartir pour aller reprendre sa place dans les rangs de l'armée, et combattre les féroces ennemis dont l'approche causait tant de terreur. A cette idée, elle ne put retenir ses larmes qui coulaient en abondance, quand la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement, et qu'elle vit s'y précipiter sa mère, pâle comme la mort, et pouvant à peine articuler : Ils viennent! ils viennent!

— Qui vient? demanda Catherine, effrayée de l'aspect de sa mère qui s'était laissé tomber sur le sopha, et se livrait au désespoir.

— Les Turcs, les Turcs! ils sont ici, ils entrent dans la ville.

— Impossible! dit Catherine, toutes les portes sont fermées, barricadées.

— Ils viennent de les enfoncer à coups de canon.

— Mais, ma mère, on aurait entendu.....

— Comment peux-tu disputer là-dessus, n'entends-tu pas leur musique?

Catherine écouta : elle crut, en effet, entendre au loin une musique militaire; mais elle prêta une oreille attentive, et s'écria : — Maman, calmez-vous, c'est une marche de cavalerie autrichienne, ce sont nos troupes.

— Quelle idée! quand je te dis que toute notre armée est massacrée, détruite : ce sont les Turcs, et nous sommes perdues!

En disant cela, elle se tordait les mains, se roulait sur le canapé, et jeta des cris douloureux en voyant un militaire qu'elle prit d'abord pour un Tartare; c'était Sandor, rayonnant de joie, qui leur dit en les abordant : Ma tante, ma cousine, voilà toute la cavalerie autrichienne qui entre dans la ville et la traverse, le duc de Lorraine en tête.

A peine avait-il prononcé ces mots, que madame de Dunerwald entra en s'écriant aussi : Bonne nouvelle, bonne nouvelle! un sourire malin effleura ses lèvres, en regardant Catherine.

lorsque la baronne, un peu remise de sa terreur panique, lui présenta son neveu, le comte Sandor Szlatinski, capitaine de cavalerie, au service de Pologne. Elle confirma ce qu'il venait de dire. On eut beaucoup de peine à faire comprendre à la baronne que les Turcs étaient loin encore, et que l'arrivée du duc de Lorraine, avec sa cavalerie, allait ranimer le courage des habitans, et dissiper leurs frayeurs.

— Je le souhaite plus que je ne l'espère, dit madame de Volkersdorf avec dépit; mais certainement si j'avais su ce qui se passait à Vienne, rien au monde ne m'aurait fait quitter mon château de Clamm. En disant cela, elle sortit, et Catherine ne put s'empêcher de penser qu'en effet il aurait mieux valu qu'elle y fût restée.

— Voilà ma tante qui sort, dit Szlatinski; tant pis, car je venais vous demander si vous desiriez que je vous menasse toutes deux voir défiler les troupes, et être témoins de la joie qui éclate de toutes parts.

Oh! que je le voudrais! dit Catherine; je vais

vite appeler ma mère. Elle y vola; mais soit que l'idée des Turcs eût fait une trop vive impression sur l'imagination de madame de Volkersdorf, soit qu'à son âge elle craignît la foule dans les rues, Catherine ne put l'engager à sortir de la maison, et revint bien triste auprès de son amie et de son cousin, qui s'entretenaient ensemble, et se confirmaient l'un et l'autre dans la bonne opinion que Catherine leur avait réciproquement inspirée de ces deux êtres qu'elle chérissait.

Lorsqu'elle leur eut notifié le refus de sa mère, Julie lui dit : Ne vous affligez pas, chère petite, je me proposais déja de me rendre chez une amie qui demeure dans la rue où la cavalerie doit passer, pour jouir de ce beau spectacle; si madame votre mère consent que vous veniez avec moi, et que monsieur le capitaine veuille nous accompagner, nous y parviendrons sans difficulté, grace à son uniforme qui saura nous protéger, et nous faire ouvrir un passage.

Catherine l'embrassa, et courut encore demander à sa mère la permission de sortir avec

son cousin et son amie. Après bien des scrupules, des craintes, des explications, madame de Volkersdorf donna son consentement à ce qui lui paraissait une entreprise bien téméraire. Ils partirent; madame de Dunerwald n'accepta point le bras que Sandor lui offrait; elle le laissa à sa cousine, et même eut l'attention de les précéder de quelques pas pour leur laisser une entière liberté de s'entretenir ensemble. Ils avaient, en effet, bien des choses à se dire pendant les courts instans qui leur restaient; cependant Catherine ne croyait pas que Sandor dût la quitter aussi tôt. Il lui raconta, chemin faisant, qu'il avait déja remis, pendant la nuit, ses dépêches au commandant de la ville, et que le comte de Stahremberg lui avait donné l'ordre de se présenter à sept heures du matin pour recevoir la réponse; qu'en effet il s'y était rendu, que le comte lui avait dit qu'il aurait fort desiré le faire repartir tout de suite, et l'envoyer auprès de l'empereur, sur la route de Lintz, mais que l'entrée inattendue des troupes le mettait dans le cas de faire de

nouveaux rapports, et de changer ses dépêches; que lui, Sandor, devait attendre, et se tenir prêt à partir le lendemain de grand matin.

— Quoi! déja, demain? dit Catherine avec douleur.

— Seulement demain, mon amie; je ne l'espérais pas ce matin. Ah! Catherine, rendons grace à Dieu qui nous accorde encore toute cette journée. Vous ne savez pas ce que c'est que le service, et surtout celui d'un courrier; il est bien rare qu'il puisse s'arrêter une journée entière.

— Hélas! oui, je l'ignorais, lui dit-elle; mais permettez-moi de trouver ce temps bien court. Pensez comme je vais être de nouveau abandonnée quand vous ne serez plus ici : vous ne savez pas combien ma vie est triste, combien j'ai besoin d'un ami, d'un protecteur, de mon Sandor.

Sandor, quoiqu'aussi triste qu'elle, chercha tous les motifs de consolation que son cœur put lui suggérer. Le doux langage de l'amour se fait toujours entendre; il charme, il persuade aisément. Les larmes de Catherine cessèrent de

couler; elle s'efforça, pour faire plaisir à son ami, de paraître plus calme, et de porter son attention sur ce qu'ils voyaient. Ils passèrent à côté de l'église Saint-Etienne, dont l'architecture sublime et vénérable frappe tous ceux qui la voient. Les regards de Catherine s'arrêtaient toujours avec respect sur ces antiques murs, sur ces statues, sur ces monumens funéraires dont ils sont entourés, chaque fois qu'elle allait faire sa dévotion dans ce temple : ce jour-là elle voulut contempler le groupe qui représente les adieux du Sauveur à sa mère. Cet ouvrage d'un artiste du seizième siècle est fort admiré. Les adieux si touchans, si douloureux d'une mère qui voit aller à la mort son fils bien aimé, lui rappelèrent que Sandor courait peut-être aussi à la mort, et ses larmes coulèrent de nouveau. Madame de Dumerwald s'arrêta aussi en éprouvant la même émotion ; son mari était à l'armée, elle l'avait vu partir, il y avait peu de jours, avec une profonde douleur.

Pendant qu'ils étaient tous les trois livrés à

cette triste contemplation, madame de Dunerwald entendit prononcer son nom ; elle se retourna, et vit un jeune officier d'infanterie vêtu d'un uniforme très élégant et de la plus belle figure. Une quantité de cheveux noirs bouclés naturellement s'échappaient de dessous son chapeau militaire, en entourant les traits les plus nobles, les plus réguliers ; son baudrier, richement brodé, passé de l'épaule droite sur la gauche, indiquait qu'il était de service. C'était l'aide-de-camp du comte de Stahremberg, M. de Scalvinoni ; c'est ainsi que Julie le présenta à Catherine et à Sandor. Cette rencontre ne fut agréable ni à l'un ni à l'autre. Dans la disposition de tristesse de Catherine, toute personne étrangère lui déplaisait ; d'autant plus que cet officier, frappé sans doute de la rougeur de ses yeux et des larmes qui les remplissaient encore, ne cessait de la regarder. Szlatinski avait répondu très froidement à la salutation de l'aide-de-camp, et paraissait impatient de poursuivre son chemin avec ses compagnes ; mais Scalvinoni était trop

galant, trop dévoué chevalier des dames, pour laisser échapper si facilement l'occasion qui se présentait de faire sa cour; il sut entamer avec Julie une conversation intéressante sur les armées, sur le comte de Dunerwald, et il parvint même adroitement à parler à Catherine, en sorte que Sandor se vit obligé d'attendre que madame de Dunerwald, qui s'était arrêtée, voulût poursuivre son chemin. Scalvinoni ayant le droit, comme aide-de-camp du commandant, de disposer des maisons, offrit de conduire ces dames, qui témoignaient une vive impatience de voir le passage de la cavalerie, à une place où elles pourraient jouir de ce spectacle très commodément.

Julie refusa, en disant qu'elle avait des places gardées aux croisées d'une de ses amies; mais Scalvinoni toujours poli, et ne voulant pas se séparer aussi tôt d'une nouvelle connaissance qui piquait vivement sa curiosité, demanda la permission d'accompagner les dames au travers de la foule qui remplissait les rues. Dans un pareil

moment, cette offre était trop agréable pour que madame de Dunerwold pût la refuser; le bel aide-de-camp continua donc de marcher avec ces dames, cherchant à se rapprocher de Catherine, à qui il adressait souvent la parole avec beaucoup d'esprit, de grace, et le son de voix le plus séduisant. D'abord, elle répondait à peine par quelques monosyllabes; mais insensiblement elle se laissa entraîner à prendre part à l'entretien. Scalvinoni avait une gaîté si franche, une si grande expression de bonté, une politesse si naturelle, c'était un de ces hommes qu'il est impossible d'éloigner, dussent-ils même être importuns. Il ne cessait de témoigner aux deux dames les attentions les plus obligeantes; bref, il fut très aimable, et Catherine finit par le trouver ainsi elle-même, par l'écouter, lui répondre, par sourire même quelquefois de ce qu'il disait avec beaucoup d'esprit et de finesse. Mais plus il parlait, plus il plaisait aux deux dames, plus Sandor devenait sombre et silencieux. Enfin, lorsqu'ils furent devant la porte de la maison où madame de Duner-

wald voulait entrer, et que Scalvinoni prit congé d'elles, Sandor, à leur grande surprise, les salua aussi, et leur dit adieu. Catherine pâlit, et demanda tendrement à son cousin s'il voulait la quitter pendant la seule journée qu'ils eussent à passer ensemble. Scalvinoni écoutait de toutes ses oreilles le ton de familiarité amicale qui régnait entre Catherine et l'officier polonais; le regard attendri de cette jeune personne en lui parlant, les traces de pleurs qu'il avait remarquées en les abordant, et la mauvaise humeur évidente de Sandor, lui firent deviner à peu près les rapports qui existaient entr'eux. Il s'en inquiéta peu; il était trop convaincu de son propre mérite, il avait eu trop de succès auprès des femmes pour craindre aucun rival : au contraire, sa vanité fut excitée, et il n'en fut que plus décidé à faire sa cour à Catherine. Il mesura Sandor des pieds à la tête, en comparant, dans sa pensée, sa superbe figure à celle de Szlatinski; il ne comprenait pas qu'on pût balancer. En effet, quoique Sandor eût une tournure agréable, sa figure n'avait rien

de frappant, et son air sombre et refrogné ne l'embellissait pas. Cependant la pâleur et la tristesse de Catherine le touchèrent; il laissa partir l'aide-de-camp, donna le bras à sa cousine pour monter le perron, et lui dit que, s'étant trop arrêté en chemin, il était obligé de les quitter pour des affaires relatives à sa commission; mais il promit de revenir dans une heure pour les reconduire chez elles.

Elles furent très bien reçues de la maîtresse de la maison, et placées à une croisée d'où elles voyaient le passage de la cavalerie dont une partie avait déja défilé; mais ce qui entrait encore par la porte de Stubenthor paraissait une armée sans fin. La bonne tenue des cavaliers, leurs armes brillantes sur lesquelles tombaient les rayons du soleil, le son de la musique militaire composée de trompettes et de timballes, la confiance que la vue d'une force si considérable inspirait, tout se réunissait pour ranimer le courage et l'espérance des Viennois; et lorsque le généralissime duc Charles de Lorraine parut à la tête de

son régiment, entouré d'autres généraux et de ses aides-de-camp, dont les beaux chevaux de bataille piaffaient sur le pavé et en faisaient sortir des étincelles; lorsque le prince salua gracieusement de tous côtés avec son épée, une ivresse de joie se répandit parmi toute cette multitude, qui, le jour d'auparavant, était plongée dans le désespoir. Elle accueillit le prince avec des acclamations d'enthousiasme; dans ce moment de bonheur tous les dangers furent oubliés, tant le peuple passe promptement d'un excès à l'autre : mais cette troupe formidable inspira aussi plus d'assurance aux gens raisonnables. On savait que l'infanterie qu'on ne voyait pas, puisqu'elle était en dehors de la ville, sur la rive opposée du Danube, était encore plus nombreuse; on savait que celle du roi Sobieski approchait, et qu'il était déja en Silésie.

La cavalerie traversait la ville pour en ressortir par la Tour-Rouge, camper dans les îles, et opérer sa conjonction avec le corps d'armée; après quoi, suivant les ordres du commandant,

tous les ponts devaient être rompus, et toute communication avec l'armée serait interceptée de ce côté là.

Le plaisir de voir ce passage finit cependant plus tôt que la marche de la troupe. Lorsqu'elle eut vu passer le duc de Lorraine, le spectacle de tous les régimens, qui ne se distinguaient que par la couleur diverse de leurs paremens, parut monotone à Catherine, et de tristes idées vinrent de nouveau s'emparer de son ame. L'heure que Sandor avait fixée pour revenir auprès d'elle était écoulée, et il ne paraissait point. Madame de Dunerwald était obligée de retourner chez elle; Catherine était comme sur des charbons ardens: elle prêtait l'oreille à chaque léger bruit dans le corridor; elle regardait sans cesse tantôt la porte, tantôt l'aiguille de la pendule. Enfin Julie donna le signal du départ en témoignant ses regrets de ne pouvoir rester plus long-temps. Catherine la suivit en soupirant, ne sachant plus quand elle reverrait Sandor; mais à peine était-elle dans la rue, qu'elle l'aperçut arrivant à pas précipités,

et bientôt elle remarqua avec peine sur sa physionomie des traces de chagrin et de dépit.

— Que je suis heureux, mesdames, de vous retrouver encore ; il m'a été impossible de venir plus tôt : il dit ces mots d'un ton qui ne prouvait pas son bonheur. Catherine l'examinait en silence et avait le cœur bien serré. — Vous avez été chez le comte Stahremberg, demanda-t-elle, et sans doute vous avez été obligé d'attendre? cela arrive souvent chez les ministres.

— Je viens en effet de chez lui, répondit Sandor, mais il ne m'a pas fait attendre...... Puis, en se reprenant, il ajouta : Il est vrai qu'il y avait beaucoup de monde, et je n'ai pu être introduit tout de suite.

L'inquiétude de Catherine augmentait à chaque instant, en voyant, dans la manière de son cousin, dans le son de sa voix, quelque chose de brusque et de singulier. — Vous a-t-il bien reçu? demanda-t-elle enfin, espérant découvrir la cause de l'humeur qu'il paraissait avoir.

— Pourquoi ne m'aurait-il pas bien reçu ? ré-

pondit Sandor : lorsqu'on fait son devoir, un supérieur doit être satisfait.

— Ils ne le remplissent pas toujours ce devoir, dit Julie ; cela dépend du caractère ; celui du comte de Stahremberg est sérieux et sévère.

— Je n'ai point à me plaindre de lui, ditSandor.

— Et de qui donc ? reprit Catherine avec plus d'instance.

— De personne, dit-il avec une nuance d'embarras ; mais les circonstances, la fuite du temps me dérangent : il faut que je parte ce soir à huit heures, et je dois être à six chez le commandant pour y recevoir mes dépêches.

— Grand dieu ! s'écria Catherine avec effroi ; ce soir, déja ! oh ! c'est bien dur !

— Chère Catherine, dit Julie en serrant affectueusement la main de la jeune fille, c'est le sort du militaire : j'ai éprouvé souvent de pareils mécomptes ; mais Dunerwald m'est toujours revenu : il en sera de même de votre cousin. Mais dites-moi, monsieur, quelle est la cause de cette précipitation ?

— Je l'ignore, madame, dit Szlatinski d'un air sombre; le comte a trouvé convenable de m'expédier ce soir : les ponts doivent être rompus, il faut que je les passe auparavant.

— Mais ce n'est que demain qu'on doit les abattre à coups de canon. N'avez-vous pas entendu quand Scalvinoni nous l'a dit? Il doit le savoir; vous auriez donc tout le temps.

Sandor secoua la tête et se tut. Ils avaient atteint la maison de madame de Praising : Sandor reconduisit Catherine auprès de sa mère; elle retenait ses larmes avec effort, et ne pouvait parler. Ils ne trouvèrent pas madame de Volkersdorf; elle était allée au couvent, et ne devait rentrer qu'à midi.

— Vous voulez l'attendre, n'est-ce pas, cher Sandor? dit Catherine; vous dînerez avec nous? Elle s'assit, et lui fit signe de se placer auprès d'elle, heureuse de s'entretenir un moment seule avec lui.

— Oui, chère Catherine, lui dit-il; encore

ce court instant de bonheur! J'ai en effet bien des choses à vous dire. Il s'arrêta.

— Je ne sais ce que vous avez, lui dit-elle ; vous êtes tout différent depuis que vous avez été chez le commandant. Vous êtes mal disposé.

— Et j'ai bien des motifs de l'être, répliqua-t-il ; ne fût-ce que celui de voir que le peu de temps que j'espérais passer près de vous est encore abrégé !

— Je ne le sens que trop aussi, lui dit-elle.... Mais, ajouta-t-elle en le regardant entre les deux yeux, il y a encore autre chose ; vous avez eu quelque désagrément, convenez-en.

— Peut-être, chère Catherine, serait-il de telle nature que je ne pourrais pas vous en faire part dans ce moment.

— Oh ! Sandor, que pourrait-il vous être arrivé, que votre parente, votre amie, jadis votre fiancée, ne pût pas savoir ?

— Jadis ma fiancée ! jadis ! dites-vous ? s'écria Sandor, en fronçant plus encore le sourcil.

— Sais-je donc, dit Catherine tristement,

si j'aurai jamais le bonheur de vous appartenir? Ne savez-vous pas que je dois entrer au couvent?

— Ce n'est pas le couvent que je crains.

— Et quoi donc? au nom du ciel!

— Rien, rien. Il ne tient qu'à votre fermeté de vous préserver d'entrer au couvent; on ne peut pas vous y forcer.

— Et les larmes de ma mère, et ses mortelles angoisses! Oh! Sandor, vous ne savez pas tout ce qu'elles m'ont déja fait souffrir! Je vous ai écrit tout ce que le père Isidore m'a dit; il reviendra sans doute. Oh! mon ami, ma position est bien difficile!

— J'en conviens; mais, si c'est le seul obstacle à notre union, ne craignez rien. Mon roi va bientôt arriver; je puis compter sur sa bienveillance, et ses paroles sont d'un grand poids... Mais....

— Mais quoi donc? achevez.

— Mais son intérêt pour moi, sa puissance même, ne peuvent m'assurer le bonheur, si vous-

même... Catherine, vos sentimens pour moi seront-ils toujours les mêmes?

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle avec surprise.

— Catherine, dans quelques minutes je vais vous quitter; je ne vous reverrai pas de long-temps... Il s'arrêta un moment; puis avec effort il ajouta : Peut-être jamais.

— Grand Dieu! s'écria Catherine. Sandor, que voulez-vous dire?

— Rien que ce que vous avez pensé bien des fois. Je vous laisse dans une ville assiégée; moi, je vais affronter la mort dans les combats; Dieu sait quel sera notre sort!

— Vivre ou mourir ensemble! dit Catherine presque étouffée par ses sanglots.

— Catherine, continua Sandor, permettez-moi de vous parler sérieusement : il le faut; nous devons admettre la possibilité de ne pas nous revoir; nous sommes sûrs du moins que ce ne sera pas de long-temps; vous restez au milieu de beaucoup de relations, de connaissances....

— Moi! reprit Catherine avec surprise. En vérité, s'il m'était possible de rire, il m'en prendrait envie. Je ne vais nulle part; je ne vois que madame de Praising et sa fille.

— Et.... et les connaissances de madame de Dunerwald.... Vous êtes jolie, aimable; vous serez recherchée, suivie, aimée; peut-être l'êtes-vous déjà.

— A quoi pensez-vous là, Sandor? dit Catherine en souriant au travers de ses larmes. Au milieu des horreurs d'un siége, qui pourrait songer à une femme? Je suis aimée, je le sais et j'en jouis; mais c'est de vous! Quel autre songerait à m'aimer?

— Il existe, dit Sandor, des hommes hardis, entreprenans, et que rien n'arrête....

— C'est vraiment une folie d'y penser seulement dans les circonstances où nous sommes; mais, en supposant que l'impossible arrive, ma destination pour le cloître est une sauve-garde qui éloignera tous les hommes: on croit généralement que je vais bientôt prendre l'habit.

— Est-ce là, Catherine, toute la sûreté que vous pourrez me donner? Oh! l'on voit bien que vous connaissez mal la plupart des hommes! C'est le fruit défendu qui tente le plus; comme fiancée des autels, vous leur paraîtrez encore plus belle. Le vœu de votre mère, la destination de votre sœur, ont-ils mis Ludmille à l'abri des piéges d'un séducteur?

— Non; mais le cœur de Ludmille était libre, quand elle connut le comte Zelni.

— Ah! Catherine, combien n'a-t-on pas vu de cœurs changer d'objet?

— Sandor, que dites-vous? quelle idée vous faites-vous de moi?

— Aucune qui puisse vous offenser; je ne parle que des possibilités.

— Que signifient donc vos singuliers discours? Dois-je vous renouveler mes sermens?

— Point de sermens. Votre parole me suffit; mais je ne vous la demande même pas : il est fou et présomptueux de répondre de son cœur pour l'avenir. Ecoutez-moi encore un instant,

chère Catherine. Il prit sa main, et s'efforça de continuer avec calme : — Je t'aime avec tendresse, depuis que je te connais, c'est-à-dire depuis que tu respires ; plus âgé que toi de quelques années, tu m'intéressas vivement dès le jour de ta naissance : voilà ta compagne pour la vie, me dit ton père, en te posant sur mes bras. Ce mot se grava dans mon jeune cœur, et ne s'est pas effacé ; mon amour pour toi est la meilleure partie de mon existence ; il n'a jamais varié, et s'est augmenté avec mes années. Mais c'est parceque je t'aime autant, que je voudrais que tu fusses parfaitement heureuse ; c'est pour cela que je me suis vivement opposé à ton entrée au couvent, et que je le ferai toujours, quand bien même tu donnerais cette main à un autre.

— A un autre ! s'écria Catherine avec effroi.

— Ne t'effrayes pas d'un mot, lui répondit-il ; puisses-tu ne jamais te le rappeler !

— C'est affreux ! dit-elle encore, en retirant vivement sa main. Sandor, ai-je mérité un tel soupçon ?

— Tu n'as rien mérité, lui dit-il du ton le plus tendre, le plus propre à la calmer; tu ne m'as donné depuis long-temps aucun motif de te soupçonner de légèreté; mais, je te le répète, tu entreras dans le monde, tu verras des hommes plus beaux, plus aimables que ton cousin Sandor, qui sauront peut-être mieux t'exprimer leurs sentimens. Catherine, écoute la prière de ton meilleur ami, au moment où il va te quitter: tu es jeune, sans expérience; ta mère est bonne comme un ange; mais elle connaît moins que toi encore le cœur humain. Madame de Dunerwald me paraît une excellente femme, douce, d'un parfait jugement; promets-moi de te confier entièrement en elle, et que si.... quelque homme cherchait à se rapprocher de toi..... te plaisait peut-être....

— Jamais! jamais! interrompit Catherine avec vivacité.

— Je le crois, Catherine. Il ne serait pas généreux de te faire des reproches; je ne voudrais pas te causer de la peine; j'en suis si loin que je

bénis l'époque dont je vais te parler. C'est alors que tu appris à mieux me connaître, à mettre ta confiance en moi. Je suis loin de te rien reprocher.... mais.... pense à Zrini.

Catherine baissa la tête; un mouvement involontaire lui fit saisir la main de Sandor, et la presser sur ses lèvres, avant qu'il pût l'empêcher. Elle lui dit tout bas : — Ne m'as-tu pas tout pardonné?

— Oh! oui, tout et depuis long-temps, dit-il en serrant sa bien aimée contre son cœur, et séchant avec un baiser les larmes qui mouillaient ses jolis yeux noirs. Je sais bien qu'alors tu fus entraînée par la pitié, peut-être par un peu de vanité; mais je suis bien sûr que tu n'as jamais eu pour Zrini le sentiment que tu éprouves actuellement pour moi. Jamais je ne t'aurais rappelé cette légère erreur, si je n'avais pas cru devoir porter ton attention sur la possibilité de rencontrer un autre Zrini.

— Je t'en remercie, Sandor, je reconnais là ton véritable attachement; mais ne crains rien.

— Catherine, parlons franchement, j'ai un bon cœur, j'ose m'en vanter.

— Oh! tu es bon comme tous les anges, et mon ange protecteur.

— Chère, chère Catherine, je le serai toujours, lors même que...... Ecoute, ne m'interrompe pas : Si, pendant notre séparation, un homme généralement admiré, qui joindrait à un bon cœur, ou à son apparence, les avantages qui me manquent, plus d'esprit, plus d'instruction, de talens, une figure remarquable; eh bien! si un tel homme te présentait son hommage, savait te persuader qu'il est sincère, et que tu le trouvasses en effet plus digne de toi; eh bien! Catherine, dit-il après une pause et avec effort, si tu ne te croyais plus engagée avec moi que par devoir et par la parole que tu m'as donnée; si son image chassait ou seulement éloignait la mienne, si tu faisais des comparaisons qui ne pourraient que m'être défavorables... Il s'arrêta; sa poitrine était oppressée; il retenait avec peine des larmes qui allaient étouffer sa voix,

Catherine n'osait plus l'interrompre, et l'écoutait avec attention. Enfin il continua : Si cela t'arrivait, chère amie, promets-moi d'en faire confidence à madame de Dunerwald et à sa mère ; prie-les de t'aider de leurs conseils, de diriger ton choix, et n'obéis à ton sentiment que lorsqu'elles trouveront celui qui te l'aurait inspiré digne de toi ; alors donne-lui ta main..... Il ne put en dire davantage, son émotion intérieure lui ôtait la force de parler. Il voulut chercher à se remettre en se promenant dans la chambre ; mais Catherine, qui commençait à comprendre le sens de ses discours et la générosité qui les dictait, se leva aussi, et, se jetant dans ses bras, elle lui parla de son attachement pour lui avec tant de chaleur et de vérité, que, pour un instant, il oublia toutes ses inquiétudes, et se crut véritablement aimé.

Peu à peu, cependant, les tristes idées qui le tourmentaient ne tardèrent pas à se présenter de nouveau à son imagination. Il assura Catherine qu'il était intimement convaincu de sa ten-

dresse et de sa sincérité, il la conjura de ne pas envisager ce qu'il venait de lui dire comme un doute sur sa constance; mais si un autre homme pouvait te plaire, ajouta-t-il, ne te tourmente pas par des scrupules sur notre engagement, qui ne me rendrait pas heureux moi-même, si je n'avais pas tout ton cœur, etc., etc.

Catherine n'admettait pas la possibilité qu'aucun autre homme que son cousin pût lui plaire; elle pensa donc qu'il serait inutile de discuter plus long-temps sur une chose qui n'arriverait jamais, et elle fit à Sandor toutes les promesses qu'il lui demandait; elle ôta ainsi un poids énorme du cœur de cet excellent ami. Il redevint serein, et s'entretint gaîment et tranquillement sur d'autres sujets, jusqu'au retour de la baronne; mais l'idée de son prochain départ, qu'elle lui apprit, ramena sa tristesse. Le repas fut silencieux; madame de Volkersdorf était trop occupée de ses terreurs pour soutenir la conversation. Catherine ne pensait qu'aux dangers que son bien aimé Sandor allait courir, et lui, avait un air si

sérieux, si solennel, qu'elle en était presque effrayée.

Après le repas, Sandor resta encore quelques heures, et la présence de sa tante ne l'empêcha pas de témoigner à Catherine toute sa tendresse, et de lui parler à demi voix de tout ce qui agitait son cœur. Catherine en était profondément émue; elle appréciait, dans toute leur étendue, les mérites de son cousin, son amour si tendre et si délicat, la solidité de ses principes, sa vertu, sa religion, si rares dans un jeune officier. Elle se sentait animée du desir de s'élever à son niveau, de faire, dans ce but, tout ce que la vertu lui prescrirait. Une pieuse reconnaissance envers Dieu qui lui avait envoyé dans son isolement un tel ange protecteur, se joignait à tous ses sentimens; elle parvint ainsi à acquérir la disposition que Sandor avait sans doute voulu lui donner, qui consistait à ne point regarder le bonheur terrestre comme une récompense nécessaire de la vertu, à porter un regard ferme, au-delà du tombeau, sur une meilleure existence, à se résigner

à la volonté du Tout-Puissant, et à conserver ainsi, au milieu des orages, la paix de l'ame, qui vaut bien mieux que la frêle maison humaine.

Les heures s'écoulaient ; Sandor devenait par degrés plus triste et plus silencieux ; Catherine pleurait doucement à côté de lui ; enfin cinq heures sonnèrent, Sandor se leva vivement. — Voilà le moment, dit-il ; ma mère, donnez-moi votre bénédiction. Il se mit à genoux devant madame de Volkersdorf.

— De tout mon cœur, mon bien, mon cher neveu, lui dit-elle.

— Oh ! nommez-moi votre fils ! je vous aime, je vous respecte comme une mère ; et qui sait si ce n'est pas la dernière fois que je vous donne ce nom.

Catherine ne put retenir ses sanglots ; la baronne pleurait aussi. — Nous sommes tous entre les mains de Dieu, reprit-elle avec une extrême émotion ; qu'il daigne te bénir, mon enfant, et nous guider tous, suivant sa sainte volonté. Elle posa sa main sur la tête de Sandor ; Catherine se

précipita aussi aux genoux de sa mère, à côté de son cousin, et la baronne posa son autre main sur la tête de sa fille. — Que Dieu vous bénisse, mes chers enfans, continua-t-elle; puis elle fit sur eux le signe de la croix. Catherine et Sandor se regardèrent, et, dans ce regard rapide, ils lurent tous les deux qu'ils attachaient à cette bénédiction un sens que leur mère ne comprenait pas. Ils se relevèrent plus calmes, madame de Volkersdorf venait de bénir leur union; ils baisèrent ses mains avec la plus tendre reconnaissance. Elle-même étant très attendrie des adieux de son neveu chéri, trouvait tout naturel que Catherine partageât cette émotion, et ne soupçonna nullement ce qui se passait au fond du cœur de ses enfans; elle ne vit dans leur conduite qu'une tendre amitié fraternelle et la douleur des adieux; elle promit à Sandor de prier Dieu tous les jours pour lui.

— Et moi aussi, dit Catherine, j'irai chaque jour prier pour vous à Saint-Etienne, à la place où nous étions ce matin ensemble, devant

ce beau tableau de sainte Marie et du Christ.

— Là! répondit Sandor en fronçant le sourcil; non, je t'en prie; pas à cet endroit là, si tu m'aimes.

Catherine le regarda avec surprise. Il l'embrassa encore une fois rapidement, et disparut. Elle courut à la fenêtre pour le suivre, au moins des yeux, aussi loin que possible, et jusqu'à ce qu'elle ne pût plus apercevoir le grand panache de son schakos polonais.

Hélas! le reverra-t-elle? ce doute seul était un supplice. Elle repassa dans sa mémoire tout ce qui s'était passé pendant cette journée; elle se rappela les singuliers discours de Sandor avant dîner, la solennité de son maintien, et enfin la vivacité avec laquelle il avait repoussé son allusion au tableau du temple de Saint-Étienne. Tout d'un coup tout fut expliqué: Sandor, cet homme, si calme, si tranquille en apparence, était jaloux.... et de qui? d'un homme qu'elle connaissait à peine, et qui n'avait fait nulle impression sur elle, quoique sa conversation l'eût

amusée un instant. Un mélange singulier de colère, de plaisir, de fierté, de chagrin, s'empara de son ame; elle ne savait si elle devait se réjouir ou s'affliger de cette découverte: cependant un sentiment agréable eut le dessus; elle ne vit dans ces soupçons, si légèrement excités, que l'étendue et la force de l'amour de son cousin. Jusqu'alors elle avait cru l'aimer plus qu'elle n'en était aimée, et la facilité avec laquelle il renonçait à ses prétentions sur sa main, si un autre homme lui plaisait, l'avait confirmée dans cette idée. A présent, elle voit que la crainte de la perdre lui crée des chimères; et, bien sûre qu'elles ne se réaliseront jamais, elle ne s'en inquiéta point, mais elle prit la ferme résolution de ne se permettre ni un regard ni une parole capable d'alarmer son cousin, s'il en était le témoin, et de se regarder désormais comme la propriété de Dieu lui-même. Elle se résigna donc aux peines de l'absence, et se plut à regarder dans l'avenir comme dans le lointain d'un riant tableau, dont le premier plan est rembruni,

mais où le charmant paysage qu'il montre dans le fond, captive les regards et réjouit le cœur.

Le lendemain matin, le bruit effrayant du canon réveilla les habitans de Vienne; on abattait les ponts sur le Danube par l'ordre de Stahremberg, pour empêcher l'armée turque, dont on attendait chaque jour l'arrivée, de passer le fleuve et de pénétrer dans la ville. Madame de Praising et Catherine eurent beaucoup de peine à faire comprendre à la tremblante baronne de Volkersdorf, que ce n'était point l'artillerie ottomane qui faisait tout ce fracas, mais qu'on prenait, au contraire, une précaution utile pour mettre la ville à l'abri d'une surprise.

Bientôt après madame de Dunewald arriva chez sa mère avec un air consterné: Dieu soit béni que je vous trouve seule, ma mère, dit-elle en entrant: où est Catherine?

— A la messe, avec sa femme de chambre. Mais qu'est-ce qu'il y a donc? tu as l'air bien alarmée.

— J'ai quelque chose à vous apprendre, chère

maman, qui connaît Catherine, si je voudrais qu'elle n'en fût pas informée, avant que j'eusse eu des détails. Sachez donc, qu'elle a été la cause d'une querelle qui a été suivie d'un duel.

D'un duel! dit madame de Praising ; mais c'est impossible, elle ne connaît personne.

Mais oui, je vous dis ; le duel a eu lieu hier matin, au-delà des ponts, entre son cousin Sandor Saltinski et l'aide-de-camp Scalvitoni.

Et comment, par quel hasard, Scalvitoni s'est-il battu pour Catherine?

Rien de plus naturel. Il nous rencontra hier près de l'église Saint-Étienne ; je m'aperçus d'abord que ma jeune amie, avec son expression touchante et mélancolique, lui faisait de l'impression ; il la regardait sans cesse. Il nous accompagna, et s'entretint beaucoup avec elle ; mais le dépit se peignait tout aussi clairement sur les traits du jeune Hongrois. Je n'y fis cependant pas grande attention ; et, lorsqu'il revint auprès de nous avec une mine très sombre,

je l'attribuai à l'ordre qu'il venait de recevoir chez le commandant, de partir dans la journée.

— Oui, il dîna ici, et je me rappelle qu'en effet il avait l'air très soucieux, très occupé; je n'ai fait de ma vie un si triste dîner. Mais il n'est donc pas parti?

— Sûrement il est parti de très bonne heure. Hier au soir, sans doute, ils s'étaient donné rendez-vous, et Scalvinoni le suivit. Celui-ci est revenu à Vienne; il se porte bien, et personne ne sait au juste comment le duel a fini; mais il a eu lieu, et Scalvinoni est aux arrêts, par ordre du commandant.

— Mais comment a-t-on su qu'ils s'étaient battus?

— Parceque le défi s'est donné dans l'antichambre du comte Stahremberg, en présence de plusieurs témoins.

— Qui donc a commencé la querelle?

— Les rapports varient là-dessus; mais c'est Szlatinski qui a demandé satisfaction à son adversaire.

J'ai peine à le croire ; il a l'air si calme, si posé.

— Ah ! sur l'article de l'honneur et de l'amour, un homme qui a du cœur ne peut être calme ; et Szlatinski a beaucoup d'honneur et, je crois, beaucoup d'amour.

— Mais comment Catherine a-t-elle été mêlée dans cette querelle ?

— Il paraît que Scalvinoni a plaisanté Sandor sur ce que son départ laissait le champ libre aux admirateurs de sa belle cousine, et que Szlatinski, qui n'était sans doute pas d'humeur à plaisanter, a répondu vivement. Il paraît qu'il y avait déja de l'aigreur dans leurs ames ; un mot a suivi l'autre, et le tout a fini par un rendez-vous qu'ils se sont donné au-delà des ponts.

— Grand Dieu ! s'écria madame de Praising, que la jeunesse est folle et présomptueuse ! Il ne leur suffit pas de l'ennemi commun pour exercer leur courage.

— C'est ce que doit avoir dit le comte de Stahremberg. Instruit de la querelle, il a cru

en prévenir les suites, en faisant partir plus tôt Szlatinski ; mais qu'est-ce qui retient deux jeunes gens qui se croient offensés ? Qu'est-ce qui pourrait les empêcher de se battre ? Scalvinoni est sorti le premier ; il est sans doute allé attendre son adversaire au lieu convenu, et ils se sont battus au pistolet.

— Szlatinski a-t-il été blessé ? Grand Dieu ! peut-être tué.

— Le ciel nous en préserve ; mais on ne peut encore rien savoir. Ce qui est certain, c'est que Scalvinoni n'est rentré chez lui qu'à cinq heures du matin, avec un air fort agité ; que le commandant l'a mandé tout de suite auprès de lui, et l'a envoyé aux arrêts. Du reste, il y a encore beaucoup d'obscurité dans cette affaire.

— C'est là ce qui m'effraie.

— Non, non, j'espère qu'il n'y a rien de bien sérieux ; mais je voudrais que Catherine n'en fût pas informée : cela ne servirait qu'à lui donner d'affreuses inquiétudes sur le sort de son cousin, et peut-être, s'il n'est rien arrivé de fâ-

cheux; le beau Scalvinoni aurait un mérite de plus à ses yeux.

— Je ne crois point que Catherine en soit capable; elle n'a ni vanité, ni coquetterie.

— Oh! ma bonne mère, croyez que la femme la plus modeste n'en est pas exempte; elles sont toutes flattées, lorsqu'elles font quelque impression sur un homme aimable et beau; elles en éprouvent au moins quelque reconnaissance, et j'aime mieux, quoi qu'il en soit de Catherine, qu'elle ignore, s'il se peut, l'histoire de ce duel.

— Ce n'est pas mon idée, dit madame de Praising; je suis, en général, toujours pour la franchise et la vérité. Je veux espérer, ainsi que toi, qu'il n'est rien arrivé à Szlatinski; on le saurait; mais enfin Catherine pourrait apprendre par hasard le duel, et d'une manière plus alarmante; je crois donc qu'il vaut mieux le lui dire nous-mêmes; je ne crains rien des attentions de Scalvinoni.

— Et moi, je ne suis pas aussi insouciante, dit Julie; Scalvinoni a le plus bel extérieur: c'est

un officier distingué; il sera très-riche après la mort de son oncle le trésorier; c'est un parti brillant à tous égards. Il le sait et en tire avantage. C'est un homme entreprenant, gâté par les succès, et qui ne se laissera pas facilement rebuter.

— Et Catherine, reprit madame de Preising, n'est point une de ces jeunes personnes légères, inflammables, à qui la première belle figure tourne la tête. Il faudrait beaucoup de temps, pour qu'une impression se frayât le chemin de son cœur, et en bannît Szlatinski. Chez elle, le sentiment sera toujours durable, se confondra avec son existence, et l'occupera uniquement : tel est celui qu'elle a pour son cousin, et je répondrais de sa constance.

A ces mots, la porte s'ouvrit, et Catherine entra avec une physionomie si décomposée, que ses amies pensèrent qu'elle était instruite du duel, et se l'exprimèrent par un regard furtif. — Excusez, madame, dit-elle, si j'entre si matin; il y a de fort mauvaises nouvelles.

— D'où viennent-elles? dit madame de Praising, et de quelle nature sont-elles?

— Hélas! continua Catherine, tous ceux que l'on rencontre dans les rues ont l'air consternés. Madame de Praising respira; sa jeune amie ne savait rien encore. — On ne voit que des groupes où l'on se dit tout bas que les Turcs sont déja tout près de Vienne. La nuit passée, ils ont incendié tous les villages situés sur les rives de la Leytha, même jusqu'au pied de la montagne; Baden et Mödling sont encore en feu.

Certes, madame de Praising aurait bien préféré la nouvelle du duel à ce que Catherine venait d'apprendre; pour la première fois, son courage fut ébranlé. — Grand Dieu! s'écria-t-elle en joignant les mains, ayez pitié de nous! Que dit-on encore?

— Qu'ils n'ont épargné qu'une seule maison, près de Simmering, sur l'emplacement où, lors du précédent siége, était élevée la tente du sultan Soliman.

— Oui, je la connais. Cette maison, qu'on

appelle le maison neuve, fut bâtie aussitôt après le siége, sur le modèle de cette tente; elle a un aspect tout-à-fait oriental, avec ses tourelles et ses créneaux anguleux. Continuez, chère Catherine.

— En revenant de la messe avec ma mère, nous nous sommes arrêtées auprès de l'un de ces groupes, pour entendre ce qu'on y disait. Grand Dieu! que d'horreurs! que de cruautés!

— Chère enfant, dit Julie, il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qui se dit dans le public.

— Je le sais bien. Cependant tous ces récits étaient trop multipliés et trop uniformes pour pouvoir en douter. On dit, entr'autres horreurs, et je frémis de le répéter, qu'à Bertholsdorf, 3,500 âmes, tant hommes que femmes et enfans, se sont réfugiés, à l'approche des Turcs, dans leur église très solidement construite, pour s'y défendre.

— Comment pouvaient-ils espérer d'y réussir? dit Julie.

— Peut-être croyaient-ils qu'on ferait une sortie de la ville pour venir à leur secours. Quoi qu'il en soit, ils s'y sont défendus pendant quelques instans ; mais, enfin, ils ont été obligés de capituler, et se sont rendus à l'aga qui commandait les assiégeans, et ce monstre..... Catherine s'arrêta ; la voix lui manquait.

— Eh, bien ! qu'a-t-il fait ? demanda madame de Praising ; on peut s'attendre à tout de ces infidèles.

— Grand Dieu ! dit Catherine en frémissant et d'une voix étouffée, il les a tous fait massacrer dans l'église même, où le sang ruisselait à une coudée de hauteur (1).

A cet instant la porte de la chambre s'ouvrit brusquement, et don Miguel, le vieux maître d'hôtel de madame de Praising, qu'elle avait amené d'Espagne, lors de son mariage, entra avec

(1) Une marque que l'on montre encore dans l'église de Bertholdsdorf, indique jusqu'à quelle hauteur le sang y montait. (*Note de l'auteur.*)

une physionomie qui annonçait, avant qu'il eût dit un mot, les mauvaises nouvelles qu'il apportait. Il raconta que le général commandant, ayant appris que l'on avait aperçu des troupes turques sur les hauteurs, avait fait une reconnaissance à la suite de laquelle il avait donné l'ordre de mettre le feu aux faubourgs, parceque leur démolition prenait trop de temps.

Ces paroles attérèrent plus encore madame de Praising déja si affligée du malheur général ; elle possédait elle-même une petite maison de plaisance hors des murs de la ville, qui avait été épargnée jusqu'alors, vu la distance où elle se trouvait de l'enceinte.

— Tous les faubourgs ! répéta don [illegible] avec l'accent de l'effroi. Déja l'on voit les flammes s'élever tout autour de la ville ; certainement, madame, votre maison est déja en cendres ; le commandant n'a fait aucune exception, il ne sait pas ce que c'est que la pitié et la justice.

Tous gardèrent le silence. Madame de Praising joignit les mains et baissa les yeux, en di-

sant : Dieu l'avait donné, Dieu l'a repris, que son nom soit béni! Elle ordonna ensuite avec calme à son vieux intendant de continuer son récit.

— Oh! madame, que puis-je vous dire de plus? c'est un feu égal à celui de l'enfer; que Dieu ait pitié de tant de pauvres gens!

— Mais que font-ils ces pauvres malheureux? demanda Catherine.

— Hélas! mademoiselle, ils gémissent, ils pleurent, ils poussent des cris à fendre les pierres; le commandant seul n'en est pas touché : ils voient leurs propriétés détruites, leurs maisons brûlées, sans oser essayer de les sauver : des soldats et la garde bourgeoise gardent l'entrée des rues incendiées, et n'y laissent pénétrer personne : que feraient de plus les Turcs?

— Ils les massacreraient, dit Catherine; du moins les habitans de ces maisons détruites sont en sûreté.

— Oh! oui, dit Miguel, hier au soir on donna l'ordre au maire de ces quartiers de faire sortir

de leurs maisons tous les habitans, avec leurs meilleurs effets, et de se retirer dans la ville, où l'on promettait de les loger; mais, mon Dieu, on ne peut pas tout emporter; et voir brûler sa maison et ce qu'on y a laissé, c'est bien la cruauté la plus grande; et par des chrétiens, par des frères! passe encore si c'était par des mahométans.

— Vous ne savez pas ce que vous dites, mon bon Miguel, la douleur vous égare, lui répondit sa maîtresse; croyez-vous que des Turcs auraient eu l'attention de faire annoncer, un jour à l'avance qu'ils allaient brûler les faubourgs, pour que les habitans pussent sauver leur vie et leurs effets les plus précieux? Songez à ce qui vient de se passer à Bertholsdorf. Ces barbares arrivent subitement armés de feu et de fer; ils massacrent tous ceux qui veulent résister ou qu'ils ne peuvent pas emmener en esclavage; ils pillent et brûlent, sans songer si les demeures sont habitées. Pouvez-vous comparer cette manière d'agir avec les mesures sévères, mais nécessaires, que prend le commandant?

— Mais, madame, comment peut-il être nécessaire de brûler les faubourgs?

— Parceque, n'étant pas fortifiés, on ne pourrait les défendre, et que si l'ennemi s'en emparait, ce qui lui serait facile, ils lui serviraient de rempart et d'abri.

— Je comprends, dit Catherine, mais c'est bien dur!

— Chère enfant, la guerre est la plus cruelle des calamités; malheur à ceux qui en sont les spectateurs!

La triste conversation fut interrompue par le bruit d'une quantité de chevaux qui passaient dans la rue étroite, et sous les fenêtres : Catherine et Julie les ouvrirent, et virent s'approcher une troupe nombreuse de cavalerie, à la tête de laquelle était un officier, que son riche uniforme et son chapeau galonné indiquaient être un général. C'était un homme d'une taille svelte, ayant les cheveux noirs, des traits fortement prononcés, mais nobles et réguliers; son regard était sombre et grave, et ses lèvres minces et serrées avaient

une expression de sévérité. Tout près de lui à sa gauche; mais un peu en arrière, était un autre officier dont la figure animée, jeune et fraîche, et la physionomie ouverte et gaie contrastaient d'une manière frappante avec le maintien austère de son supérieur.

— C'est Scavindoni, s'écria Julie, et le grand commandant comte de Stahremberg. L'aide-de-camp leva les yeux vers la croisée où les dames étaient placées, et les salua gracieusement en inclinant son épée : le général, s'apercevant de ce mouvement, leva aussi les yeux et fit le même salut. Catherine rougit excessivement en se rappelant les soupçons de Sandor et son injuste jalousie.

— Qui saluez-vous si respectueusement? demanda madame de Praising.

— C'est le comte de Stahremberg, répondit Julie.

— Et par quel hasard passe-t-il dans ce quartier? Est-il seul?

— Il est à la tête d'un détachement de dra-

gons, et sans doute il vient de faire une reconnaissance. Son aide-de-camp, le capitaine Scalvinoni, et quelques autres officiers sont avec lui.

— Ah! ah! Scalvinoni, dit madame de Praising en regardant Catherine, il n'est donc pas.... elle allait dire aux arrêts, et s'arrêta; mais elle avait remarqué avec peine la rougeur de Catherine. Elle allait lui demander si elle le connaissait, et juger, sur sa réponse, du degré d'intérêt qu'elle y prenait, quand l'arrivée de quelques visites l'en empêcha. C'étaient des dames de sa société qui venaient s'entretenir avec elle des affreuses nouvelles que l'on recevait à chaque instant, et lui faire leur compliment de condoléance sur la perte de sa jolie maison incendiée. Elles furent surprises du calme et de la résignation avec lesquels cette femme respectable supportait ce malheur particulier, et ne s'affligeait que du malheur général; elle parvint même, par ses raisonnemens et ses pieuses exhortations, à les calmer elles-mêmes, à les consoler de manière qu'elles purent bientôt parler d'autre chose;

et que l'une d'elles, croyant raconter une nouvelle insignifiante, dit : Je viens de rencontrer près de chez vous le commandant et sa suite, entre autres Sobieski, toujours rayonnant de beauté, avec une balafre si fraîche, qu'on ne se douterait pas qu'il s'est battu en duel, et qu'il sort des arrêts.

Madame Praising et sa fille avaient espéré qu'on n'entendît pas ces paroles ; la baronne fit signe à Julie d'emmener Catherine ; mais c'était trop tard ; déjà elle s'était écriée, demandait avec qui il s'était battu, et voulait entendre la réponse.

— Je ne sais pas le nom de son adversaire, dit la dame, je sais seulement que c'est un officier polonais, un capitaine de houlans, que le roi Sobieski a envoyé en courrier à notre empereur, et que Léopold a dépêché jusqu'ici.

Catherine tremblait comme la feuille, et devenait d'une pâleur mortelle ; Julie s'approcha d'elle, et voulut l'engager à voix basse à sortir ; mais Catherine résista, elle voulait tout savoir, et connaître l'étendue de son malheur.

— Et comment le duel s'est-il fini, demanda-t-elle d'une voix tremblante?

L'officier polonais est proche parent de mademoiselle de Volkersdorf, dit Julie à la dame qui racontait, dans l'espoir de la rendre plus circonspecte; mais cet avis produisit l'effet contraire. L'étrangère crut qu'on le lui donnait pour l'engager à entrer dans tous les détails : elle commença donc à raconter longuement tout ce qu'on savait déjà. Heureusement elle ignorait ce qui avait donné lieu à la querelle; elle dit seulement qu'on croyait que c'était pour une femme dont tous les deux étaient amoureux. Catherine était trop agitée pour faire attention aux détails; elle ne l'entendit pas. — Au nom du ciel, madame, s'écria-t-elle, quels furent la fin et le résultat du duel?

— Ne sait-on pas, dit vivement Julie, que de pareils duels se terminent presque toujours sans qu'il y ait même de blessures reçues?

— Pas toujours, reprit la dame; mais du moins il est sûr que Scalvinoni se porte bien.



— Et le Polonais? dit Catherine avec une angoisse mortelle.

— C'est ce qu'on ne sait pas.

— Mais ne pourrait-on pas s'en informer? ajouta Catherine en se levant avec vivacité, ne peut-on pas envoyer... Ah! madame, madame, dit-elle en joignant les mains et regardant madame de Praising.....

— C'est impossible, interrompit l'étrangère; le duel a eu lieu dans les îles, et tous les ponts sont rompus. Peut-être l'officier polonais est-il resté blessé de l'autre côté du fleuve..... Dieu veuille que non (ajouta-t-elle en rencontrant le regard indigné de madame de Dunerwald); je le desire fort, puisqu'il est votre parent : je l'avais oublié. Par malheur, il est impossible de savoir ce qui en est.

— Dans ce cas là, il aurait mieux valu ne rien savoir, dit Julie avec un ton significatif. Catherine était au désespoir et ne pouvait plus le cacher. — Tranquillisez-vous, chère enfant, lui dit Julie; Scalvinoni n'aurait pas l'air si gai, s'il

avait tué ou blessé dangereusement son adversaire. Probablement votre cousin se porte aussi bien que lui; et, dans ce moment, il a rejoint l'empereur à Lintz.

— C'est possible; mais aussi... Mon Dieu! on ne sait rien de positif, on ne peut rien savoir! Oh! c'est trop cruel! trop affreux! En disant ces mots, elle quitta l'appartement, pour aller se livrer, dans le sien, à toutes ses inquiétudes, qu'elle voulait cacher à sa mère déja à demi morte de frayeur de l'approche des Turcs. L'ame de la pauvre Catherine était complétement troublée: déja les horreurs qu'elle avait entendu raconter l'avaient fortement ébranlée; mais à présent elle ne pense plus qu'à son Sándor, qu'elle croit voir blessé ou peut-être tué. Ses idées se brouillèrent; elle se laissa tomber sur son canapé, dans une espèce d'étourdissement dont madame de Dunerwald fut très effrayée, lorsque, peu de momens après, elle vint la rejoindre.

Les dames trop bavardes étaient parties: madame de Praising et sa fille épuisèrent tous les

argumens pour persuader à Catherine que son cousin n'était pas blessé, ou du moins pas dangereusement; mais toute leur éloquence fut inutile. Elle voulait une certitude incontestable; elle assurait qu'elle supporterait mieux la vérité, la plus cruelle que le tourment du doute. Enfin Julie crut avoir trouvé un moyen de se procurer quelques renseignemens, mais par des routes détournées, de sorte qu'on ne pourrait les avoir que le lendemain, et elle partit pour s'en occuper.

Dans l'après-midi, don Miguel revint auprès de sa maîtresse avec un air tout réjoui, bien différent de sa physionomie sinistre du matin; il annonça que la maison de madame de Praising avait été épargnée, ainsi que quelques autres qui l'avoisinaient, par l'ordre exprès du commandant. Elle fut très surprise, et s'expliqua ce ménagement extraordinaire par la distance où se trouvaient ces bâtimens des remparts. — C'est possible, répondit Miguel; mais ce n'est pas vraisemblable, puisque, dans d'autres faubourgs,

des maisons plus éloignées ont été incendiées.

— C'est très singulier! Ne connaît-on aucune circonstance particulière?

— Oui, madame. A peine le commandant eût-il descendu de cheval, ce matin, que son adjudant, le capitaine Scalvinoni, est remonté sur le sien, et s'est rendu avec la vitesse d'un trait au lieu de l'incendie, où il a arrêté à temps les soldats occupés, avec des torches, des mèches et de la poudre, à exécuter leurs ordres barbares, et leur a ordonné de ménager votre maison et celles qui l'environnent.

Madame de Praising devina alors quelle pouvait être la cause de cette faveur singulière. En effet, Scalvinoni ayant appris, dans la reconnaissance qu'il avait faite avec le commandant, que cette maison appartenait à la protectrice de celle qu'il aimait, avait obtenu, sous un prétexte adroit, qu'elle fût respectée. Madame de Praising se garda bien de communiquer cet événement et ses soupçons à Catherine, qui ne pouvait même entendre prononcer le nom de Scal-

vinoni, qu'elle regardait comme l'ennemi, peut-être comme le meurtrier de Sandor. Espérant recevoir le lendemain les renseignemens que sa fille avait promis, elle employa le reste du jour à consoler et tranquilliser sa chère protégée, et, en soignant aussi sa mère, à lui procurer quelques instans de repos.

(1) Le 14 juillet, le jour paraissait à peine, lorsqu'on entendit gronder le canon des remparts, depuis la porte de Stubenthor jusqu'à celle de Carinthie. Tous les habitans furent réveillés en sursaut, et chacun s'empressa de courir sur les bastions, de monter sur des toits élevés, ou sur les tours et les clochers : l'on vit alors en plein le terrible spectacle de l'immense armée ennemie. Les premiers coups de canon des remparts n'avaient été dirigés que sur une avant-garde turque qui s'était avancée jusqu'à Saint-Marc, et qui s'étendit sur les hauteurs et derrière les bâtimens incendiés la veille ; mais

(1) Tout ce qui suit est complétement historique.

toute la plaine, aussi loin que la vue pouvait porter, cette plaine qui s'étend jusqu'aux petites montagnes qui bordent le cours de la March et de la Leytha, et à droite sur le penchant du Wienerberg, était couverte par l'armée innombrable des Musulmans. Leur cavalerie, leur infanterie, leur artillerie, des chameaux, des buffles attelés à des chariots d'armes et de munitions, remplissaient au loin toute la contrée, et offraient un spectacle aussi étrange qu'effrayant. On aurait dit que chaque épi des champs, chaque brin d'herbe, s'était subitement métamorphosé en soldat, et chaque buisson en cavalier. Il paraissait impossible de résister à cette multitude, avec tous les moyens de destruction qu'elle traînait à sa suite, surtout en réfléchissant à la poignée de combattans que les chrétiens avaient à opposer, dans la ville, à une armée de plus de deux cent mille hommes. Déja l'on voyait un empressement actif dans les rangs des Musulmans, pour commencer leur œuvre de destruction. Quelques détachemens se préparaient à

travailler aux tranchées et aux batteries, d'autres se dirigeaient sur les bords du fleuve, pour le passer. On distinguait de loin le grand visir, entouré de ses pachas et de ses agas, montés sur de superbes chevaux, dont les équipages resplendissaient d'or et de pierres précieuses. Peu à peu toute la masse d'hommes s'avança, et déjà les avant-postes avaient atteint les glacis qui entourent la ville; la tente du grand visir fut déployée dans les environs des jardins du comte Trautson, où sont aujourd'hui les casernes de la garde noble hongroise. Ce pavillon ressemblait à un palais fourni de tout ce qui tient aux aisances de la vie, avec un luxe asiatique; il était vert comme la couleur de Mahomet, et richement garni d'or et d'argent. Puis on éleva les tentes des pachas vis-à-vis les portes de la ville; et dans l'espace de quelques heures, toute la contrée environnante de Vienne ressemblait à une ville mouvante qui entourait la capitale, comme les flots de la mer entourent une petite île.

Une forte canonnade du côté du Danube, et la

fumée qui tourbillonnait dans les airs, attirèrent bientôt tous les regards de ce côté-là; l'on vit de forts détachemens de Turcs passer le bras du fleuve à la nage sur le glacis, et attaquer la rive opposée, où une partie de la cavalerie impériale était postée avec Léopold et le Prince. Le combat s'échauffe; les Turcs recevaient continuellement de nouveaux renforts, et l'on vit, des tours de la ville, avec une profonde douleur, les troupes alliées se retirer après une valeureuse résistance, passer le dernier pont des îles du Danube, et le rompre derrière elles. Toute communication avec l'armée chrétienne était donc entièrement coupée, et Catherine n'avait plus l'espoir d'obtenir des nouvelles de Sandorf.

Les Turcs se répandirent alors dans toutes les îles, détruisirent les bâtimens de la Léopoldstadt, mirent le feu à la Favorite, maison de plaisance de l'empereur, et pillèrent tout ce que les malheureux habitans n'avaient pu sauver dans leur fuite. Dans le nombre se trouvait Kol-

chutzki, qui partagea le sort des concitoyens qu'il avait adoptés; mais il supporta avec courage et fermeté l'anéantissement total de la fortune qu'il avait amassée avec tant de peine, et cette perte le frappa moins douloureusement que l'arrestation de son cher comte Zrini. Avec sa présence d'esprit accoutumée, il s'occupa en idée des moyens de réparer son malheur; il entra comme lieutenant dans une compagnie de volontaires qu'un certain capitaine Frank leva parmi les bourgeois de Vienne, et vit avec calme et résignation sa maison devenir la proie des flammes, heureux d'avoir sauvé sa vie, et de pouvoir l'employer au service de sa nouvelle patrie.

Dans la soirée, toutes les mesures des Turcs pour établir et même orner leur camp furent terminées; un espèce de hérault s'approcha alors des remparts, et jeta sur la contrescarpe un papier qui contenait une insolente sommation à la ville de se rendre: il fut porté au commandant, qui ne daigna pas y faire de réponse. Peu après, on vit les Turcs commencer les travaux

du siége, en ouvrant des tranchées et construisant des approches vis-à-vis le château impérial.

Le danger dont Vienne était menacée se réalisait; ses habitans s'attendaient, à être secourus, sous peu de jours, par l'armée chrétienne alliée, qui se rassemblait sur la rive opposée du Danube, et devait, dès qu'elle se sentirait assez forte, passer le fleuve, et arracher aux mécréans le boulevard de la chrétienté, qu'ils envisageaient déjà comme une proie qui ne pouvait leur échapper.

Une sombre matinée avait succédé à un orage effroyable qui s'était déchaîné pendant la nuit sur les hautes montagnes entre l'Autriche et le Tyrol, et d'épais nuages cachaient encore la cime des monts. Les ondes rembrunies du lac de Wolfgang s'étendaient au loin entre les sévères masses de rochers qui l'entourent de tous côtés; des brouillards amoncelés les uns sur les autres, comme des couches grisâtres, longeaient en bandes prolongées leurs flancs escarpés. Quelques sommités de rocs s'élevaient au-dessus de ce

voiles les plus basses étaient cachées par cet épais rideau. Quelques [illegible] qui [illegible] de temps en temps [illegible] bruit sourd [illegible] [illegible]

Une barque solitaire, occupée par deux voyageurs, deux domestiques, et guidée par [illegible] glissait sur les ondes encore agitées du lac. L'un des voyageurs était un homme d'un certain âge, cachant dans les replis d'un grand manteau sa taille maigre et longue ; les bords de son chapeau, un petit collet noir qu'on remarquait autour de son cou, et toute sa figure indiquaient un ecclésiastique. L'autre était une belle femme de vingt à vingt-deux ans tout au plus. Son costume de voyage, très élégant, paraissait avoir souffert de l'intempérie ; une pâleur mortelle se remarquait sur tous ses traits ; on apercevait dans ses beaux yeux bleus les traces des larmes qu'elle venait de répandre ; son maintien

[illegible] expression [illegible] les [illegible] sous les [illegible] la profondeur [illegible] mystérieuses [illegible] éléments, [illegible] dangers, et [illegible] même [illegible] mortelles. [illegible]

ainsi que chaque objet offrait à la triste voyageuse de nouvelles matières à ses sombres réflexions. Elle gardait le silence, et paraissait même importunée, lorsque son compagnon de voyage le rompait.

Sur la rive du lac qu'ils côtoyaient, une haute et aride paroi de rocher s'élevait perpendiculairement jusqu'aux nues, et n'offrait à l'œil que quelques rares buissons de verdure. — Voilà le mont de Falkenstein, dit un des bateliers en s'adressant à l'ecclésiastique, et en montrant avec sa rame le sommet des rochers, et c'est là-haut qu'habite saint Wolfgang.

— Mon fils, répondit l'ecclésiastique, cela n'est pas probable; bien des siècles se sont écoulés depuis que ce saint homme a vécu dans ces contrées, et qu'il y est mort.

— Quel était cet homme? demanda la dame.

— Un prédicateur de la foi chrétienne, madame, répondit le prêtre; un apôtre chez les païens qui habitaient ce pays. C'est à ses efforts et à ceux de Colmannus, son compagnon, que

ce pays doit principalement la connaissance du christianisme et les commencemens de la civilisation. Ces hommes pieux vinrent s'y établir, y menèrent une vie austère, et répandirent par leurs saints discours la foi chrétienne et la doctrine de la rédemption; ils apportèrent ainsi à des milliers de leurs semblables des mœurs douces et humaines pendant leur vie, et la paix de l'âme à l'heure de la mort.

Une belle vocation, répondit la dame, bien plus belle, bien plus utile que la sanglante carrière des héros et celle des hommes d'état, si équivoque, si incertaine! ils plongent leur main dans l'urne voilée de l'avenir, sans savoir si leurs projets produiront, ou la misère, ou le bonheur, pour eux-mêmes et pour leur pays. En disant ces mots, elle soupira encore profondément.

C'est pourquoi, répondit le prêtre, l'homme, cette poussière animée, devrait s'abstenir de former des projets téméraires; il devrait rester humblement au poste où la Providence l'a placé, et tâcher d'y faire autant de bien qu'il le peut,

où il attendoit qu'elle lui traçât évidemment la carrière qu'il doit parcourir.

— Mais, reprit avec [illegible], il croit avoir reconnu le doigt de la Providence; [illegible] qu'il est appelé [illegible]

— [illegible] Madame, [illegible] ce n'est [illegible] proposition [illegible] des choses, qu'il faut considérer [illegible] trop souvent, et l'on prend la voix des passions pour celle de la Providence. Le Tout-Puissant a toujours des moyens à sa disposition pour faire connaître aux mortels sa volonté; mais il faut qu'ils soient assez simples, assez purs, pour comprendre et recevoir les signes qu'il leur donne.

— Et quels sont ces signes? dit la dame d'un air [illegible].

— D'abord, il faut que leurs projets ne soient en contradiction avec aucun des devoirs sacrés qui nous sont prescrits; ensuite, qu'ils ne troublent pas la paix de notre âme, et que, s'ils excitent quelque combat dans notre intérieur;

ce ne soit pas contre nos vertus que nous ayons à lutter, mais contre nos vices et nos défauts.

L'étrangère baissa les yeux, et ne dit plus rien.

Pendant cette conversation, ils avaient tourné une langue de terre qui s'avançait dans le lac, sur laquelle un grand quartier de roc s'élevait dans les airs, et l'on voyait sur son sommet un superbe chêne que la foudre avait frappé, ouvert à moitié, et dont les immenses branches cassées étaient éparses sur le sol. Les voyageurs contemplaient ce triste tableau.

— C'est le tonnerre qui a détruit ce bel arbre la nuit dernière, dit un des bateliers; c'est dommage, il était superbe.

— C'est *son* portrait, dit la dame en regardant le chêne à moitié renversé; *lui* aussi a été frappé par la foudre dans sa fleur, dans sa fière splendeur, et sans espoir de jamais se relever. Quel sort affreux! Elle se couvrit le visage et pleura.

— C'est la main de Dieu qui l'a frappé, reprit le prêtre; adorons-la, et croyons qu'elle fait tout pour le mieux.

— Oui, oui, dit le batelier, il faut adorer et prier sans se lasser. Qu'avons-nous de mieux à faire, nous autres paysans? Lorsque le lac déborde et dévaste nos campagnes, lorsque la neige et le vent écrasent nos chaumières l'hiver, et l'été, lorsque la grêle tombe sur nos moissons, et le tonnerre sur nos arbres, il ne nous reste qu'à prier, et saint Wolfgang nous exauce.

— Heureux ceux qui ont autant de foi! dit la dame.

— Amen, répondit le prêtre; c'est la paix que Dieu nous envoie.

— Vous ne croyez donc pas, continua le batelier, que saint Wolfgang habite encore tout là haut, sur cette montagne inaccessible? Eh bien! je vous dis qu'il y est toujours. Sans cela, comment nous répondrait-il, quand nous nous adressons à lui?

— Il vous répond? dit le prêtre; mon fils, ne vous trompez-vous pas?

— Comment serait-ce possible? dit le second batelier; nous lui adressons si souvent des ques-

tions, et il nous répond très distinctement; mais il faut l'interroger avec une pleine foi et une entière confiance.

— Cela s'entend; mais comment vous répond-il?

— C'est ce que vous pourrez entendre tout de suite. Voulez-vous essayer de l'interroger?

— Je n'ai rien à lui demander; d'ailleurs je crois qu'il ne nous est pas permis de tenter ainsi la Providence.

— Le saint répond donc aux questions qu'on lui adresse? dit la dame, qui avait été quelque temps absorbée dans ses rêveries, mais qui commençait à écouter la conversation. Peut-on apprendre de lui quel sera notre sort?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, répondit le batelier; mais le saint répond toujours *oui* ou *non* à nos questions.

— Je voudrais bien l'entendre, dit vivement l'étrangère; je voudrais qu'il me dît si ce que je desire arrivera *oui* ou *non*. S'il est véritablement un saint, il doit le savoir.

— Madame, dit le prêtre d'un ton sévère, n'avez-vous pas honte de cette curiosité puérile et téméraire?

— Les malheureux, reprit-elle avec douceur et tristesse, peuvent être curieux et téméraires, lorsque tout leur bonheur dépend d'une seule question, lorsque l'heure qui va suivre doit décider de notre destinée. Oh! la curiosité n'est-elle pas alors excusable? Mais ce n'est pas moi qui l'interrogerai. Et, s'adressant aux bateliers: Demandez au saint, mes bonnes gens, leur dit-elle, si ce que j'implore sans cesse du ciel aura lieu, *oui* ou *non*?

— Bon, madame, répondit un des bateliers, vous allez entendre ce que le saint vous dira. Ils retirèrent leurs rames; le bruit qu'elles faisaient dans l'eau cessa; le bateau s'arrêta; l'un des bateliers cria d'une voix très haute: — Saint Wolfgang, ce que cette dame désire arrivera-t-il? dis *oui* ou *non*. Il se fit un silence d'une seconde. Tout-à-coup on entendit distinctement un *non* qui partait du sommet de la montagne,

et toutes les sommités d'alentour répétèrent *non*, *non*, *non*. On entendait ce mot de tous les côtés (1).

Euthalie, que le lecteur a sans doute devinée, la malheureuse Euthalie frémit. Il lui sembla que sa sentence était prononcée, elle s'affoiblit, pâlissait, et ce fut avec beaucoup de peine que le père Isidore parvint à lui faire comprendre que ce *non* terrible ne signifiait rien du tout, qu'il n'était que l'effet d'un jeu de la nature, et la répétition du dernier mot que le batelier avait prononcé, rendue par plusieurs échos. — Soit, dit-elle enfin d'une voix défaillante; je veux que ce soit un ou plusieurs échos, et non la voix du pieux anachorète; mais qu'est-ce qui a conduit le batelier à choisir le mot *non* plutôt que celui *oui* pour le dernier qu'il a prononcé? S'il eût dit *oui*, l'écho aurait dit de même; serait-ce

(1) Cet écho subsiste encore sur le mont Falkenstein, en Tyrol, et sur les bords du lac Wolfgang; il ne répète que la dernière syllabe, mais une quantité d'échos successifs la répètent ensuite, et l'effet en est singulier.

quelque chose de plus qu'un simple hasard qui l'a dirigé?

Le prêtre s'efforça encore de calmer cette ame si profondément ébranlée par les malheurs et les passions, privée de sentimens religieux, et flottant entre l'incrédulité et la superstition. Peu à peu cependant elle devint plus calme, et put porter quelque attention sur la contrée pittoresque qui l'entourait; elle remarqua sur la rive opposée le village assez considérable de Saint-Gilgen, situé dans le pays de Salzbourg; et bientôt après, à mesure que les masses gigantesques du Falkenstein s'écartaient du rivage, le village et l'église de Saint-Wolfgang, renommés dans la contrée par une foule de traditions de miracles et de nombreux pélerinages. Les bateliers racontaient toutes ces choses merveilleuses, puis ils ajoutèrent qu'on y avait tout arrangé avec magnificence, pour y recevoir l'empereur Léopold.

— C'est donc, dit la voyageuse, dans ce misérable village écarté, au milieu des montagnes, qu'un des plus grands monarques de la terre a

été obligé de se réfugier ? Hélas ! qu'est-ce donc que le faible mortel ? qu'est-ce que le pouvoir et la grandeur, mis à côté de la sentence inexorable du sort qui se joue de nos espérances et de nos projets ?

— Dites plutôt, madame, répondit le prêtre, qu'est-ce que l'homme aveugle et mortel, avec tous ses projets, devant l'œil du Tout-Puissant, de celui qui sait tout, qui, d'un seul regard, embrasse le passé, le présent, l'avenir ; pour qui les siècles ont la durée d'un jour ; qui dirige tous les événemens par ses décrets inexplicables, et qui fait servir le malheur, les privations, la captivité, à notre amendement et à la gloire de son saint nom ?

Isabelle secoua la tête. — Je ne puis l'envisager ainsi, dit-elle ; le pouvoir qui dirige les événemens ici-bas me paraît, au contraire, une puissance aveugle, inexorable, et j'en fais la cruelle expérience.

— Oui, madame, reprit d'un ton ferme le père Isidore, cette puissance qui fait le mal, et

à qui nous donnons nous-mêmes cet empire, ce sont nos passions déréglées. Dès que nous nous sommes une fois écartés de la vérité, les passions font le [illegible]; nous ne croyons plus que ce que la religion nous enseigne; ce qui [illegible], notre [illegible] d'au-tres, [illegible] de nouvelles opinions. Ce n'est pas le moment de s'étendre là-dessus; la main du Seigneur pèse sur vous; il n'y aurait pas de charité à vous tour-menter par les terreurs d'une conscience qui se révolte; mais, si les malheurs que vous éprou-vez parviennent à changer votre cœur, vous recon-naîtrez leur utilité, et vous les bénirez.

Pendant cette conversation, la barque s'appro-chait du village de Saint-Wolfgang. Ludmille leva ses yeux qu'elle tenait presque toujours baissés; les bâtimens et le temple élevé se présentè-rent à sa vue; un petit jardin en terrasse, taillé dans le roc et à peine recouvert de terre végétale, s'étendait jusqu'au rivage, et revêtait le rocher

aride de quelques fleurs et d'arbres fruitiers. — Voilà, maman, dit le prince, ce que peuvent le travail et la constance ; la forêt la plus stérile porte des fleurs et des fruits ; mais il faut travailler avec [illegible] la déchirer [illegible] pour l'embellir et la fertiliser. Voilà l'utilité des peines et des larmes, et la bénédiction qu'apportent les douleurs.

Ludmille garda le silence ; son cœur brisé n'était pas encore susceptible de semblables consolations ; le père Isidore se tut aussi. Cependant, après quelques instans, elle reprit la parole. — Mon âme est tellement oppressée, dit-elle, que ce que je considérais, il y a quelques heures, comme l'accomplissement de mes désirs les plus ardens, devient, à présent que j'y touche, une source de nouvelles angoisses. Est-il bien sûr que l'empereur soit ici ? qu'il nous accorde une audience ? Grand Dieu ! je ne pourrais survivre à un refus.

Nous n'avons aucune raison de le craindre,

répondit le père Isidore ; les renseignemens qu'on nous a donnés à Lintz sont trop positifs. L'empereur ne se croyait pas assez en sûreté dans cette ville ouverte et située dans le plat pays ; il a choisi cette contrée solitaire, écartée, pour se mettre à l'abri de toute surprise de la part de l'ennemi. Il y est arrivé il y a cinq ou six jours ; partout, sur la route de Lintz ici, on nous a assuré que l'empereur y avait passé. Si je ne me trompe, je vois déja sur le rivage quelques laquais de la cour avec leur livrée.

Eh bien ! soit, l'empereur est ici, dit la comtesse Zrini ; mais m'admettra-t-il en sa présence ? Mon nom même, celui de mon malheureux époux, ne me fermera-t-il pas l'oreille et le cœur du monarque ?

— Sans doute, dit le prêtre, le comte Zrini a grièvement offensé l'empereur ; il a voulu trahir son souverain, son bienfaiteur, son second père ; mais Léopold est aussi bon qu'il est juste : il saura distinguer l'épouse innocente de l'époux criminel ; il ne fera pas tomber sur vous le poids

de son courroux. D'ailleurs vous avez de bonnes recommandations, la lettre autographe de notre ambassadeur à Paris, celle de mes supérieurs et de l'archiduchesse gouvernante des Pays-Bas.

— Je sais tout ce que je vous dois, mon père, lui dit Ludmille; c'est votre bonté, votre amitié pour ma famille, qui vous ont engagé à me rechercher à Paris et à venir à mon secours; je n'aurais pu atteindre seule l'unique but de toutes mes espérances, de voir l'empereur, et de le supplier de me permettre de partager la captivité de mon malheureux époux. Oh! oui, père Isidore, je vous dois tout.

— N'attribuez pas, madame, à un faible mortel ce que Dieu lui-même a fait pour vous en se servant de moi pour exécuter ses sages desseins; la divine providence avait lié, en quelque manière, votre sort avec la tendance de mes affaires; croyez que déjà, lorsque j'étais au château de [illegible], n'ayant point encore l'honneur de [illegible], vous étiez l'objet de ma sollicitude particulière, et que j'en savais plus sur

vous et sur votre genre de vie à Paris que vous ne pouvez le supposer.

— Oh! oui, s'écria Ludmille, je sentais les effets d'une influence mystérieuse, sans savoir d'où elle partait; je vous avoue qu'elle m'inspirait une grande inquiétude, et même une espèce d'horreur.

— Vous voyez encore ici, madame, une preuve frappante que les humains ne connaissent que bien rarement ce qui leur est utile; qu'ils abhorrent souvent ce qu'ils devraient bénir, et s'attachent avec passion aux objets qui les entraînent à leur perte.

Ludmille ne répondit pas; elle comprenait bien que le père Isidore faisait allusion à Zeini, mais elle sentit aussi qu'elle l'aimait encore avec la même passion, et l'aimerait toujours.

— Lorsque je me rendis à Paris, continua le père Isidore, par ordre de mes supérieurs pour les intérêts de notre congrégation, un de mes premiers soins fut de prendre des informations

sur vous; j'avais même à cet égard des instructions secrètes et particulières, qui m'auraient commandé de m'intéresser à vous, si je ne l'avais pas fait par l'intérêt que je prenais à votre sort. Cette commission m'était venue de Pologne.

— De Pologne? s'écria Ludmille avec surprise; je ne connais personne de ce pays-là.

— Mais sans doute vous y êtes connue. Des personnes très importantes, qui tiennent à la cour du roi Sobieski, et le roi lui-même, m'avaient recommandé, ainsi qu'à d'autres, de m'intéresser à votre sort, et de me présenter à vous.

— Que le ciel vous bénisse, ainsi que mes protecteurs inconnus!

Dans cet instant, la barque aborda sur la plage de Saint-Wolfgang. Isidore se leva pour débarquer; Ludmille voulut en faire autant; mais ayant devant les yeux le vaste presbytère qu'habitait le monarque, et se voyant si près du moment où son sort allait être irrévocablement

fixé, elle tremblait tellement qu'elle ne pouvait se soutenir; le prêtre et son domestique furent obligés de la porter sur le rivage : elle eut à peine la force de se traîner, avec leur secours, jusqu'à la porte du presbytère au-devant de laquelle on la plaça sur un banc, tandis que le père Isidore parlait au portier pour le prier de le faire annoncer au chambellan de service, à qui il devait demander de procurer une audience à la comtesse Zrini.

La pâleur de Ludmille, sa toilette encore élégante quoique dérangée par l'orage du matin, sa beauté, sa jeunesse, son air triste et abattu, attiraient l'attention de tous ceux qui passaient.

Craignant qu'il ne s'écoulât beaucoup de temps avant qu'il pût obtenir de paraître devant l'empereur, le père Isidore conseilla à sa triste compagne de chercher, en attendant, un asile plus convenable. On sonnait l'office saint dans ce moment. Allez à l'église, madame, lui dit-il, et cherchez à obtenir par la prière, de la résignation et du calme, s'il vous est possible. En ce moment

même il fut appelé par le portier et introduit dans l'intérieur de la maison. Ludmille, accompagnée de son domestique, se fit conduire à l'église, et entra avec la foule des fidèles sous ces voûtes sacrées; elle s'approcha lentement du maître-autel. L'intérieur de ce temple gothique était d'une belle architecture régulière, et décoré avec profusion de tableaux, de sculptures et de dorures; l'autel était orné d'un superbe tableau de l'ancienne école allemande, qui représentait, avec une pieuse simplicité, la légende de Saint-Wolfgang. La beauté imposante de ce temple, le recueillement solennel qui y régnait, firent quelque impression sur Ludmille. Il y avait long-temps qu'elle avait perdu l'habitude des émotions religieuses, cependant les traces des sentimens qui lui avaient été inspirés dès son enfance n'étaient pas tout-à-fait effacées; bientôt elle vit entrer une nombreuse procession de pélerins chantant des cantiques sacrés, qui venaient faire leur dévotion au tabernacle du saint hermite apôtre; leur chant, leurs oraisons, la

foi avec laquelle ces simples campagnards priaient et s'agenouillaient devant la petite chapelle de rochers qui se trouve à gauche dans l'enceinte de l'église, et qui, suivant la tradition, était la cellule du saint, éveillèrent en elle un desir passager d'avoir autant de foi, de pouvoir implorer avec autant de confiance le soulagement de ses peines. Elle suivit la procession des pélerins et s'approcha de la chapelle; c'était un petit espace faiblement éclairé par une très petite ouverture taillée dans le roc, et n'offrant aucune commodité, pas même le premier nécessaire. C'était là que le saint hermite avait choisi sa demeure pour se consacrer entièrement à Dieu, faire du bien à ses semblables, et leur apporter la bénédiction du christianisme.

Un vieux paysan, d'un extérieur respectable, se trouvait à côté d'elle, et regardait avec surprise cette belle et jeune dame dans un costume étranger, qui annonçait une haute condition; il pensait que c'était une infortunée qui venait chercher des consolations à ses peines dans ce

sanctuaire : il lui adressa la parole, lui fit quelques questions ; il lui raconta toute la légende de saint Wolfgang, de sa vie pieuse, de ses macérations, des privations qu'il s'imposait. Il lui montra un quartier de roc à côté de la chapelle, entouré d'une balustrade, où le saint passait les jours et les nuits à prier ; il ajouta qu'il avait refusé l'évêché de Salzbourg, préférant, dans son humilité, vivre dans ces sombres vallées où il avait opéré une foule de miracles, jusqu'à sa mort, qui fut celle d'un martyr (1).

La comtesse Zrini avait appris à Paris à plaisanter sur de tels sujets ; mais à présent elle écoute avec attention les récits du simple et bon villageois, et, si elle n'y a pas autant de foi que lui, elle ne peut se défendre d'envier la sienne. Des sentimens religieux se réveillèrent involontairement dans son ame ; elle se jeta à genoux

(1) On raconte encore cette légende au village de Saint-Wolfgang, et l'on y montre le roc avec l'empreinte du genou du saint et sa cellule convertie en chapelle.

comme les pélerins, et si elle ne s'adressa pas comme eux à saint Wolfgang, elle fit au moins à Dieu une prière fervente, en lui demandant s'il n'était pas dans ses décrets de la délivrer de ses peines, de lui donner la force de les supporter avec humilité et résignation.

Elle se sentit en effet plus calme, et retourna dans la nef pour entendre la messe. Bientôt après, le père Isidore entra dans l'église, et fut satisfait de trouver Ludmille en prières avec un maintien recueilli et plus calme. Dès que l'office fut fini, il s'approcha d'elle et lui dit à voix basse. — Vous avez été annoncée à sa majesté, elle vous permet de vous présenter devant elle, et se prépare à vous recevoir. Ces paroles, prononcées dans un tel moment, firent une grande impression sur Ludmille; ses prières avaient été exaucées, et elle obtenait déja une partie de ce qu'elle avait ardemment desiré. Elle se leva plus rassurée; la foi opérait dans son cœur. Elle croyait que le ciel commençait à lui accorder sa miséricorde. Elle suivit en silence son conducteur. Le

moment décisif approchait; elle allait se trouver devant le souverain que son mari avait trahi; elle allait braver son juste courroux en lui demandant une nouvelle faveur; elle était effrayée de cette entreprise, et entraînée à continuer mentalement ses prières pour demander à Dieu force et courage, tout en conservant encore quelques doutes sur leur efficacité. A peine pouvait-elle marcher, appuyée sur le père Isidore. Il cherchait à l'encourager, il lui vantait l'extrême bonté du monarque, de ce père de ses sujets, et l'assurait que l'audience accordée était déja un heureux présage.

Ils furent reçus avec considération par les gens de l'empereur; on les fit monter par un escalier escarpé, et traverser un grand et sombre corridor qui régnait le long des appartemens, fermé par des portes de bois de chêne, ayant une apparence de vétusté. C'était donc là la demeure actuelle d'un des plus grands potentats de l'Europe, accoutumé à tout le faste d'un palais, et c'étaient, en grande partie, les projets criminels

de Zrini qui l'avaient réduit à se réfugier dans ce triste asile, et c'était l'épouse de ce traître, de cet ingrat, qui allait se présenter devant cet excellent prince, si cruellement offensé !

Non, s'écria-t-elle dans son angoisse mortelle, non, père Isidore, je ne pourrai jamais supporter les regards de l'empereur ! En disant ces mots elle voulut retourner et s'enfuir. Le prêtre et le chambellan qui devait l'introduire, ce même baron de Guttenstein qui connaissait beaucoup le comte Zrini, la retinrent, et l'encouragèrent avec amitié et douceur à poursuivre son dessein. Elle remarqua avec satisfaction les égards que la cour peu nombreuse qui avait accompagné Léopold témoignait à son conducteur le père Isidore, et elle prit plus d'assurance. Enfin la porte de l'appartement qu'occupait l'empereur s'ouvrit, et ils y furent introduits. C'était une grande chambre très élevée et fort simple ; deux étroites fenêtres garnies de petites vitres hexagones, entourées de plomb, donnaient sur le lac et le triste et rocailleux pays qui l'entourait. On ne

voyait dans cette chambre aucun ornement, aucune décoration; deux fauteuils à grand dossier de velours rouge assez passé, et des banquettes rangées contre les murs reblanchis en plâtre, en formaient tout l'ameublement. Au milieu était une lourde table de noyer avec des pieds en colonnes sculptées, couverte d'un tapis rouge bordé d'un galon d'or. Le plafond était en planches de chêne soutenues par des poutres assez artistement sculptées. L'empereur n'y était pas encore, et l'on invita Ludmille à attendre. Isidore voulut suivre le chambellan qui sortait, mais la tremblante comtesse le supplia de ne pas l'abandonner. Pendant qu'il tâchait de lui faire comprendre qu'il valait mieux qu'elle fût seule avec le monarque, une porte latérale s'ouvrit, et le prince parut.

Courage! courage! dit le prêtre doucement à Ludmille, qui pouvait à peine se soutenir; puis il voulut se retirer, mais Léopold le retint. Restez, mon révérend père, lui dit-il du ton le plus affable, j'aurai à vous parler ensuite en particulier.

Isidore s'inclina respectueusement, puis se retira au fond de la chambre; le chambellan sortit.

Le moment était venu où Ludmille devait parler; elle fit un pas en avant, mit un genou en terre, baissa la tête et garda le silence.

— Vous êtes l'épouse du comte Zrini? demanda Léopold d'un ton assez sévère.

— Oui, sire, répondit-elle d'une voix si basse qu'à peine on pouvait l'entendre.

— Levez-vous, madame la comtesse, remettez-vous. Êtes-vous malade? ajouta-t-il d'un ton plus doux, en remarquant sa pâleur et son tremblement presque convulsif.

— Non, sire, je ne suis qu'une infortunée qui ose se présenter devant votre majesté pour implorer sa miséricorde.

— Vous desirez aller rejoindre votre mari, je le sais.

— C'est mon plus ardent desir, et j'ose supplier votre majesté de m'accorder cette grace.

— Savez-vous bien, madame, ce que vous demandez? savez-vous où est votre mari?

— Dans la forteresse de Kuffstein, répondit-elle en baissant la tête pour cacher ses pleurs.

— Et savez-vous aussi pourquoi il y est?

Elle ne répondit pas d'abord; mais enfin elle dit d'une voix étouffée par ses larmes : — Son crime est celui de haute trahison, et son dénonciateur est lui-même.

L'empereur garda à son tour le silence; il était ému en se rappelant son favori et la scène qui s'était passée entre eux. — Mais vous ignorez peut-être, dit-il d'une voix très radoucie, dans quel état il est?

Elle voulait répondre : — Quel peut être l'état d'un malheureux qui s'est perdu lui-même, qui doit se préparer chaque jour à recevoir le prix de son crime....., la mort; mais elle n'en fut pas capable; des sanglots que le respect ne pouvait plus retenir lui ôtèrent complétement la faculté de parler. L'émotion de Léopold augmentait aussi; la profonde douleur de cette jeune et belle femme lui inspirait la plus grande pitié; il

pensait à celui qu'elle aimait si passionnément, et que lui aussi avait tant aimé.

— Père Isidore, approchez-vous, dit-il enfin, après une longue pause; et voyant que la comtesse Zrini faisait de vains efforts pour se remettre. Il dit au prêtre, à demi-voix, quelques mots en latin qui parurent le frapper douloureusement. Il répondit dans la même langue. Léopold se tourna de nouveau vers Ludmille, et lui dit : — Madame la comtesse, votre sort est bien malheureux; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour l'adoucir; c'est pourquoi je voudrais que vous n'allassiez pas à Kuffstein. Ludmille, pâle comme la mort, leva les yeux sur l'empereur, et demanda avec le plus profond effroi : — Zrini, sire, aurait-il déja perdu la vie? — Il vit encore, répondit Léopold, le père Isidore vous en dira davantage. Si vous persistez à voir votre mari, je vous en accorderai la permission signée de ma main; mais c'est votre empereur qui vous conseille, dans les meilleures intentions, de ne pas aller à Kuffstein. Adieu, madame, Dieu vous

ait en sa sainte garde. Il fit un signe de la main pour la saluer avec bienveillance, puis il rentra dans son cabinet, laissant Ludmille dans un état de consternation, de douleur et d'incertitude qui inspirait la plus vive compassion. Elle ne pouvait se mouvoir, elle était à demi évanouie. Le père Isidore et le baron de Guttenstein la portèrent pour descendre l'escalier et la conduisirent dans une chambre voisine. Le chambellan eut soin de lui envoyer des femmes de service de l'impératrice pour la soigner. Lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens, et qu'elle fut en état de réfléchir à sa situation, elle se rappela ces paroles de l'empereur : *N'allez pas à Kuffstein*, et les mots mystérieux qu'il avait dits à Isidore ; elle en conçut une nouvelle terreur, et demanda instamment qu'on rappelât le prêtre. Il avait suivi l'empereur, et revint bientôt. Les premiers mots de Ludmille furent pour lui demander quelle confidence avait pu lui faire le monarque.

— Si ce que sa majesté m'a dit, répondit-il avec fermeté, avait dû être entendu par vous,

il ne se serait pas servi d'une langue étrangère; je vous en supplie, ne m'interrogez pas, mais permettez-moi de vous répéter moi-même ce que le monarque vous a conseillé : n'allez pas à Kuffstein.

— Quoi! s'écria-t-elle, renoncer à voir mon époux, à le consoler dans son malheur, à partager sa captivité; non, non, père Isidore, on peut m'ôter la vie, mais non pas m'empêcher de faire ce que je crois être mon devoir. Puisque j'ai obtenu de la faveur du monarque cette permission, que je n'osais espérer, aucune puissance, aucune représentation ne peut me détourner de ce dessein. Mais il faut que je sache ce qui m'attend, ajouta-t-elle en regardant Isidore d'un œil presque égaré, je veux, je veux savoir dans quel état est mon mari.

— Madame, reprit le père avec calme, ce que vous savez doit vous faire penser que ce que vous ignorez ne peut être qu'affligeant; il vaudrait donc mieux attendre, pour l'apprendre, que vous eussiez repris un peu de force.

— Pas une minute, s'écria-t-elle; dites-moi tout, je suis préparée à ce qu'il y a de plus affreux! Zrini est sans doute malade, et il est seul, abandonné; il n'y a pas une ame autour de lui pour le soigner? N'ai-je pas juré à la face de Dieu de ne point l'abandonner?

— Il avait aussi fait le même serment, dit le père Isidore, et il ne s'est pas cru obligé de le garder aussi scrupuleusement.

— Cela ne me donne pas le droit de l'imiter, dit Ludmille avec une nuance de fierté; et, pour ce qui me regarde, personne n'a le droit de l'accuser, si je ne le fais pas.

— Vous dites que vous avez juré à Dieu, madame, quelle idée vous faites-vous donc de Dieu?

— Il n'est pas question de cela à présent, parlez-moi de mon époux.

— Je dois avant vous rappeler que le Dieu qui a reçu vos sermens et ceux de votre époux, est ce même Dieu qui dirige vos destinées, qui a daigné vous conduire ici, et a rendu le cœur de l'empereur favorable à vos vœux.

— Je le sais, répartit Ludmille avec impatience; continuez.

— Si donc, poursuivit le prêtre, vous vous croyez obligée de tenir les sermens faits en présence de Dieu, vous devez aussi vous croire engagée à apporter la même obéissance à ses décrets. Tout ce qui arrive dans le monde est un effet de sa volonté; il ordonne, il agit, nous devons être sûrs que c'est dans sa sagesse, et nous soumettre aveuglément et sans murmurer. Ce qui nous paraît un mal même, un désordre apparent, est son ouvrage; il s'en sert pour relever ceux qui tombent, ou, si c'est trop tard, pour ramener dans la bonne voie ceux qui en sont les témoins.

— Père Isidore, où aboutissent tous ces discours? demanda Ludmille, toujours plus inquiète.

— A vous faire sentir, madame, que le malheur qui vous a frappée est une sage disposition de la Providence, qui voulait vous retirer du sentier de la perdition où votre époux a été en-

traîné, et vous entraînait avec lui. Le comte Zrini offrait par ses talens, par tous les dons que la nature et la fortune lui avaient prodigués, un exemple de la faveur divine.

Ludmille soupira profondément; l'image de son adoré Zrini se présenta à elle dans tout l'éclat de la jeunesse.

— Ses passions déréglées, continua le prêtre, de fausses opinions, de mauvais principes, l'ont égaré; il a abusé de ses grandes facultés qu'il a employées au mal; maintenant il est devenu l'exemple de la plus horrible chute; son honneur, sa félicité terrestre sont perdus sans retour, sa santé est détruite à la fleur de son âge....

— Il est donc malade? interrompit vivement Ludmille; j'en avais le pressentiment. Quel est son mal? est-il dangereux? je veux tout savoir.

— Non, sa maladie ne menace pas ses jours; il ne garde pas le lit, mais....

— Mais quoi donc? au nom du ciel.

— Eh bien! il est en proie à de certaines agitations.... il a de certaines idées, des aberra-

tions.... son esprit, jadis si brillant, paraît.....

— Grand Dieu! s'écria Ludmille, ai-je bien compris? il a perdu la raison! c'est trop affreux! Elle fit un effort pour se lever, et retomba sur son siége. Isidore s'approcha d'elle : Calmez-vous, madame, adorez les décrets de Dieu; songez que c'est d'un père qu'ils émanent, espérez en sa miséricorde.

Ludmille secoua vivement la tête et garda le silence pendant quelques instans; enfin elle s'écria avec un accent effrayant : Il est en démence, dites-vous, privé de sa raison?

Isidore fit un signe affirmatif en levant les yeux au ciel. Ludmille paraissait être dans le même état. Hors d'elle-même, elle se jeta sur le plancher, frappant sa poitrine et poussant des cris lamentables. Ses gémissemens attirèrent les femmes de l'impératrice, qui l'avaient déja soignée et qui lui prodiguèrent de nouveaux secours. Elle finit par perdre connaissance : on la porta sur un lit.

Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle parut plus

calme, mais elle avait perdu toutes ses forces; à peine, tant elle était ébranlée par ce coup affreux, lui restait-il la faculté de penser à son malheur et à l'état de son époux; mais peu à peu ses idées revinrent; et l'affreuse vérité se déroula devant elle. Zrini était donc prisonnier pour la vie, marqué du sceau d'un crime irrémissible, et privé de la raison, cette belle prérogative de l'humanité! c'est ainsi qu'elle le voyait sans cesse devant elle, le regard égaré, tenant des discours sans suite, et ne pouvant recevoir aucune consolation de sa femme, de son amie, qu'il ne reconnaîtrait peut-être pas. Cette image était trop cruelle, elle s'évanouit de nouveau; et, à peine revenue de cet état douloureux, elle ne faisait que gémir et prononcer des paroles entrecoupées et inintelligibles. Cette pénible situation se prolongea pendant plusieurs jours. L'impératrice en fut informée, et trouva ses propres malheurs légers auprès de ceux de cette infortunée qui lui inspirait une profonde pitié. Elle la fit servir par ses femmes et soigner par son médecin. Ludmille

devait aussi une partie de ces faveurs au crédit dont son compagnon de voyage jouissait auprès du souverain. On traitait l'épouse du coupable Zrini avec les plus grands égards; les soins du médecin, unis à tant d'attentions, la rétablirent assez, au bout d'une semaine, pour qu'il lui fût permis de se remettre en route, d'atteindre le but de son voyage, et de se réunir à son époux. Mais quelle perspective s'offrait à elle au moment où elle allait se rapprocher de lui! Le père Isidore qui, depuis qu'il l'avait trouvée à Paris, s'était toujours montré comme un ami sincère, comme un protecteur paternel, était encore à présent son seul appui. Quoique ses consolations fussent quelquefois un peu sévères, elles l'avaient soutenue; il savait par ses discours, et même par son silence, agir salutairement sur cet esprit rebelle, mais à présent tout-à-fait abattu. De Wolfgang ils ne purent voyager que lentement, pour ne pas fatiguer Ludmille. Ils passèrent par Salzbourg, et de là par les montagnes; ils s'approchèrent de la forteresse où, naguère encore, elle

avait espéré mener une vie douce quoique mêlée de sacrifices auxquels elle se soumettait volontiers pour vivre avec son époux bien-aimé, obtenir sa reconnaissance, peut-être même le retour de ses anciens sentimens; et maintenant elle n'allait y voir que des scènes d'horreur et d'effroi! C'était alors que les exhortations du père Isidore trouvaient plus facilement l'accès de son ame. Souvent ils étaient obligés, par la nature du chemin, de quitter la voiture et de faire une partie du trajet à cheval; la tranquillité d'une contrée sauvage, mais sublime, et le traitement moral qu'Isidore employait avec adresse pour calmer l'esprit agité de sa compagne, parvinrent à rendre à Ludmille une apparence de tranquillité. Ce fut le soir d'une chaude journée de la fin d'août, qu'ils arrivèrent dans l'étroit défilé qui conduit à Kuffstein; ils étaient à cheval, accompagnés d'un seul domestique; la comtesse avait engagé à Salzbourg des femmes pour la servir, mais elles devaient suivre avec son bagage, par une route plus longue et praticable pour les chariots.

Peu à peu le vallon et l'horizon s'élargirent. Le ciel s'était couvert de nuages sombres qui annonçaient un orage; Ludmille sentait son cœur plus oppressé encore; elle était comme suffoquée, cheminait en silence; et son compagnon, croyant que dans un tel moment il valait mieux la laisser à ses propres méditations, se gardait bien de les troubler. En sortant du défilé, le père remarqua que les nuages qui avaient plané sur les montagnes, et rendu l'air si pesant, s'étaient dissipés; un ciel pur et serein se présentait aux regards; les feuilles des arbres distillaient les gouttes d'une pluie rafraîchissante qui avait cessé; un vent frais et doux dissipait les restes de l'orage, le soleil, près de se coucher, perçait le voile grisâtre des nuages qui l'avaient enveloppé, et dorait de ses derniers rayons la cime des monts; la nature semblait renaître. Ludmille elle-même se sentit soulagée, son cœur se dilata à l'aspect de cette riante contrée.

— Quelle belle soirée, dit-elle; on ne devait pas s'y attendre après l'orage dont on était me-

nacé ; c'est un bon moment qui suit des heures pénibles, et permet de respirer : le pays est charmant.

— Il est pittoresque, dit Isidore, et le coucher du soleil l'embellit.

— Ce sont, répondit-elle tristement, les derniers adieux de cet astre brillant qui va disparaître. Il veut nous montrer comme la journée aurait été belle s'il était resté dans sa splendeur.

— Mais elle aurait été aussi, dit le prêtre, plus chaude et plus pénible, sans l'ombre bienfaisante des nuages : le bien, si l'on veut le chercher, se trouve toujours à côté du mal. L'orage a rafraîchi la nature et purifié l'air ; les vapeurs malfaisantes viennent de se dissoudre en pluie qui a rendu la fraîcheur aux plantes desséchées, tout a repris une nouvelle vie. Croyez-vous que cette soirée nous paraîtrait aussi belle si nous avions eu à supporter toute la journée l'ardeur du soleil, et si nous trouvions sur les arbres et dans les prairies des traces de la chaleur et de la sécheresse ?

— Est-il donc nécessaire, dit Ludmille avec amertume, d'avoir des orages pour prévenir les maux dont on est menacé, et pour rendre la vie supportable dans ce monde que nous devons habiter?

— C'est le monde, madame, reprit vivement le prêtre, où le péché a régné dès le commencement, habité par des hommes qui, dès l'origine, se sont éloignés de leur créateur. Dans sa bonté, il cherche, par des moyens sévères en apparence, mais efficaces, à les rapprocher de lui et du bonheur qu'il leur destine. Voyez comme cet orage qui menaçait la végétation lui a rendu la fraîcheur et la vie; la pluie a pénétré dans la terre endurcie pour y développer des nouveaux germes; voyez comme ces gouttes de pluie pareilles à des larmes de joie et de reconnaissance, se balancent sur les feuilles; comme les rayons de lumière s'y peignent avec des couleurs ravissantes. Oh! ces larmes sont comme un baume précieux sur la terre altérée. Ludmille poussa un profond soupir, et le père continua.

— L'homme pécheur et mortel accumule pendant une suite d'années, où Dieu l'abandonne à sa propre volonté et à l'usage de sa raison, folies sur folies, fautes sur fautes; la lumière céleste s'éteint toujours de plus en plus dans son ame obscurcie, jusqu'à ce que Dieu permette que les résultats de ses péchés éclatent sur sa tête comme un affreux orage. Alors vient le malheur, qui commence à l'ébranler; la douleur et les regrets oppressent son cœur, et lui font verser des larmes amères; il frémit en contemplant l'abîme sur lequel il est suspendu; il se jette dans la poussière devant celui dont il éprouve la toute-puissance. Alors le soleil de la grace perce les vapeurs enivrantes de l'erreur et des passions; un rayon céleste tombe sur le pécheur repentant, et féconde dans son ame les germes de la foi et de la vertu. Heureux celui sur lequel brille ce rayon, avant que la nuit de l'éternelle condamnation l'ait atteint!

Ludmille, séduite par les opinions hardies de son mari, avait oublié pendant long-temps tous



les devoirs, les sentimens religieux; cependant les principes qu'elle avait reçus dans sa première éducation, et qui n'étaient pas tout-à-fait effacés de son ame et de son souvenir, la rendaient encore susceptible d'émotions pieuses. Elle ne put se défendre d'une extrême agitation en écoutant les discours du prêtre; mais elle la surmonta promptement, et lui dit après un moment de réflexion : — Oui, sans doute, heureux celui qui peut se laver de ses péchés par les larmes du repentir ! Mais Dieu n'inflige-t-il jamais que des châtimens? Qui de nous, faibles mortels, serait assez peu charitable, assez téméraire, pour décider si les malheurs dont nous sommes témoins sont des punitions ou seulement des épreuves?

— Vous avez raison, madame, si vous voulez juger sur l'apparence : le monde juge ainsi, et vous appartenez au monde. Mais il existe un être dont les regards pénètrent dans l'intérieur de notre ame, qui scrute les cœurs, qui sait voir si l'innocent jouit, au milieu des souffrances, de

la paix de l'ame, ou si un cœur qui se sent coupable est déchiré par les remords; et nous-mêmes nous nous apercevons, au milieu des peines de la vie, de cette paix de l'ame, par notre résignation et notre patience.

— Ah! s'écria Ludmille, qu'il est facile de condamner un homme qu'un sang trop ardent, une imagination trop vive, entraînaient au-delà des bornes prescrites! Non, non, je ne puis admettre cette distinction! Je le sais et je le sens profondément : on peut être malheureux jusqu'au désespoir, jusqu'à la démence, et conserver encore un cœur vertueux et magnanime.

Le père Isidore ne lui répondit pas; il vit bien qu'une ame aussi vivement agitée n'était pas capable, dans un pareil moment, de saisir les idées qu'il lui avait présentées. Ils continuèrent donc leur route pendant quelque temps en silence. Au détour d'un rocher, une grande et large vallée s'étendit devant eux : le soleil était encore sur l'horizon, il jetait une couleur jaunâtre et tranchante sur un amas de murailles garnies de tours

et entourées de grands ouvrages de fortifications placées sur le sommet d'une colline peu élevée. C'était une ancienne forteresse construite dans le moyen âge, mais que l'art du génie plus moderne avait agrandie et corrigée. Les ouvrages extérieurs étaient très solidement construits; des canons montraient leurs bouches meurtrières sur le haut des bastions; ils étaient placés de manière à ne laisser passer aucune troupe ennemie, pas même un simple voyageur, au travers de la vallée, si on voulait l'en empêcher. Ils pouvaient balayer chaque sentier qui conduisait au fort et à la petite ville qui l'entourait, en s'étendant au pied de la montagne sur les rives d'un torrent. Les épaisses murailles du fort paraissaient faire partie du rocher, et pouvaient résister, non-seulement à toute attaque extérieure, mais ôtaient aussi toute possibilité aux prisonniers de s'échapper.

Derrière un double rang d'ouvrages à angles aigus ou obtus, s'élevaient de toutes parts des masses de murs soutenus par de fortes ogives.

Les deux portes par où l'on pénétrait d'abord dans la cour extérieure, et de là dans la cour intérieure, étaient pratiquées dans des tours qui les défendaient; ces portes, munies de herses et de ponts-levis, n'étaient pas placées directement l'une derrière l'autre. Tout dans cette forteresse portait l'empreinte d'une force qui ne laissait pas même un passage aux plaintes des malheureux détenus dans son enceinte.

— Nous touchons au but, dit le père Isidore; voilà Kuffstein. Ludmille souleva sa tête : l'aspect du lieu où vivait celui qu'elle avait tant desiré de rejoindre, et que cependant elle tremblait de revoir, glaça son cœur; un son douloureux, semblable à un cri étouffé, s'échappa de son sein; ses yeux restaient attachés sur cette terrible prison; et mille idées déchirantes s'emparèrent de son ame.

Le père Isidore lui proposa de pénétrer d'abord dans la ville, et d'entrer dans quelque auberge jusqu'à ce qu'il fût revenu du fort, où il allait présenter au commandant l'ordre signé de

l'empereur, qui lui enjoignait « de conduire la comtesse Zrini auprès de son époux, et de la laisser avec lui autant qu'elle voudrait y rester, pour le soigner dans sa maladie, en se soumettant aux conditions qu'exigeaient la sûreté de la place et l'ordre établi. »

Ludmille consentit à tout, et suivit machinalement son conducteur jusqu'à la meilleure auberge de Kuffstein. Une multitude d'idées et d'images plus horribles les unes que les autres se présentaient confusément à son imagination irritée. Mais bientôt le desir insurmontable de revoir son cher Zrini surmontait ses cruelles appréhensions ; seulement voir cette figure adorée, entendre le son de sa voix, lui paraissait un bonheur qu'elle ne pouvait acheter trop cher. C'est ainsi qu'elle passa deux heures dans un état pitoyable. Enfin le prêtre revint, et lui apprit qu'elle ne pouvait voir son mari ce soir là, les portes de la forteresse se fermant régulièrement au son de l'*Angelus*, et ne se rouvrant pas, sous aucun prétexte, avant le lendemain matin. Ce

retard fut un nouveau coup pour Ludmille : elle en éprouva le sentiment le plus amer, et accusa son mauvais sort de cette cruelle épreuve. Mais il fallait s'y soumettre, et le père Isidore eut besoin de toute sa fermeté, de toute son éloquence, pour calmer son désespoir. Il souffrait d'être assailli par elle de questions sur l'état de Zrini ; il s'en était informé auprès du commandant ; mais ce qu'il en avait appris n'était pas de nature à être communiqué en entier à sa malheureuse femme. Il y avait quelques semaines que ce prisonnier d'état avait été amené à Kuffstein par une forte garde militaire, mais avec tous les ménagemens que sa position permettait, et remis au commandant ; l'état dans lequel il se trouvait avait ému jusqu'aux larmes, même ce vieux soldat, dont le cœur et les yeux devaient être accoutumés à ces déchirans spectacles. Le favori reconnu d'un grand monarque, un jeune homme doué d'une belle figure, et à qui son esprit, ses talens, les circonstances où la fortune et la protection de son maître l'avaient placé, permettaient

de concevoir les plus brillantes espérances, tombé dans une démence complète qui le privait du plus beau privilége de l'humanité, ayant les traits altérés, la physionomie tout-à-fait décomposée, les yeux égarés et d'une pâleur mortelle, était bien propre à exciter la plus profonde pitié. La fureur, la violence qu'il manifestait pendant les premiers temps de sa détention, avaient un peu diminué dans ce séjour tranquille; mais ces explosions d'une rage insensée n'avaient point été suivies d'un calme qui indiquât de l'épuisement, ni qui pût donner le moindre espoir de guérison. Des idées, des images fantastiques, mêlées de quelques souvenirs, s'étaient emparées de son esprit: il se croyait un prince du sang royal que des ennemis de sa famille tenaient emprisonné, par jalousie et par des vues politiques, dans un château sur les monts Carpathes; ses parens devaient venir bientôt le délivrer, pour le faire monter sur le trône qui lui appartenait. Cette idée fortifiée par les égards qu'on lui témoignait, d'après l'ordre positif de l'empereur, le dominait

exclusivement. Plusieurs médecins, que l'empereur lui avait envoyés de Salzbourg et d'Inspruk, avaient unanimement déclaré qu'il n'y avait aucun espoir de rétablissement, parceque les orages qui avaient dérangé son esprit avaient aussi attaqué sa constitution physique; qu'il était évident qu'il ne pouvait pas résister long-temps au dépérissement graduel de sa santé. Le commandant avait annoncé au père Isidore que, malgré la permission de l'empereur, la comtesse ne serait admise auprès de son mari qu'après avoir obtenu l'approbation du médecin, et peut-être en présence de ce dernier, qui n'était attendu que le lendemain. L'ordre très précis de l'empereur, en envoyant le prisonnier à Kuffstein, portait qu'avant tout, on devait soigner la santé du comte Zrini, et tâcher de le guérir. Le commandant n'osait donc prendre sur lui de l'enfreindre, même sur un second ordre, cette réunion avec une femme que le malade avait tant aimée pouvant produire les plus fâcheux effets.

Isidore qui n'avait rien trouvé à opposer à ces

raisons, revint auprès de Ludmille, redoutant l'excès de sa douleur et de son impatience. L'une et l'autre furent au comble, et rendirent sa tâche très difficile. Cependant il réussit à la tranquilliser, en lui faisant sentir de quelle importance il était pour son mari d'avoir près de lui son médecin dans un moment où il éprouverait sans doute une très vive émotion. Elle avait promis d'être tranquille, et tint parole, en apparence, pendant le reste de la soirée; mais elle n'en souffrait que davantage intérieurement, et passa une nuit affreuse dans les larmes et l'agitation, sans que le sommeil vînt lui apporter aucun soulagement. Isidore fut frappé le lendemain du ravage que cette nuit si cruelle avait produit sur l'extérieur déja si altéré de sa malheureuse compagne. Elle attendit encore avec angoisse le moment où le commandant la ferait appeler; mais les heures s'écoulaient, midi s'approchait, et on n'était point encore venu. Enfin une ordonnance arriva et annonça que la comtesse Zrini et le père Isidore étaient attendus. Ludmille essaya vaine-

ment de marcher; il fallut prendre une voiture pour faire le court trajet de la ville au château; et, lorsqu'elle y fut arrivée, un tremblement convulsif qui la saisit empêcha de la conduire d'abord auprès de son mari; on la mena dans l'appartement du commandant, où elle fut obligée de rester encore assez long-temps. Le médecin se présenta, et lui donna quelques secours; il lui expliqua aussi de quelle manière elle devait se comporter avec le malade. Il la prévint d'abord qu'elle le trouverait très changé, mais qu'elle devait se garder de paraître s'en apercevoir, le comte ne voulant absolument pas convenir que sa santé fût en rien altérée, ni qu'il eût besoin du secours de la médecine. Il ne souffrait le docteur auprès de lui, que parcequ'il le croyait un émissaire qui lui était envoyé par le grand visir. Il a aussi déclaré, ajouta le médecin, qu'il ne connaissait aucune comtesse Zrini. Ludmille tressaillit; une rougeur ardente couvrit un instant son visage, mais sa pâleur mortelle revint bientôt. — Excusez, madame, lui dit le

médecin, si je suis obligé de traiter un sujet qui doit vous être bien pénible; mais songez que ce sont les discours d'un homme privé dans ce moment de sa raison, et n'y attachez pas plus d'importance qu'ils n'en méritent.

—Continuez, s'il vous plaît, dit Ludmille d'une voix altérée, et pouvant à peine réprimer l'amertume qui s'emparait de son ame.

— Il dit donc, continua le docteur, qu'il ne connaît aucune femme qui ait le droit de porter son nom; mais que si celle qui demande à le voir se nomme madame de Villecamp, il est prêt à l'admettre en sa présence.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, quel langage! l'admettre en sa présence! Il parle donc de madame de Villecamp?

— Oui, madame; mais n'oubliez point que le comte ne sait ce qu'il dit, et ne vous en affligez pas.

Ludmille leva les yeux au ciel. Hélas! la cause l'affligeait bien plus que l'effet; mais elle voyait avec un affreux déchirement que l'homme au-

quel elle avait tout sacrifié n'avait conservé dans sa démence que la mémoire de ce qui prouvait le refroidissement de sa passion, et le funeste mystère de leur mariage. Si seulement il l'avait nommée *Ludmille*, comme dans leur intimité! Mais elle avait à présent en horreur le nom de Villecamp.

— Pour vous expliquer, madame, ajouta le médecin, l'expression d'*admettre en sa présence* dont s'est servi le comte, je dois vous dire qu'il se croit un prétendant à la couronne de Hongrie, et un descendant du fameux Zapolia qui jeta, il y a plus d'un siècle, sa patrie dans les mêmes troubles où la jette à présent Tékéli, beau-frère du comte Zrini. On ne peut lui persuader qu'il soit sur la frontière du Tyrol; il se croit renfermé dans une forteresse de Hongrie.

— Grand Dieu! dit encore Ludmille, à quel point cet esprit si clair, si étendu, doit-il être dérangé! Je veux le voir, qu'il m'appelle, qu'il me traite comme il le voudra, pourvu que je puisse rester auprès de lui, lui donner tous mes

soins, lui consacrer ma vie. En disant ces mots, elle levait au ciel ses yeux inondés de larmes. Le médecin était profondément touché de la douleur de cette malheureuse femme, qui lui inspirait la plus haute estime. Il chercha à la calmer, à lui donner quelque espoir et son avis sur sa manière d'être avec son mari; puis il lui offrit son bras pour la conduire auprès de lui.

Ils traversèrent lentement de longs et sombres corridors garnis d'un côté de fenêtres en épais grillages, et de l'autre de portes de fer fermées par d'énormes verroux; ils passèrent sur des trappes couvertes de barreaux de fer, dont l'ouverture laissait pénétrer dans de profonds souterrains un peu de jour et l'apparence de l'air. L'imagination effrayée de Ludmille croyait entendre des gémissemens et des bruits de chaînes s'élever de ces antres humides. Tout autour d'elle contribuait à augmenter sa terreur, et à déchirer son ame déja si agitée.

Enfin, après avoir monté un escalier, ils parvinrent dans une partie du château d'une archi-

tecture plus moderne, et d'un aspect moins lugubre; un corridor plus large et bien éclairé traversait ce corps-de-logis. Ils s'arrêtèrent devant une porte à deux battans où était placé un factionnaire. Le geôlier, qui les avait suivis, ouvrit avec une énorme clef cette porte, puis une seconde en fer, et Ludmille se trouva dans une antichambre très propre où était un homme qui, sous le titre de valet de chambre, remplissait auprès de Zrini l'office de gardien et de garde-malade. D'après les ordres qu'il avait déja reçus de son maître, il se hâta d'aller lui annoncer la visite qu'il attendait; il rapporta bientôt la réponse que le comte serait charmé de voir madame de Villecamp. Ces paroles furent un nouveau coup de poignard pour la pauvre Ludmille: elle fut sur le point de s'évanouir; le médecin la soutint et lui fit respirer des sels. Enfin la porte s'ouvrit : elle se trouva en présence de son époux. Il était revêtu d'un costume hongrois fort riche; elle ne trouva pas son extérieur aussi changé, aussi désorganisé qu'on le lui avait dit.

Il avait encore sa noble et belle prestance; ses beaux cheveux blonds étaient rangés avec ordre; sa grande moustache était bien soignée; la noblesse et la fierté se peignaient encore dans son attitude, dans son maintien; mais une pâleur presque livide couvrait son visage; ses yeux enfoncés, ses traits amaigris et plus prononcés, et son regard fixe et vague, trahissaient l'état de son ame. On remarquait qu'il était d'une extrême faiblesse, et qu'il avait de la peine à soutenir la position majestueuse qu'il voulait prendre. Il se leva lentement du sopha sur lequel il était assis, alla au-devant de Ludmille et du médecin avec un air affable, mais avec beaucoup de dignité. Une légère teinte colora ses joues lorsqu'il aperçut Ludmille, et une étincelle de vie dans ses grands yeux ternes parut indiquer un sentiment de plaisir.

Le médecin lui présenta *madame de Villecamp*, qui traversant ces contrées, et ayant appris que son altesse habitait ce château, avait desiré de lui faire sa cour. Zrini sourit; mais ce

sourire déchira plus encore le cœur de Ludmille. Il lui adressa quelques mots de politesse, puis signifia au médecin d'un ton absolu qu'il devait se retirer. Zaini le conduisit poliment jusqu'à la porte. Dès qu'elle fut refermée, il courut à Ludmille, et la serra tendrement dans ses bras avec une expression de bonheur. Elle oublia dans cet instant tous ses malheurs, et ne sentit plus que la félicité de se retrouver sur le sein de cet époux si chéri.

— Hélas ! dit-il en la regardant tendrement, est-ce ainsi que nous nous revoyons ? Je ne m'y serais pas attendu. Comment es-tu, ma bonne Ludmille ?

— Bien, parfaitement bien depuis que je suis auprès de toi ; j'en ai été privée si long-temps !

— Il le fallait, ma bien-aimée ; il faudra que nous nous séparions encore : car ici, ajouta-t-il en baissant la voix, personne ne doit savoir ce que nous sommes l'un pour l'autre. La princesse de Pologne est en route pour venir me chercher : on la dit belle ; mais ma Ludmille est et sera pour

moi bien plus belle encore; tu l'es toujours comme autrefois. Il la regardait en souriant, puis il ajouta: Tu es cependant bien pâle; serais-tu malade?

—Non, Zrini, je ne suis pas malade; je suis heureuse de te revoir, d'être auprès de toi.

—Quel nom me donnes-tu? reprit-il vivement; es-tu aussi dans l'erreur qui s'est emparée de tous ceux qui m'entourent? Zrini, comte Zrini, disent-ils tous. Mais cela vaut mieux: chacun ne peut supporter la vérité; elle éblouit, elle brûle, elle fait mal: oh! comme elle fait mal! En disant ces mots incohérens, il passait sa main sur son front comme s'il y éprouvait une vive douleur.

—As-tu mal à la tête? demanda Ludmille; tu parais souffrir.

Un regard courroucé brilla dans ses yeux.—Qui ose parler ainsi? s'écria-t-il; qui ose me contredire? Oui, oui, ils disent que... Ils parlent beaucoup, et tous ensemble... Mais, ajouta-t-il en baissant la voix; lorsque j'étais encore déguisé et forcé de suivre le vieux roi, oh! comme

il était bon, comme il m'aimait ! et moi je lui ai fait bien du mal; les spectres me le racontent tous les jours. Sa voix avait un accent douloureux, baissait toujours graduellement, et il finit par ne proférer que des sons inarticulés. Puis il se détourna de Ludmille, et, s'adressant aux murs, le mouvement de ses lèvres et de ses gestes indiquait qu'il croyait voir des objets et soutenir une conversation très animée. Ludmille ne put supporter cet aspect; elle s'éloigna et se plaça devant la fenêtre grillée en se tordant les bras de désespoir. Son cœur était navré, et elle ne pouvait pas même se soulager par des pleurs : elle éprouvait comme une crispation générale qui enchaînait tout son être. Un moment après, le comte revint auprès d'elle. — Tu regardes ce pays, lui dit-il, tu ne le connaissais pas encore. Vois cette rivière, c'est la Waag; car nous sommes à Frencsin. Ici on confond tous les noms. Ils le font à dessein, et je sais bien pourquoi : ils veulent me tromper, c'est pour cela qu'ils ont tous les jours des visages différens;

mais ils n'y réussiront pas, et le temps viendra où je pourrai les punir d'en avoir eu l'intention, ajouta-t-il d'un ton très courroucé.

— Ils t'ont donc bien offensé? dit Ludmille en se faisant violence pour entrer dans ses idées. Le docteur lui avait recommandé de ne point le contrarier.

— Offensé! dit-il avec fierté: on ne peut pas m'offenser; j'écrase ces reptiles venimeux sous mes pieds. Ecoute, écoute, ajouta-t-il à voix basse en la saisissant par le bras et la conduisant dans le coin le plus reculé de la chambre, bientôt tout sera décidé: l'armée turque approche; le sultan Soliman appuie mes justes prétentions; mes ancêtres ont régné dans ces lieux, j'y régnerai aussi à mon tour.... Je les ferai trembler ces perfides, s'écria-t-il avec fureur. Les entends-tu? Ils parlent, ils viennent, ils se rient de moi, les misérables, les monstres! Vous osez vous moquer de votre roi légitime.... En disant ces mots, il se précipita avec la plus grande véhémence contre la porte.

— Oh! mon ami, mon bien aimé, calme-toi, remets-toi; il n'y a ici que moi; je t'aime, je te chéris; je n'ai rien entendu.

— Rien! répliqua-t-il. Serais-tu aussi dans le complot? Eloigne-toi de ma vue..... Ils viennent, ils vocifèrent, et elle prétend ne pas les entendre!

Il entra alors dans un accès terrible de fureur. Un torrent d'injures, de reproches, de discours incohérens, s'échappa de ses lèvres; cependant il ne se permit pas un mauvais traitement. Il était hors de lui, et retomba enfin épuisé sur le sopha. Ludmille le soutint : ses nerfs étaient détendus; il était comme évanoui. Peu à peu il rouvrit les yeux; sa respiration devint plus calme, il regarda autour de lui, et dit d'un ton assez naturel : — Que m'est-il donc arrivé? ma Ludmille, ma bonne et chère femme; je me sens bien fatigué. J'ai fait un bien long voyage, je viens de..... de Vienne, sans doute; mais je ne m'en souviens pas. Où sommes-nous donc à présent? Il était tranquille, mais paraissait avoir peine à retrou-

ver ses idées. Il posa sa tête sur le sein de Ludmille, referma les yeux, et resta ainsi quelque temps, comme s'il dormait. Ludmille était toujours plongée dans la douleur; cependant l'apparence d'attachement qu'il venait de lui témoigner, calma l'agitation de ses sens; son cœur s'attendrit, elle pleura abondamment. Zaniai l'entendit sangloter, rouvrit les yeux, vit ses larmes, et lui dit : — Tu pleures aussi! Faut-il donc que tout ce qui m'approche verse des larmes, et que ce soit moi qui les fasse couler! Lui aussi pleurait la dernière fois que je le vis; lorsqu'il me tendit la main, une de ses larmes tomba sur la mienne. Oh! ne pleure pas, ma Ludmille, ne pleure pas, je t'en supplie! (Il essuyait de la main les larmes de sa femme.) Comme elles sont brûlantes tes larmes! Mais.... ah! celles-ci.... celles du vieux roi l'étaient bien davantage. Ici.... ici.... elles me consument! (Il posa ses mains sur son cœur, puis il retomba dans un morne silence.

Cette journée et toutes celles qui la suivirent

se passèrent ainsi au milieu des alternatives rapides de démence, de tendresse, de fureur, de mémoire et d'oubli, enfin d'une folie complète. Ludmille était bien malheureuse! Suivant les ordres de l'empereur, dont le père Isidore avait été chargé pour le commandant, on lui donna un appartement commode à côté de celui du comte. Le médecin déclara qu'il espérait que sa présence produirait un effet salutaire sur le malade, qu'il serait à desirer qu'elle restât auprès de lui, puisque son ame, raidie par le malheur et l'orgueil, s'amollissait et redevenait capable de sentimens plus doux, dans la société d'un être qui le chérissait, et pour lequel il paraissait reprendre de l'attachement. Elle le quittait donc le moins possible, elle supportait avec une patience infatigable ses accès de violence, et, ce qui lui était encore plus pénible, l'affreuse conviction que son amour était tout-à-fait éteint, et qu'il n'éprouvait plus pour elle qu'une froide bienveillance. Peut-être trouvait-il aussi quelque soulagement dans les soins qu'elle lui prodi-

guait, sans cependant s'en rendre raison. Elle s'aperçut bientôt avec un redoublement de douleur que le physique de son époux était encore plus malade que le moral; sa jeunesse était flétrie, ses forces diminuaient sensiblement, une fièvre ardente, qui venait l'assaillir régulièrement tous les soirs, minait les principes de sa vie; et, ce qui rendait son état plus dangereux et sa guérison presque impossible, c'est qu'il croyait jouir de la meilleure santé. Il prenait son médecin pour un espion déguisé auquel il ne devait point se fier, et refusait opiniâtrément les remèdes qu'on lui prescrivait; il fallait user de ruse pour lui en faire prendre quelques-uns; il ne voulait pas garder le lit, et n'observait aucun ménagement. Au point du jour, il se levait, se faisait coiffer et habiller par son valet de chambre. Sa toilette était toujours extrêmement riche et soignée, parceque (disait-il) il devait à chaque instant s'attendre à recevoir des ambassadeurs ou d'autres personnages importans que les puissances de l'Europe enverraient auprès de lui pour

lui faire la cour, en sa qualité de prince du sang royal. On lui fournissait des livres d'histoire et de politique, qu'il lisait et relisait sans s'en apercevoir; il s'occupait aussi à écrire des mémoires et des projets, dans lesquels se retrouvaient quelques traces de son esprit si riche, si brillant, confondues dans un amas des plus singulières aberrations. Une idée raisonnable paraissait toujours être la base de ses compositions; mais les développemens n'offraient que les traces de la plus absurde démence. On y retrouvait toujours l'ambition et l'orgueil comme les principales causes de la destruction de sa raison. C'est ainsi que la nature, d'ailleurs si forte chez lui, succombait au milieu de l'agitation morale qui augmentait sa fièvre, tandis que celle-ci le consumait sourdement. Laudmille ne s'en apercevait que trop; elle connaissait parfaitement à présent l'état de son malheureux époux; elle le lisait dans les yeux du médecin, et l'apprenait dans les discours du père Isidore, qui, chaque jour, venait passer auprès d'elle les momens où elle était retirée dans

son appartement. Il cherchait, par de pieuses exhortations, à pénétrer dans son âme, à la remplir des saintes vérités, à lui inspirer la résignation, à la préparer à la catastrophe qui l'attendait.

Ainsi s'écoulèrent huit jours bien pénibles, pendant lesquels, au milieu des impressions les plus amères et des soins les plus difficiles, la pauvre Ludmille n'était consolée que par le sentiment de vivre auprès de son époux tant aimé, de lui procurer le peu d'instans de calme dont il était susceptible, de lui donner les soulagemens qu'il voulait bien accepter; et, pour prix de tant de dévouement, elle pouvait à peine remarquer s'il connaissait et appréciait ses sentimens.

Le matin du huitième jour, avant l'heure où il était permis à la comtesse d'aller auprès de son mari, le père Isidore entra chez elle en habit de voyage, et lui dit : — Je viens, madame, prendre congé de vous.

— Vous partez? demanda-t-elle d'un air cons-

terné. Quoi! révérend père, vous voudriez m'abandonner?

— Mes affaires et mes devoirs m'appellent, madame; des lettres de mes supérieurs, reçues hier au soir, fixent irrévocablement mon départ. Je dois me mettre en route ce matin même; croyez que j'aurais bien préféré rester auprès de vous; il me semble que je pourrais vous être utile; mais notre devoir est d'obéir; nous avons fait vœu d'obéissance.

— Même, interrompit-elle, lorsque vous auriez la certitude que votre présence ici produirait plus de bien que dans les lieux où vous allez? Je vous dois déjà beaucoup, mais je vous devrais bien davantage si vous vouliez rester auprès de moi et me continuer vos bons avis dans l'affreuse position où je me trouve. Ne serait-ce pas aussi un devoir, au moins d'humanité?

— Je me sens honoré autant que réjoui de la confiance que vous me témoignez, dit le père Isidore; mais, dans mon état, il ne m'appartient pas de juger les devoirs qui me sont imposés

ni l'avantage qui peut en résulter ; nous sommes, à l'égard de nos supérieurs, comme un bâton entre les mains du voyageur.

— Dans ce cas, dit l'amiral, bien des choses avantageuses dont un simple individu reconnaîtrait l'utilité, ou les ayant sous les yeux, mieux que vos supérieurs, et qui ne peuvent se faire dans l'éloignement, ne s'exécuteront pas ? —

— Je ne raisonne pas ainsi, mon fils ; mais j'ai la conviction que nous sommes guidés par une volonté supérieure, qui se montre par l'organe de ceux qui sont chargés de nous diriger ici-bas ; d'après cela, je me soumets et j'obéis.

— Je vois donc que je vais vous perdre, mon révérend père, et c'est avec une profonde douleur ; recevez mes adieux et mes remercîmens ; ce sont ceux d'une infortunée à laquelle vous êtes apparu comme un ange protecteur au moment de la plus affreuse détresse, et qui n'oubliera jamais tout ce que vous avez fait pour elle. Puis-je, sans indiscrétion, vous demander

où vous allez, et où je pourrai vous adresser quelques nouvelles ?

— J'ai l'ordre de me rendre à Milan; mais les lettres que vous m'y adresseriez ne m'y trouveraient plus; je ne dois y rester que peu de temps, après quoi je retournerai à ma propre destination, au château de Clamm.

— Auprès de ma mère, grand Dieu! s'écria Ludmille, saisie par les souvenirs et les remords que ce lieu réveillait.

— Dans deux ans, continua le prêtre, je repasserai ici en revenant de Milan, et je vous avertirai; vous pourrez alors me charger de vos commissions pour le château de Clamm et pour Vienne. Je pense, mademoiselle, votre sœur est enfin au point d'accomplir sa sainte vocation, et j'espère arriver pour être présent à sa prise d'habit.

Ludmille se déconcerta; l'idée du sort de sa sœur réveilla mieux encore sa conscience; elle connaissait trop bien l'éloignement de Catherine pour le cloître, et qu'elle était seule la

cause de la contrainte qui la forçait d'y rentrer.

— Mais, croyez-vous pouvoir parvenir à Vienne, mon père? reprit-elle, après un moment de silence. La ville est assiégée et sera peut-être déjà au pouvoir des ennemis avant que vous puissiez y arriver.

— Je n'ai aucun motif de le croire, dit le père, les nouvelles que j'ai reçues sont très-rassurantes.

— Le siége serait-il levé, ou la capitale serait-elle près d'être délivrée? demanda Ludmille avec vivacité.

Depuis son mariage avec le comte Zriny, elle avait complétement adopté les opinions de sa famille sur le siége de Vienne, et ses opinions étaient bien différentes de celles des partisans de la maison d'Autriche.

— Non pas précisément, répondit Isidore en jetant sur elle un regard sévère et scrutateur, cependant on peut l'espérer. Les conseils du sultan ne sont pas d'accord; jamais Kara-Mustapha et Tékéli ne pourront exécuter de concert

leurs plans si divergens. Mais là-dessus, madame, vous en savez plus que moi; d'ailleurs le roi de Pologne, Jean Sobieski, est déjà en Moravie; et le comte Stahremberg a assez de courage et de ténacité pour défendre la ville jusqu'au moment où elle sera secourue. Elle n'est pas aussi dépourvue de ressources qu'on l'a annoncé au dehors; je ne crains rien, et j'espère revoir bientôt votre sœur. Adieu donc, madame.

Il fit un pas pour s'éloigner; son ton était redevenu sec et austère; Ludmille l'arrêta : — Au nom du Ciel, mon père, ne me quittez pas en courroux; je vous regarde comme un ami sévère, mais excellent. Recevez tous mes vœux pour votre voyage, et ne me refusez pas les vôtres.

Le père s'arrêta et jeta sur Ludmille un regard sérieux. — Vous avez raison, dit-il, vous avez besoin que l'on fasse des vœux pour vous; car votre carrière est âpre, et votre âme est confuse; je vous accorde ce que vous nommez mes vœux, tels que nous autres prêtres nous sommes

dans l'image de ces douces femmes, prosternez-vous.

La comtesse hésita un instant, mais bientôt elle céda à l'ascendant que cet homme avait su prendre sur son esprit; elle se jeta à genoux devant lui. Isidore leva la main droite et la posant sur la tête de Ludmille :

Que Dieu tout-puissant et tout miséricordieux vous bénisse et vous éclaire, qu'il daigne vous donner de la patience et de la résignation dans vos peines, qu'il veuille vous conduire à la connaissance de vos fautes et à un repentir sincère et salutaire. En finissant il fit le signe de la croix et quitta l'appartement. Ludmille, excessivement émue, se leva lorsqu'il fut parti. Pourquoi, se dit-elle, ce saint religieux m'a-t-il donné sa bénédiction? Ah! c'est pour obtenir du ciel sur cette tête coupable *patience et repentir*; ce sont là les dons qu'il vient d'implorer pour moi et qui me sont plus nécessaires, mais me seront-ils accordés? Elle se jeta tout en pleurs sur un sopha, et pria encore pour sa

mère, pour sa sœur, pour son malheureux époux. Mais bientôt elle fut appelée pour remplir auprès de lui sa douloureuse tâche; elle y alla avec plus de courage, fortifiée par les bénédictions du prêtre et ses propres prières. Mais, depuis le départ d'Isidore, elle se sentait plus isolée et plus malheureuse.

Pendant que Ludmille souffrait à Kuffstein, Catherine éprouvait à Vienne toutes les craintes qu'elle partageait avec tous les habitans, d'autres peines qui lui étaient particulières et qui s'augmentaient chaque jour.

Les ennemis avaient établi leur camp tout autour de la ville, et cherchaient à s'en rapprocher dessus et dessous terre, en ouvrant des tranchées et des mines. Les généraux turcs avaient leur quartier dans les faubourgs, d'où ils commencèrent à faire bombarder Vienne. Tous les matins les Viennois étaient réveillés au son terrible du canon; quelquefois il se faisait entendre au milieu de la nuit, où l'explosion de quelque mine troublait leur repos. Chaque jour une

quantité de soldats et de bourgeois étaient blessés sur les remparts, beaucoup d'autres trouvaient la mort dans les fréquentes sorties que le commandant faisait avec une rare intrépidité. Le feu des ennemis avait déjà porté l'incendie dans plusieurs quartiers de la ville, et ce n'était qu'avec beaucoup de peine qu'on avait pu l'arrêter. Un lieutenant d'artillerie sauva, par sa présence d'esprit et son courage, l'arsenal et tous les magasins à poudre, et par conséquent toute la partie de la ville où ils étaient situés, et qui aurait été détruite par cette terrible explosion.

Ce n'étaient pas toujours les bombes des Turcs qui mettaient le feu; on le voyait quelquefois éclater spontanément, et il paraissait allumé par des incendiaires. D'autres circonstances suspectes ajoutaient encore à la terreur des Viennois. Ainsi l'on voyait tout-à-coup des flambeaux attachés au faîte de maisons inhabitées dans différens quartiers, dans le but apparent de donner des signaux aux ennemis, et les mesures les plus sévères

ne pouvaient faire découvrir les auteurs de ces incendies ni ceux qui plaçaient ces signaux. Les craintes qui en résultaient, jointes à la disette qui commençait à se faire sentir, excitaient au dernier degré le désespoir et la fureur du peuple. Les soupçons de trahison tombaient principalement sur les mécontens hongrois et sur leurs parens ou partisans reconnus domiciliés dans la ville. Des mouvemens populaires se manifestèrent. L'apparence d'une accusation jetée sur des innocens les condamnait à devenir les victimes des excès de la multitude, qui alla se saisir d'un jeune homme en démence qui tirait en riant un coup de pistolet contre un bâtiment qui brûlait déjà, et déchira ce malheureux insensé. Personne n'osait plus se montrer dans les rues en costume hongrois, sans s'exposer au plus grand danger.

Ces scènes tragiques, l'agitation du peuple, l'appréhension des plus grands malheurs si les secours tardaient à arriver, à commencer par la famine qui se faisait déjà sentir, exaspéraient la

peuple, tandis que le bruit de l'artillerie musulmane et les dommages qu'elle causait remplissaient les cœurs de terreur et d'angoisses. Cette position effrayante était, comme on peut le croire, le sujet général des conversations entre les personnes que leur âge ou leur sexe empêchait de prendre part à la défense de la ville et au service qu'elle exigeait. Catherine de Volkersdorf vivait au milieu de ces scènes de désolation et y prenait part en dévorant ses propres chagrins. Elle n'avait aucune nouvelle de Sandor et nul moyen de s'en procurer. Cette incertitude sur le sort d'un ami si cher la mettait à la torture. Toutes communications avec la rive gauche du Danube étaient coupées; il y avait trop de danger à chercher à pénétrer au travers du camp des assiégeans pour que personne se résolût à l'entreprendre. Le commandant voulant faire parvenir un message au duc de Lorraine, généralissime de l'armée autrichienne, de l'autre côté du fleuve, les magistrats firent promettre à la personne qui voudrait en être le por-

teur une récompense de cent ducats, sans exiger qu'elle rapportât une réponse; elle devait seulement donner un signal par un feu allumé sur une hauteur désignée pour annoncer qu'elle avait rempli sa mission; mais nul ne se présenta pour exécuter cette entreprise périlleuse.

Il existait cependant à Vienne un individu qui aurait pu donner à Catherine les meilleurs renseignemens sur le sort de son cousin, c'était son adversaire, l'aide-de-camp Scalvinoni. Dès les premiers jours, madame Dunerwald en avait parlé à sa jeune amie; mais, quelque ardent que fût le desir de Catherine d'avoir des nouvelles de son cousin, elle ne pouvait se résoudre à interroger un homme qui l'avait peut-être privé de la vie ou blessé, et à qui elle aurait craint de laisser voir l'angoisse dont son cœur était rempli. Elle n'aurait pas voulu avoir avec lui la moindre communication, convaincue d'ailleurs qu'il ne dirait là-dessus que ce qu'il voudrait, et qu'on ne saurait pas la vérité s'il trouvait quelque avantage à la déguiser: mais sa timidité naturelle

l'empêchait de confier ses scrupules à son amie. Quoique tendrement attachée à Julie, elle n'avait pas encore osé lui avouer l'amour que lui inspirait Sandor, et celui qu'il lui avait témoigné dans leur dernier entretien; il lui semblait qu'il y aurait trop d'orgueil à elle de se vanter d'avoir fait naître un sentiment aussi vif chez un homme aussi noble, aussi généreux, aussi parfait qu'il l'était à ses yeux; elle voulait en garder la conviction dans le fond de son cœur. Elle se borna donc à dire qu'il lui semblait inconvenant de parler à M. de Scalvinoni de l'affaire d'honneur qu'il avait eue avec Szlatinski, et même de le faire interroger par qui que ce fût. Elle tâcha donc de se résigner à son triste sort, et de prier le ciel de lui accorder assez de force pour cacher son secret à sa mère, qui n'aurait pu supporter cette nouvelle inquiétude.

Ainsi s'écoulèrent plusieurs jours; l'ennemi continuait ses attaques, et la garnison sa vigoureuse défense. Le comte Roger de Stahremberg, à peine guéri d'une blessure qu'il avait reçue dès

les premiers jours du siége (par une pierre détachée d'un mur, qu'un boulet ennemi avait renversé), était présent partout où il y avait du danger et où il s'agissait de prendre des mesures vigoureuses. Dans l'intérieur de la ville, l'évêque Collonits dirigeait le pansement des blessés, le traitement des malades, les secours accordés aux indigens et surtout aux familles de ceux qui avaient péri en défendant la ville. Son éloquence, ses instantes sollicitations obtenaient des grands et des riches les moyens de pourvoir aux abondantes charités qu'il répandait; son zèle et son exemple déterminaient tout le monde à l'assister dans ses pieux travaux. Il engagea plusieurs femmes des premières classes de la société à préparer des bandages et de la charpie pour les blessés, à confectionner elles-mêmes les remèdes ou des mets salutaires, et même à se rendre dans les hôpitaux pour aider à soigner les malades, tandis que les femmes du peuple se laissaient employer aux travaux des remparts, pour ouvrir des contre-mines, transporter les terres et faire

tout ce qui n'était pas au-dessus de leurs forces.

Ce zèle pour la défense de Vienne ranima le courage de tous les habitans qui n'avaient été jusqu'alors que spectateurs oisifs, et par cela même plus inquiets. Les malheurs diminuèrent de moitié par l'activité qu'on mettait à les réparer; ou du moins à les rendre moins grands. Un esprit de pieuse charité et de dévouement s'empara de toutes les conditions. La maison de madame de Pralsing ne resta pas en arrière. La baronne de Volkersdorf avait une habileté particulière pour préparer des boissons salutaires, des tisanes, des onguens, etc., qu'elle se faisait un devoir de distribuer dans sa terre où les secours des médecins étaient difficiles à se procurer. Elle se remit à cette occupation qui eut de plus l'avantage de la tranquilliser, ce qui soulagea Catherine. De concert avec madame de Pralsing et Julie, elles coupaient les bandages pour panser les blessés, avec leurs provisions de linge et de toile dont elles se privaient volontiers pour leurs malheureux défenseurs. Catherine trouvait dans

ce travail quelques distractions aux inquiétudes dont elle était tourmentée.

Cependant, au milieu de ses devoirs militaires, Scalvinoni n'oubliait point la jeune étrangère qui avait fait sur lui une si vive impression; il tâcha même de s'en rapprocher, ce qui n'était pas facile, puisqu'elle ne sortait presque jamais, et que madame de Praising ne recevait chez elle que des personnes âgées et peu d'hommes. Mais il apprit quelques détails sur sa famille, sur sa fortune bornée, et sur le motif qui l'avait conduite à Vienne, celui de son entrée au couvent que l'on disait prochaine. Personne ne connaissait son inclination pour son cousin Sandor; personne ne savait qu'elle lui eût été fiancée; cependant Scalvinoni était bien persuadé qu'il existait entre elle et l'officier polonais un attachement mutuel; il lui avait suffi de les voir pour en être convaincu. Mais ni le couvent, ni l'inclination ne l'effrayèrent; et il n'en devint que plus ardent à vaincre ces deux difficultés. Rien n'est impossible à un jeune homme entre-

prenant et aussi pénétré de son propre mérite que l'était Scalvinoni. En moins de quinze jours il eut découvert que la seule maison où Catherine allait quelquefois avec madame de Dunerwald était celle d'une madame de B***, parente de Julie. Il y avait été lui-même introduit, et quoiqu'il n'eût pas cultivé cette connaissance, il conservait au moins le droit d'y retourner, et n'eut besoin, pour être reçu de nouveau, que de faire un semblant de cour à mademoiselle Rosine, l'aînée des filles de madame de B***. Elle ne dédaignait point l'hommage du bel aide-de-camp, qui, par sa naissance, sa place, son extérieur, était bien reçu partout. Il guetta les heures où madame Dunerwald et mademoiselle de Volkersdorf se rendaient chez madame de B***, et, après plusieurs visites inutiles, il les y rencontra un jour.

Catherine fut frappée péniblement en le voyant, et rougit beaucoup; mais elle s'efforça de composer son maintien et d'affecter un calme qui était loin de son ame. Scalvinoni s'en aper-

çut d'abord, et ne manqua pas d'interpréter favorablement son trouble et son air réservé. Son expérience lui avait appris qu'un homme a déja fait quelque impression sur le cœur d'une femme, lorsqu'elle rougit à son aspect, et s'efforce de prendre vis-à-vis de lui un maintien affecté. De son côté, il eut la prudence de paraître tout-à-fait naturel; il témoigna franchement sa joie de rencontrer si inopinément les dames dont il avait fait la connaissance sur la place de Saint-Etienne; tous ses discours n'exprimaient que la politesse la plus générale. Catherine se remit peu à peu, et put même prendre part à la conversation; mais il lui aurait été impossible d'adresser directement la parole à M. Scalvinoni. Son amabilité, sa belle figure, sa politesse même, ne lui inspiraient plus que de l'éloignement; c'est ce qui avait excité les soupçons jaloux de Sandor. Elle ne voyait plus en lui que l'ennemi, le meurtrier peut-être, de celui qu'elle aimait si tendrement! Elle fut donc très satisfaite quand madame de Dunerwald, qui devinait qu'elle était mal à son

aise, abrégea sa visite, et sortit au bout d'un quart-d'heure, au grand déplaisir de Scalvinoni. Mais Catherine avait rougi, avait l'air distrait, préoccupé; et, comme il ne se doutait pas qu'elle sût l'histoire du duel, il n'y vit qu'un secret penchant pour lui; et, contre son ordinaire, son cœur en fut aussi touché que son amour-propre s'en trouva flatté.

Catherine était loin de songer à lui. Dès qu'elle fut dans la rue avec Julie, elle lui parla de ce qui l'occupait entièrement, et lui demanda si l'on ne pourrait pas, sans s'adresser à M. de Scalvinoni, prendre des informations sur les suites du duel auprès de la famille avec laquelle il paraissait si lié. Madame de Dunerwald ne vit aucune difficulté à prendre ces renseignemens, et se chargea volontiers de la commission. — Rosine de B***, lui dit-elle, est adroite, curieuse et babillarde : si elle sait quelque chose, elle me le dira; si elle ne sait rien, elle le découvrira. En effet, peu de jours après, l'ayant rencontrée dans une autre maison, elle amena natu-

rellement la conversation sur l'aide-de-camp et sur le duel qui avait eu lieu entre lui et un officier polonais, en témoignant quelque curiosité d'en savoir l'issue; elle était sûre d'exciter celle de cette jeune personne. Effectivement, quoique elle n'eût point entendu parler de cette affaire, que Julie ne citait que comme un bruit public, c'était un événement trop important aux yeux d'une jeune fille étourdie, romanesque, à qui le bel aide-de-camp plaisait beaucoup, pour ne pas lui inspirer le vif desir de découvrir tout ce qui s'était passé.

FIN DU TOME TROISIÈME.

